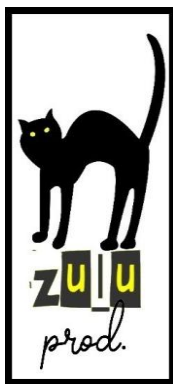


Femme
au bord du
Monde



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CATARINA VITI

Femme
au bord du
Monde

Copyright © 2017 Catarina Viti
ISBN-13 : 978-1979516839
ISBN-10 : 1 979 516 839

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code la propriété intellectuelle.

À Roberta Rivin
À Melvin, Melissa et Céleste Grossgold.

*Sometimes a wind blows
and the mysteries of Love come clear*

David Lynch

.

Note de l'auteur

Il suffit de feuilleter Femme au bord du monde pour s'apercevoir que ce roman n'est pas seulement une histoire.

Certains critiques l'avaient qualifié de "récit initiatique" lors de sa première parution. Pour ma part, je dirais que c'est une réflexion ou plus justement, un rêve sur lequel vient s'imprimer une réflexion.

Il appartiendra au lecteur de décider où finit la réalité et où commence ce rêve.

CATARINA VITI

Première Partie

1

Là où ils s'étaient installés un moment plus tôt, l'eau était calme. Le courant de la rivière ne se faisait pas sentir. Ils étaient restés assis, immergés jusqu'à la taille, sur des roches parfaitement arrondies.

Un essaim de minuscules poissons diaphanes étaient arrivés vers eux, s'étaient précipités sur leurs pieds et leurs jambes. Dans une danse improbable, ils avaient essayé de décrocher quelques morceaux de leur peau morte. Leurs gueules étaient si menues que c'est à peine si Matteo et Julia avaient senti un chatouillement les parcourir.

Ils étaient restés longtemps immobiles l'un contre l'autre, se tenant par la main. Matteo avait dit :

« Partons, avant de fondre. »

Au premier mouvement de leurs corps, l'essaim de poissons s'était volatilisé.

Alors qu'ils se dirigeaient vers les rochers en surplomb, là où ils avaient déposé leurs vêtements, un

martin-pêcheur avait fait une apparition furtive, striant la surface de l'eau d'un éclair bleu électrique.

Ils s'étaient rhabillés, prêts à reprendre leur marche vers l'amont de la rivière.

La même scène obsédante revenait ensuite.

Ils marchaient depuis quelques instants, longeant la falaise, quand soudain le passage se trouvait obstrué. Ils n'avaient plus d'autre solution que s'agripper à la paroi rocheuse, avancer sur quelques mètres en cherchant à tâtons la prise pour la main et l'endroit où poser le pied, dos tourné à la rivière.

Matteo était passé le premier pour ouvrir la voie.

Juste au moment de franchir le point périlleux, elle sentait son pied droit glisser, la prise de ses mains lâcher. Une recommandation résonnait dans sa tête : *attention, Julia, si tu bouges ta main sans avoir assuré ta prise, tu vas...* Mais impossible de suivre le conseil. Son pied avait déjà glissé et le vide s'ouvrait : une gueule béante prête à l'engloutir.

Elle se réveillait brusquement, étouffant un cri.

Les yeux grands ouverts, elle retrouvait une impression devenue une compagne familière. Goût de fer dans la bouche, sensation d'étrange. Une fois de plus, le monde réel venait de déchirer le voile du sommeil pour s'imposer dans toute sa cruauté. Les démons de la nuit se recroquevillaient dans leurs coquilles, s'effaçant aussi vite que les minuscules poissons de la rivière.

PAS DE RÉVEIL À SON CHEVET. Elle ne voulait pas céder au réflexe de mesurer la marche du temps jusqu'à sombrer dans le sommeil.

Il devait être à peu près huit heures. Sur le mur pâle, la lumière du soleil se déplaçait avec la lenteur d'un insecte. Gagnant la pièce millimètre par millimètre, elle rampait au sol et le long des murs. Arrivée tout près du lit, elle fit halte, dessinant un cadre de lumière pâle, puis elle frôla l'embrasure de la porte entrouverte et partit à la conquête du maset.

Quelque part dans ce lit se trouvait le corps de Julia. Il fallait bouger, elle le savait. Bouger et se fabriquer des images de vie quotidienne. Café qui passe, eau qui coule, vêtements qu'on enfle, puis tout un catalogue d'images de nature, d'arbres, de vignes.

Quelques minutes, une ou deux minutes de plus pour réunir l'énergie nécessaire à ramasser ce corps, le sortir d'un lit que sa présence avait à peine défait.

Elle savait tenir bon. Il suffisait de la voir agir pour comprendre qu'elle ne baisserait jamais les bras. À la façon dont elle quittait la chambre sans tanguer, posant sur chaque objet un regard calme, presque détaché, on comprenait qu'elle savait parfaitement comment tenir bon.

D'un geste sûr, elle versa du café dans sa vieille tasse chinoise. Sa main ne tremblait pas. C'était la même maîtrise dont elle avait fait preuve quelques instants plus tôt en arrangeant ses cheveux en une espèce de chignon lâche et imprécis, identique à celui d'hier, de toujours. Rien, absolument rien, chez elle, n'avait changé.

C'ÉTAIT LE MOIS DE JANVIER. La matinée serait douce, il ferait même chaud en milieu de journée comme cela se produit parfois en hiver, dans le sud-est de la France. Une clémence passagère, un bref printemps, dont on devine la manifestation aux premières heures du jour, quand l'air flotte sereinement et que le ciel, d'un bleu infini, donnerait le vertige ; quand on marche et qu'aucune humidité ne vient ramollir le son des pas heurtant la terre sèche.

Elle buvait son café dehors pour profiter de la douceur des rayons de soleil qui inondaient la terrasse.

Un café n'était pas suffisant pour la matinée de travail en perspective, elle était bien consciente qu'elle aurait dû se nourrir : *Mange donc. Rien qu'un petit quelque chose si ça ne passe pas, mais ne reste pas l'estomac vide.* Bien sûr. Sauf que celui qui avait répété ces phrases agaçantes, ces conseils trop maternels n'était plus là et, à présent, *manger, petit quelque chose ou estomac* étaient devenus des mots vides de sens.

Elle avait posé sa tasse sur la table, sous l'olivier pour rouler la première cigarette de la journée. « Pardonne-moi, pour ça aussi », murmura-t-elle, avant de passer sa langue sur la feuille de papier.

Au-devant s'étendait la Grande Pièce, la plus grande des parcelles de vignes du domaine, trois quarts plantés de Grenaches, le reste de Mourvèdres et de Syrahs. Derrière le maset des Rousses, deux autres parcelles de Cinsaults et, plus loin, à flanc de colline, les Rolles destinés au vin blanc. Voilà ce qui composait le vignoble Lamalgue.

En janvier les ceps ne sont que formes sombres et tortueuses, hérissées de sarments.

Le café avait refroidi au fond de la tasse et la cigarette s'était éteinte une nouvelle fois. Elle sortit son briquet de la pochette de Pall Mall pour la rallumer d'un geste mécanique.

Haut dans le ciel, trois mouettes tournoyaient, se pourchassant avec des cris nerveux puis, comme mystérieusement réconciliées, elles fondirent en piqué vers les falaises. Julia étira son corps parcouru d'un frisson, plissa les yeux pour balayer les alentours. Il était temps qu'elle revienne aux choses réelles.

ELLE AVAIT UNE DÉMARCHE PARTICULIÈRE, presque songeuse ; de grandes enjambées chaloupées qui faisaient dire à Matteo, quand elle arrivait vers lui chaussée de bottes en caoutchouc : « *Hé ! Tu sais qui tu me rappelles à marcher comme ça.* » Il le lui avait déjà demandé mille fois, mais elle se plaisait à prendre l'air idiot : « *Non ?* » Et elle inclinait la tête, dans l'attente de sa réponse : « *Gary Cooper ! Ma femme a la même démarche que Gary Cooper. C'est à peine croyable !* »

« *Gary Cooper... non, mais pourquoi pas John Wayne pendant que tu y es !* » Mais il est vrai que la terre insuffle un rythme particulier aux corps et à l'esprit de ses gens. Contre elle, rien ne sert de s'agacer, de vouloir brusquer le cours des choses. La terre ne mesure pas le temps.

Tout semblait suspendu au souffle de janvier.

La rengaine du sécateur électrique et quelques appels d'oiseaux étaient les seuls bruits à la ronde. Comme elle l'avait prévu, il faisait très doux. La lumière du soleil éclairait tendrement la vigne nue qui couvrait le terrain en pente jusqu'au sentier des douaniers. Là-bas, la mer était sereine, pas une ride, pas un brin de vent pour en troubler la surface.

L'année dernière, le même jour peut-être, deux sécateurs s'étaient répondu dans un air semblable, parfumé des mêmes senteurs, animé des mêmes reflets bleus.

Elle avait toujours eu cette impression un peu loufoque que les sécateurs électriques se parlaient, qu'ils rabâchaient une phrase, qui sonnait comme "*mi-a-gui, mi-a-gui*" une complainte à trois temps, en harmonie avec le rythme de la lame. *Mi*, la lame du sécateur mord le sarment. *A*, le tranche, et *gui*, revient en position initiale. Dans l'air léger des années passées, les deux sécateurs avaient fredonné leur ritournelle. "*Miagui, miagui !* "

Si elle y repensait, la vigne devenait floue. Si floue, d'ailleurs, qu'elle devait interrompre son geste et regarder devant elle, vers l'horizon au bout de la mer. Laisser passer les larmes ou craindre la morsure du sécateur. Regarder au loin et attendre que les chants d'oiseaux, le parfum de la terre, les éclats de lumière sur la mer, la trace des courants bleu vif sur le bleu plus pâle de l'eau, reprennent le contrôle de son esprit, chassent le sentiment amer d'être seule, libre, certes, mais perdue au sein du chaos.

Parfois, regarder vers le grand Pin Penché qui se dressait au bord de la falaise l'apaisait. Mais, certains jours, ses yeux ne devaient surtout pas aller divaguer dans cette direction. Il était préférable alors d'effacer la silhouette de l'arbre, de son tronc rongé par les embruns et dont l'écorce paraissait laquée en blanc. Oui, l'oublier complètement.

« ... *Sous le Pin Penché, au-dessus du Resquilladou. Je serai bien, là* », avait dit Matteo.

Quand elle s'était retrouvée avec tout ce qui restait de lui contenu dans une boîte métallique, elle avait patienté jusqu'à ce que le mistral tombe. À la fin du jour, elle avait pris le chemin menant à la falaise du Resquilladou. Le soleil s'inclinait au-dessus de la ligne

d'horizon. La mer s'assombrissait et sa surface se moirait. Deux mouettes sillonnaient la côte à la recherche d'un abri. Il faisait un de ces froids intenses qui pénètrent le corps. Le soleil s'inclinait sur l'horizon, et cette saleté de boîte refusait de s'ouvrir. Elle avait dû retourner au maset, trouver un tournevis pour en faire sauter le couvercle, comme on fait sauter le couvercle d'un pot de peinture. Finalement, elle avait réussi à laisser glisser la cendre entre les interstices de la roche et les racines du pin.

Tout ce qu'il restait de l'homme qui l'avait mise au monde pour de bon, qui lui avait appris la Terre, la vigne, la Vie, coulait maintenant entre le calcaire de la falaise et le bois modelé par le vent. L'univers était devenu vide et lent.

« D'ici midi, j'aurai fini ce carré de Grenaches ! Qu'on se le dise ! »

Sa voix avait résonné dans le silence du champ. Elle avait pris la manie de parler tout haut. Un cri aigu, tombant du ciel, lui répondit. L'appel d'un faucon crécerelle en chasse. Elle le chercha et réussit à localiser la petite silhouette perchée dans les airs au-dessus du champ de Cinsaults. Ses ailes vigoureuses palpitaient. Matteo lui avait appris qu'il était le seul oiseau capable de voler sur place, à l'aplomb d'une proie. « *Regarde-le ! On appelle ça le vol du Saint-Esprit.* »

Le faucon fit un brusque écart et plongea entre les ceps. *Mi-a-gui, mi-a-gui.* Elle avait repris sa tâche lente et minutieuse. Maintenant qu'elle était seule, elle devait multiplier par deux et plus, le temps nécessaire à chaque tâche. « *Quand on travaille à deux, tout va plus vite* », disait-il, souvent. Il disait vrai, à deux on a plus d'énergie, on s'entraîne, le rythme de l'un soutenant le rythme de l'autre.

Mais elle avait dû apprendre à faire sans la magie du deux. Elle avait commencé la taille le plus tôt possible, après le... Elle refusait de penser ce mot. Le prononcer, même silencieusement, revenait à reconnaître l'événement. Tant de personnes ne savaient toujours pas que Matteo... et aussi longtemps que quelqu'un l'ignorerait, il continuerait d'exister ; d'une certaine façon, cela revenait à le laisser vivre encore. Elle refusait la dernière image qu'elle avait de lui. Que son immobilité et sa froide raideur puissent représenter le point final de Matteo lui apparaissait comme la chose la plus absurde et irréaliste.

LA MAIN DE JULIA AVAIT COURU sur les rayonnages de la bibliothèque, mais elle avait cherché en vain. Le Boustan de Saadi n'est plus là. D'ailleurs, les livres ne se tenaient plus comme autrefois, compressés sur les étagères, ils faisaient penser aux chicots d'un vieil édenté. Le Boustan de Saadi avait dû être arraché le même jour que tant d'autres livres ; le jour où les cloisons s'étaient tachées de rectangles plus clairs, où des marques rondes étaient apparues sur la poussière des étagères. Il n'y avait pas si longtemps, en définitive. Quelques semaines. Combien ? Quatre ? Cinq ?

*

« *Réglons tout maintenant, ça ne sert à rien d'attendre* » avait-elle déclaré à Julia qui n'avait rien rétorqué.

Elle était arrivée en retard au maset des Rousses, après l'incinération. De mauvaise humeur, elle enrageait d'avoir été bloquée près d'une heure par le flux de voitures qui sortait du stade de rugby. « Tu as du thé ? » avait-elle demandé. Sans un mot, Julia avait mis une bouilloire d'eau à chauffer. « C'est chiant qu'ils ne nous aient pas donné les cendres, avait-elle grogné. J'aurais pu les emporter. Il t'a rien dit de spécial à ce sujet ? Pour ce qu'il voulait qu'on en fasse. » Julia s'était contentée de la servir. « C'est bien mon père, ça ! Il ne m'avait pas informée que vous aviez fait ces papiers devant notaire. Il aurait pu, quand même...

Qu'au moins je sois prévenue. Que toi tu n'aies rien dit, je peux le comprendre, mais lui ? Je suis sa fille. C'est un monde ! Vraiment, je ne m'attendais pas à ça. Tu as l'air mal en point, toi. Tu crois que tu vas t'en sortir ? »

Julia lui avait souri. Puis Christine avait prononcé les phrases conventionnelles dans de pareilles situations. « Ça ne te fait rien si je prends les Lotte ? » avait-elle enchaîné. Elle était plantée devant deux tableaux représentant des scènes de plages en mer du Nord. Deux huiles aux couleurs chatoyantes que Matteo avait chinées un jour de folie douce. Un vrai coup de foudre ! « *Quand on tombe sur une telle affaire, il ne faut pas la laisser passer !* » Il n'avait jamais réussi à retrouver la trace du peintre malgré des recherches approfondies, des mails envoyés à de nombreuses adresses. Mais les deux tableaux étaient les plus beaux de tous ceux qu'ils avaient achetés.

« Et ceux-là aussi, je peux ? »

Les murs s'étaient retrouvés marqués de cadres clairs. Julia avait regardé partir les morceaux de sa vie. "*Ce ne sont que des choses, se répétait-elle, rien que du passé*". Puis les beaux livres avaient rejoint les tableaux, les vases, les photos. Et puis, rien d'autre, parce que Matteo n'avait rien de plus.

Juste avant de reprendre la route, elle voulut encore savoir si ça irait. Mais elle avait formulé sa phrase de telle façon qu'il était évident que la réponse lui importait peu.

« Ça va aller », avait murmuré Julia avec lassitude.

Enfin, elle était partie, non sans avoir bataillé pour refermer le coffre.

« Ça me fait chier pour les cendres... », avait-elle répété, par la vitre baissée, alors que la voiture commençait à rouler. « Tu n'auras qu'à... » Mais Julia n'avait pas entendu la fin de la phrase, car au même moment un Mirage lacérait le ciel d'un fracas strident.

*

Elle ne lirait pas Le Boustan de Saadi. Il ne lui restait qu'à regarder le ciel noir où les étoiles émettaient leurs messages secrets.

Le silence total de la maison à peine troublé par le ronronnement de la chaudière avait construit des ponts sonores avec l'extérieur. C'était l'heure où le renard quittait sa tanière en glapissant, où le vol à peine perceptible de la chevêche faisait frissonner l'air. "*Si tu as besoin de quelque chose, tu n'hésites pas, hein ? Tu appelles. Tu le promets.*" "*Je promets.*" Mais elle n'avait jamais ressenti le moindre besoin et imaginait difficilement que quiconque puisse l'aider d'une quelconque manière.

D'ailleurs, elle ne se sentait pas mal comme certains auraient voulu lui faire admettre, non, elle ne se sentait pas mal du tout. Ni triste. La tristesse était une émotion différente. Même si par moments elle s'autorisait à lâcher deux larmes, la tristesse était bien autre chose. Une forme de démission. La croyance que le gris du monde s'est arrimé à l'âme. Ce n'était pas du tout ce qui se passait, en elle où régnait un doux silence parfois accompagné d'une musique sereine. Quant au-dehors, tout y était dense, étrange, nouveau. La lumière plus vive et les couleurs plus intenses qu'avant ; les

sons se découpaient avec précision. Le vent, l'air étaient empreints de douceur et, le froid, quand il pénétrait sa peau, se répandait dans son corps comme un fluide, charriant une infinité de sensations proches du plaisir. Était-ce cela, la tristesse ?

Elle devait admettre cependant qu'elle ne ressentait aucun désir de parler. Aucune envie de rencontrer les autres. Elle devait également convenir que les matins débutaient sur une impression pesante. Une douleur aiguë traversait alors sa gorge, le temps de se souvenir et de se rendre à l'évidence. Mais, une fois ce malaise écarté, elle aimait se lever, boire du café et fumer des cigarettes, partir dans les champs, sentir son corps transpirer dans l'effort malgré la saison ou, au contraire, certains jours souffrir, les doigts transpercés d'aiguilles glaciales. Elle n'avait pas envie de parler. Soit. Elle n'éprouvait aucun désir de rencontrer ses semblables, mais ce n'est pas cela la tristesse. Encore moins la déprime. « *Il faudrait que tu puisses parler. — Mais que veux-tu que je dise ? — Pour formuler ce que tu ressens. Pour lâcher tous ces mois que tu as vécus. Cette fin, toutes ces souffrances... Que tu puisses exprimer tes émotions et faire ton deuil.* » Mais de quoi parlez-vous ? avait-elle été sur le point d'exploser. C'était une nouvelle manie : mettre en mots ce qui se trame dans les replis de la conscience, formuler. Et "faire son deuil" ? Combien cette expression lui semblait fausse et ridicule ! Des émotions ? Oui, bien sûr, elle en avait comme tout le monde. Peut-être pas celles qu'on lui prêtait. Oui, elle avait connu des moments de peur intense, d'anxiété sans nom, tout espoir détruit. Des nuits interminables et des jours étouffants. Mais, pendant ce calvaire, elle avait aussi connu des moments de joie et d'amour

indescriptibles, tellement inouïs qu'elle en restait muette. Elle aurait dû être poète pour les décrire, Aragon aurait sans doute réussi, mais pas Julia. Julia, elle, s'entretenait avec la terre. Et Dieu sait que parler avec la terre rend taiseux. Définitif. À s'entretenir avec la mer, avec le vent et les faucons et le ciel, on a plus rien pour ses semblables. Elle s'ébroua. « Non, je ne suis pas triste ! Qu'on se le dise ! »

Le renard était arrivé par le vallon comme chaque les soirs, et son silence laissait croire qu'il avait trouvé les offrandes de Julia. Il devait avaler le repas auquel elle avait à peine touché.

Elle serait partie dans la colline s'il n'avait pas fait si froid, mais au long de la journée l'humidité était remontée de la mer demeurée immobile tout le jour sous le soleil. À cette heure de la nuit, elle s'accrochait aux pierres, aux arbres, elle dessinait des îlots d'un froid vif qui, en se diluant, envahissaient l'espace de leur présence glaciale. Elle ramena le plaid sous son menton. Celui-ci était moins épais et moins chaud que "l'autre", mais "l'autre", avait été jeté dans un container de textiles. Elle l'y avait enfoncé de force. Elle était devenue incapable supporter sa vue. Le mieux eût été de le brûler, car il était saturé de souvenirs, d'images, d'odeurs, des traces laissées par Matteo. Ne riez pas ! Des traces réelles, flammèches, étincelles, filaments de mémoire superbement vivaces. Regarder cette couverture qui avait servi de refuge à Matteo, avait enveloppé son corps, avait accompagné ses soupirs, ses gémissements et sa douleur muette était devenu une épreuve.

Dans le ciel nocturne, une étrange lumière rouge apparut et resta suspendue quelques secondes avant de

reprendre son avancée en direction du sud. Ce n'était que l'hélicoptère de la gendarmerie. Ses feux disparurent, rendant au ciel son impassibilité.

« MONSIEUR SALVATI ? BONJOUR, MONSIEUR. Madame... »

Le médecin avait fait irruption dans la chambre alors que Matteo et Julia s'étaient assoupis. Ils attendaient cette visite depuis midi, et il était plus de vingt heures. La fatigue se lisait sur les traits de Julia, Matteo était blême et le docteur Chalon donnait des signes d'épuisement. Julia avait senti son pouls accélérer.

« Nous avons les résultats, monsieur Salvati. C'est bien ce qu'on pensait. »

Matteo avait esquissé un faible sourire à l'adresse de Julia. Elle l'avait reçu comme une marque d'excuse. « *Je suis tellement malheureux de te faire vivre tout ça* », disait-il souvent. « *Ma pauvre petite femme chérie. Je t'aurai créé beaucoup d'ennuis.* » Il avait souri faiblement de son visage déjà enflé et déformé par la maladie ou les traitements ou les deux à la fois pendant que le médecin expliquait sur le ton grave et dogmatique de circonstance, encourageant et presque détaché — tel était, en tout cas, le sentiment de Julia, que le cancer était en train de gagner la course. Il n'était pas encore sur la ligne d'arrivée, mais les chances de l'arrêter étaient infimes. Il affirmait aussi que la médecine et son service feraient l'impossible pour renverser la tendance. Qu'il ne fallait pas se soucier, et juste vivre normalement.

« Il est mignon quand il dit de vivre normalement, tu ne trouves pas ? »

Julia avait eu envie de se lever, de fuir. Mais où aurait-elle trouvé la force de le quitter, juste maintenant, pour... rentrer à la maison ? Cela avait-il encore un sens, d'ailleurs ? Non. La seule chose à faire était de rester dans cette chambre, près de ce lit, jusqu'à ce qu'elle réunisse l'énergie pour dire une phrase sans pleurer, sans s'écrouler. Jusqu'à ce qu'elle parvienne à assimiler le discours du docteur Chalon, pour être présente et aider Matteo. L'aider, lui, en effet. Éviter que ce soit encore une fois l'inverse, comme cela arrivait trop souvent.

En fin de compte, elle ne trouva que la force de lui saisir la main, de se blottir contre son corps décharné et enflé. Puis, ils s'étaient mis à respirer ensemble, sur le même rythme. « Mon bébé, je ne veux pas que tu te fatigues. Tu en fais déjà beaucoup pour moi. » Il avait suffi qu'il parle pour qu'elle sente des larmes brûlantes sur ses joues. C'est elle qui aurait dû lui donner des forces et non lui qui souffrait, qui partait, qui voyait son corps le trahir et la vie le fuir. Ces derniers temps, la pression accumulée lui donnait l'idée ridicule que son crâne allait se fendre. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait connu une tension aussi vive. Tout, dans cette histoire, était nouveau et trop violent. *Mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?* se demandait-elle, sans trouver de réponse à cette question insensée.

La main de Matteo était glacée. C'était à Julia, maintenant, de le réchauffer. Elle qui emmagasinait le souffle et la vie pour deux. « Ne pleure pas, ma chérie, on va s'en sortir. » Elle avait eu la force de chuchoter : « Excuse-moi, je dois aller à la salle de bain », avant de déguerpir, sans le regarder ni savoir s'il l'avait entendue.

L'éclairage cru du néon avait révélé un visage défait par la fatigue, des yeux aux contours rougis. Elle s'était mouchée avec force et avait fait couler l'eau froide. Les mots d'ordre étaient : effacer les marques de cette tristesse et, surtout, ne plus penser. À défaut de savoir "vivre normalement", réussir à respirer avec naturel et rendre à son visage une apparence habituelle. Elle s'était essayée à sourire, mais aucun muscle ne parvenant à s'accorder, sa bouche avait seulement grimacé. "Allez, ma fille, fais face ! "

Quand elle était enfin revenue dans la chambre, Matteo avait laissé glisser un regard dans sa direction, prêt à détourner les yeux pour ne pas voir le chagrin ravager son visage. Il imaginait facilement le chaos qui la broyait. Et, à présent que tout avait été dit par Chalon, à présent que la sentence était connue, pour rien au monde il n'aurait risqué de la blesser davantage en devenant le témoin oculaire de sa détresse. L'accabler, ne serait-ce que d'un regard lui était inconcevable.

Mais elle avait réussi à sourire. Un vrai sourire de tendresse auquel il avait répondu avec soulagement. « Viens ici, avait-il fait, tapotant le drap de son côté libre. Assieds-toi un instant. » Elle avait réussi à contempler ce visage qui n'était déjà plus celui de l'homme qu'elle avait connu. Comment aurait-elle pu lui confier qu'en plus de la peur, de l'angoisse de tout : des nouveaux soins invasifs, des examens toujours plus approfondis, accompagnés de leur terrible verdict, et avec la peur de ce qu'il adviendrait ensuite, un *ensuite* dont on ignorait tout, et combien de temps il durerait, et si seulement il était raisonnable d'espérer qu'il y en eût un ; comment aurait-elle pu lui confier qu'elle

rencontrait une difficulté encore plus grande ? Cette épreuve supplémentaire était là dans la chambre. Elle avait devancé Julia, elle était déjà installée sur le rebord du lit. C'était comme une présence incompréhensible. Elle s'était manifestée pour la première fois quand le diagnostic de la maladie avait été connu et, depuis s'était imposée entre eux. Comment aurait-elle pu lui dire : *Matteo, depuis quelque temps une chose étrangère se dresse entre nous. Je ne sais pas ce que c'est. On dirait un filtre, une espèce de membrane qui t'isole et, même quand nous nous tenons proches et serrés, j'ai l'impression que tu t'éloignes et que bientôt mes mains ne pourront plus te toucher.*

Ce soir-là, ses mains avaient réussi à traverser la membrane invisible. Elles avaient pu caresser la pauvre joue aux couleurs incertaines. « Mon amour », avait-elle murmuré alors que ses lèvres allaient se poser sur le front du bien-aimé qui, là sous ses yeux, se transformait chaque seconde et se fondait impassiblement dans le néant. « Tu dois rentrer maintenant. Il faut que tu dormes. Prends un de ces somnifères, si c'est nécessaire, mais dors. Rentre. On se verra demain. »

Des actions aussi banales que passer d'un endroit à un autre, décrocher le téléphone avaient pris un relief et une charge émotionnelle insoupçonnés. Jusque là, la vie n'avait jamais fait de manières, mais depuis que Matteo avait franchi le seuil de l'hôpital, tout avait basculé. La vie n'était plus un dû. Elle était soudain devenue un privilège dont l'octroi était laissé au bon plaisir du prince. La moindre parcelle de souffle était devenue une terre à défendre, à contenir.

Julia sentait le monde des choses et des êtres se presser autour d'elle, autour du lit de Matteo. La perfusion, la chambre, la large porte, les couloirs à demi éclairés, le bruit des pas et celui des voix vagabondant derrière les cloisons, le métal de l'ascenseur, toutes ces choses sans importance s'imprimaient dans sa conscience avec une acuité déplacée. Le parking, désert dans la nuit, la voiture sous un réverbère, les villes endormies, les feux tricolores battant comme des cœurs sans personne pour leur obéir, la route muette et sombre, l'asphalte dans les phares, la silhouette des arbres tâtonnant dans le noir, le bleu puissant du ciel, un nuage allongé traversant la lune. Elle roulait, toutes vitres baissées ; l'air barbouillant ses cheveux.

Elle conduisait vite, très vite, de plus en plus vite au fil des jours. Elle prenait des risques énormes, mais elle en était certaine, rien de fâcheux n'adviendrait. Devant elle, la voie resterait libre. Elle pouvait enfoncer le pied au plancher. Cela était bon. Bon pour ses réflexes, bien supérieur à une méditation pour calmer l'esprit et le focaliser sur un point unique : l'instant présent.

« COMMENT VA LA VIGNE ? Je préférerais que tu demandes à Pascal de t'aider pour le griffage, je n'aime pas trop te savoir sur le tracteur. »

Elle lui avait souri, l'avait embrassé, l'avait rassuré. Elle ferait exactement comme il souhaitait. Oui, bien sûr, elle avait demandé de l'aide à Pascal pour le griffage.

Elle lui mentait.

C'était nouveau.

Elle lui mentait depuis que cet écran avait commencé à s'imposer entre eux, mystifiant leur rapport. Elle lui mentait depuis qu'il s'éloignait de la vie, depuis que de toute évidence, le courant avait décidé de continuer à s'écouler sans lui. Ce même courant de la vie qui la transportait toujours, elle, Julia, de plus en plus forte à mesure que Matteo s'estompait, que son visage prenait des formes et des expressions inconnues, que la mort le rongait.

Elle ne lui disait que ce qui pouvait l'apaiser, lui dissimulant ce qui l'aurait sans doute inquiété. Pascal ? Pas besoin de la lui demander, il avait spontanément proposé son aide. Qu'il se rassure : tout se déroulait bien, au domaine. L'engrais et le Patentkali avaient été livrés à temps. L'épandage serait terminé avant les grosses pluies de novembre. De ce côté-là, il ne devait se préoccuper de rien, juste être attentif à se soigner, à aller mieux. Il était un excellent professeur et elle, une sacrée fifille, avec de sacrés biscoteaux. Il avait tâté les

biscoteaux d'une main peu sûre. Il s'était forcé à sourire. Elle lui avait récité la leçon apprise par cœur de ce qui devait être entrepris au domaine. Elle s'en tirait bien, respectant l'ordre des priorités, utilisant les termes exacts. Il regardait loin devant lui. Il n'osait pas lui dire, tout simplement : *Mon bébé, maintenant tu vas devoir être forte et courageuse parce que moi, je suis cuit.*

.

« Madame Salvati... Madame Salvati ! »

Le corps lourd, Julia avait perçu une voix lointaine répéter son nom avec insistance. Une voix étrangement déformée, et provenant d'un endroit qu'elle ne parvenait pas à localiser.

« Madame Salvati ! Est-ce que vous m'entendez ? Répondez-moi, madame Salvati ! Regardez-moi ! Ouvrez les yeux ! »

Pourquoi son corps remuait-il ainsi ? Pourquoi ne lui laissait-on pas le temps de remonter tranquillement, pourquoi tant d'empressement ? Des claques résonnaient sous son crâne. « Attendez un peu », aurait-elle voulu dire, « j'arrive, j'arrive ». Mais aucun son ne passait ses lèvres qui cherchaient pourtant à articuler les mots. Le souffle lui manquait. Puis, d'un coup, l'air avait afflué dans ses poumons et ses yeux s'étaient ouverts.

« Madame Salvati, vous vous sentez bien ? »

— Mon bébé... mon bébé... avait balbutié Julia, à moitié étouffée.

— Attendez-moi un instant, je reviens avec de l'aide. Ne bougez surtout pas. »

Au-dessus du lit, la lumière rouge des appels d'urgence clignotait. L'infirmière n'avait pas esquissé deux pas que la porte s'ouvrait à la volée et deux collègues faisaient irruption dans la chambre de Matteo. « Mon petit bébé... » répétait Julia. « Mon tout petit bébé. » Elle caressait le visage étrangement violacé de Matteo dans lequel s'entrouvrait une bouche qui donnait l'impression de vouloir formuler une dernière parole ou dessiner un dernier sourire monstrueux. « Mon tout petit bébé », répétait-elle en cherchant à établir un contact avec les yeux vitreux.

« Venez, madame Salvati. Venez avec moi, disait une voix douce. Ne restez pas ici. On va s'occuper de votre mari. » Une main protectrice se posait sur son épaule. La voix reprenait son invitation comme une prière. « Vous avez été courageuse. Vous avez fait tout ce que vous avez pu. Vous lui avez donné tout votre amour. »

Le couloir du service oncologie était inondé de lumière. Le soleil atteignait la ligne d'horizon, son éclat se diffusait depuis la mer, enjambait la ville, rebondissait sur les collines de pins et éclaboussait les blouses blanches des infirmières.

« Installez-vous ici, invitait la voix douce. Est-ce que vous voulez qu'on prévienne quelqu'un ? Vous avez un portable ?

— J'ai oublié mon sac dans la chambre.

— Je vais aller le chercher. Ne bougez pas. Je vais vous apporter un café.

— Merci, c'est gentil. »

L'infirmière avait installé Julia dans un bureau. Seule, l'odeur d'hôpital le distinguait de n'importe quel local administratif. Au fil des semaines, cette odeur lui était devenue familière. Il lui était même arrivé de la trouver réconfortante en la retrouvant après que Matteo eût quitté précipitamment la maison en ambulance. « C'est bien. Vous êtes venus vous réfugier », constatait la psychologue du service, une femme aimable et perspicace. Elle les rassurait, les consolait, les complimentait. Ils avaient bien compris comment s'y prendre, ils savaient demander de l'aide quand la situation devenait ingérable à la maison, quand les joues de Julia se creusaient trop, que ses mains tremblaient ; quand le grand corps de Matteo se tordait comme un arbre dans la tempête.

La maison se révoltait devant les effluves du cancer, elle entraînait en lutte. Ici, la maladie était chez elle, l'hôpital avalait l'odeur des corps. L'âcre parfum de Matteo en décomposition se diluait dans la senteur générale de la peur, de la souffrance. Elle disparaissait dans les vapeurs de l'agonie et l'arôme entêtant de la mort proche.

Julia venait de terminer une conversation téléphonique et ne se rappelait plus qui avait été son interlocuteur. La mémoire la fuyait ces derniers temps. Elle s'astreignait à établir des listes des choses à faire. De l'activité à caractère exceptionnel à la plus évidente, toutes étaient notées. Seule une trace écrite lui permettait de les saisir, de ne pas les confondre ou les

voir tomber dans l'incertitude ou l'oubli. Les numéros des différents services hospitaliers, les questions à poser lors d'une prochaine visite chez l'oncologue. Tout figurait dans son carnet.

« Je peux m'asseoir un instant ? »

La psychologue qui venait d'entrer dans la pièce tira une chaise et prit place derrière le bureau métallique. Julia fut troublée par son expression. *Elle me regarde comme si elle cherchait la confirmation d'un doute.* La psychologue restait silencieuse, attentive et souriante. C'est ainsi qu'elle opérait, c'était son style, le "presque rien" qui les avait mis en confiance dès sa première apparition. Jamais elle ne s'était imposée. Elle leur donnait au contraire le sentiment d'être maîtres de la situation. En définitive, ils avaient accepté sa présence avec l'assurance qu'elle se serait aussitôt effacée à leur demande. « Voulez-vous qu'on parle un peu ? » Julia réussit à esquisser un sourire. Elle eut envie de riposter : *"Parler ? Mais il est mort, maintenant. Il n'y a plus rien à dire. De quoi pourrions-nous bien parler ?"* La psychologue sembla entendre sa pensée.

« Comment vous sentez-vous, Julia ?

— Je ne sais pas », avait-elle répondu sèchement. Puis elle s'était mise à rire, d'un pauvre rire. Sa voix s'était faite plus aiguë.

« C'est la première fois que je vis une chose pareille. Je n'y comprends plus rien.

— Que s'est-il passé tout à l'heure ? Avant que les infirmières n'arrivent ?

— Tout à l'heure... »

Julia marqua un long silence. À l'issue d'un intense travail de recherche, elle finit par murmurer :

« Je pense m'être endormie.

— Ce n'est pas tout à fait exact, madame Salvati. Les yeux sombres de Julia dévisageaient la psychologue. Ce n'est pas tout à fait exact. Vous n'étiez pas *endormie*. Lorsque l'infirmière est arrivée, vous étiez sans connaissance. Elle a eu d'ailleurs du mal à vous ramener à vous.

— J'ai rêvé, finit par admettre Julia. J'ai fait un rêve étrange.

— Ne pensez-vous pas que vous devriez verbaliser ce rêve ?

— Oh... mais c'était un rêve idiot... »

— Les rêves ne sont jamais idiots. Ce sont des mises en scène de notre inconscient. Le rêve que vous avez fait dans ces conditions a forcément une grande signification pour vous.

— J'ai rêvé que j'étais à Naples. Nous y sommes allés, quelques fois, avec Matteo...

La psychologue avait dû la relancer avant qu'elle retourne se terrer dans le silence.

« Le fait que ce rêve se déroule à Naples est important. Cette ville a du sens pour Matteo. Et pour vous.

— C'était via dei Tribunali. Matteo n'était pas là. Je marchais seule. C'était étrange... la rue était déserte et les boutiques fermées, et pourtant, il faisait grand jour. Un jour grisâtre comme souvent dans les ruelles de Naples. Je suis arrivée devant l'entrée de la ville souterraine, une espèce de porche béant. Personne pour vendre les billets d'entrée, pas de touristes attendant la visite, j'étais seule. La grille était ouverte, je suis descendue. Le long couloir qui conduit aux souterrains était plongé dans l'obscurité. Une faible lueur transpirait des parois en tuf. C'était un de ces

rêves où tout semble trop réel. Au bout de ce qui m'a paru une éternité, l'inclinaison du tunnel a fait place à un sol plat sur lequel il m'était plus facile d'avancer. À l'extrémité de ce passage, j'ai découvert un plan d'eau bordé d'une sorte de plage. L'endroit était tout entier baigné d'une douce lueur bleutée. Une ombre a bougé à mon approche, mais je n'ai pas eu peur et l'ombre, non plus. Elle est venue vers moi et j'ai eu le sentiment d'être attendue. "Qui es-tu ?" lui ai-je demandé. L'ombre a continué de s'approcher. » — Arrivée à cet instant du récit, Julia se tut. Immobile, elle fixait un point devant elle.

— Que s'est-il passé, ensuite ? Relança la psychologue.

— Ensuite... J'ai entendu une voix me parler.

— Et que disait cette voix ?

— Je ne sais pas. J'ai senti que quelqu'un me secouait. J'ai réussi à comprendre qu'il s'agissait d'une infirmière. Son contact était brutal et me faisait peur. J'aurais tellement voulu lui répondre, mais j'en étais incapable. J'articulais des mots et aucun son ne sortait de ma bouche. La brutalité de cette femme me faisait peur, je voulais que tout s'arrête, mais le tunnel était long, si long, et je ne savais plus où j'étais. Finalement, j'ai réussi à ouvrir les yeux et j'ai vu Matteo. »

Son regard avait retrouvé son inquiétante fixité. Figée dans son silence, c'est à peine si elle respirait.

« Madame Salvati... Julia, je crois que vous êtes en état de choc, reprit la psychologue après avoir marqué une longue pause. Vous venez de vivre des semaines épouvantables. Ne restez pas sans soins. Maintenant, vous devez penser à vous. Ce sera probablement long et douloureux, ne restez pas seule. Si vous le

permettez, je vais vous donner les coordonnées d'un confrère que vous pouvez contacter de ma part. »

Durant quelques instants, le silence de la pièce s'emplit du bruit de la pointe du stylo progressant sur la feuille. La psychologue releva la tête, son regard rencontra les yeux fixes et inquiétants de Julia. Elle se força à sourire : *Cette femme est en état de choc. Je lui donne ces coordonnées, mais elle n'en fera rien. Si personne n'intervient, elle se noiera dans la dépression.* Elle opta alors pour une attitude non conforme à la déontologie de sa profession.

« Julia, j'ai eu l'occasion de vous connaître, vous et Matteo, pendant ces semaines terribles. J'ai été témoin de votre amour. J'ai rarement rencontré deux personnes s'aimant autant, et surtout si bien que vous deux. Julia... elle recherchait les signes de l'écoute sur ce visage fermé, mais n'y trouvait qu'un masque à l'expression indéfinissable... Julia, promettez-moi que vous téléphonerez à cette personne, dit-elle en lui tendant la feuille. Promettez-le-moi.

— Je le ferai, répondit Julia. Ne vous inquiétez pas, je le ferai.

— Je m'inquiète, Julia, au contraire.

— Savez-vous ce que je dois faire maintenant... pour Matteo ? »

QUELQUES MINUTES AVAIENT SUFFI à Julia pour perdre tout souvenir de cet entretien. Le lendemain, elle découvrit un morceau de papier chiffonné au fond de son sac. *Robert Richet 04.94.07.27.03*. L'écriture lui était inconnue et ce nom n'évoquait rien. Machinalement, elle avait retranscrit ces données dans son petit cahier. *Robert Richet 04.94.07.27.03* faisait, désormais, partie des messages obscurs qu'elle sauvegardait dans l'espoir de retrouver leur sens, plus tard.

Les déformations de sa mémoire s'étaient manifestées au cours de la première hospitalisation de Matteo. Sa mémoire ne devenait pas aléatoire comme celle d'une personne stressée, c'était encore autre chose : elle se décomposait et se recomposait sous des formes méconnaissables et sans aucun lien avec la réalité. Des trous de mémoire ne l'auraient pas inquiétée, mais la disparition du lien entre les faits accouchait de résultats alarmants. Son incapacité à établir un lien entre elle, son sac et l'inscription sur ce morceau de papier la désolait. Comment et pourquoi cette information se trouvait-elle en sa possession ? Elle ressentait la même forme de torture psychique quand on lui posait une question pourtant évidente, mais qu'elle ne réussissait à relier à aucun contexte. Une douleur inconnue, déstabilisante s'emparait de son cerveau. Elle sentait alors la raison lui échapper.

Depuis le jour du décès de Matteo et son malaise inexpliqué, le processus de transformation de son psychisme n'avait plus cessé. La médecine avait interprété l'expérience de Julia au chevet de Matteo comme *une perte de connaissance avec état de choc*. Depuis, elle avait appris que cette réaction n'était pas rare, et que parfois l'époux valide décédait le premier, foudroyé par un arrêt cardiaque. C'est ainsi que se justifiait le mouvement de panique chez l'infirmière qui l'avait découverte en travers du lit, agrippée au cadavre de son mari. *Est-ce que j'étais avec toi mon bébé quand tu es parti ?* Qu'elle se fût endormie alors qu'il mourait était l'épicentre de sa douleur.

PAR LE PASSÉ, jamais elle ne s'installait sur la méridienne, place réservée de Matteo qui venait s'y vautrer dès qu'il avait quelques moments de libres. À moitié allongé, il se perdait dans la contemplation de la Grande Pièce. « *Tu vois, l'entendait-elle encore, l'année prochaine, on devrait greffer la parcelle du Resquilladou. On manque de blancs.* » Et l'année prochaine était là et c'était elle, elle seule, qui scrutait la Grande Pièce.

« Tu te sens capable de mener l'affaire ? » lui avait demandé Pascal, quelques jours après l'incinération. Elle lui avait répondu, regardant la terre à la manière des paysans : « Il le faudra bien. » Il n'avait pas insisté. Après un moment de silence, ils s'étaient remis à parler en même temps, pour s'arrêter aussitôt, souriants, gênés. Pascal lui avait serré le bras

« C'est la seule chose qui me reste...

—Je serai toujours là pour t'aider... »

Quand elle l'avait accompagné jusqu'à sa voiture, il avait ajouté pour chasser tout malentendu : « Je dois bien ça à Matteo. Je lui dois beaucoup. »

Dans le courant de l'après-midi, elle était allée marcher sur le plateau, au-dessus du maset, là où poussaient chaque année de minuscules narcisses dont les fleurs sont de la taille de l'ongle du petit doigt. Elle avait pensé aller jusqu'au pin, y déposer entre les racines le bouquet qu'elle avait cueilli. Mais il était resté sur la table, et les fleurs fanaient.

À la place de Matteo se trouvait un vide immense. *Vide* ? Le mot reflétait-il son vécu ? Rien n'était moins sûr. Elle avait déjà éprouvé cette impression synonyme d'absence et, non, l'absence de Matteo n'avait rien en commun avec cette forme de vide. Elle se revoyait, approchant son mari les derniers mois : la distance entre leurs deux corps ne coïncidait plus avec la réalité. Là où seulement trois pas les séparaient, l'espace s'était étiré. Matteo était loin. Non seulement il s'éloignait, mais il semblait enveloppé d'une membrane qui le rendait intouchable. Ils se parlaient, mais leurs paroles ne réussissaient plus à combler l'espace. Matteo devenait inatteignable. Elle savait que cette alchimie à laquelle elle avait mystérieusement accès était le lent travail de désagrégation du vivant. Même si son unique souhait eût été d'être auprès de Matteo, elle comprenait que ce serait bientôt une chose impossible. Il s'échappait. Quand elle posait la main sur le pauvre corps malade, elle sentait la pulsation de la vie fuir à travers la barrière de la peau. Vibrant dans l'air, obéissant au processus irréversible du retour, l'énergie de Matteo s'évaporait dans l'immensité.

Voilà comment il était parti. Ce n'est pas tant qu'il était... *mort* : il s'était dissout. L'espace entre eux s'était métamorphosé en une réalité singulière et incommunicable.

Elle avait effacé les différents masques de la maladie au fur et à mesure qu'ils étaient apparus et à présent, elle n'avait plus accès à son visage. Quant au corps de ce vieillard décharné, ses déplacements titubants, non, cela n'était pas celui de Matteo. Matteo était parti depuis très longtemps. Depuis plusieurs mois. Il avait brouillé les pistes. C'est ce qu'il voulait : se rendre

méconnaissable pour qu'elle n'ait pas le sentiment d'avoir perdu l'homme chéri. Il avait réussi cet exploit singulier de mourir avant que d'être mort. De rester éternel, en quelque sorte. « *Je serai toujours avec toi, mon bébé.* » Mais elle savait bien que Matteo ne tenait pas toutes ses promesses. Il les remplaçait par d'autres, parfois, sans prévenir, ce qui en faisait un être insaisissable et toujours nouveau.

L'EAU ÉTAIT D'UNE PURETÉ CRISTALLINE. « Ne bouge pas... Regarde les petits poissons qui viennent te butiner. » Un groupe de menus poissons, si fins qu'ils étaient translucides, donnaient des coups de gueule contre ses pieds et ses mollets que l'effet loupe rendait difformes.

Non !

Tenir les yeux écarquillés ne suffirait pas. Elle savait que le sommeil allait la reprendre pour l'emporter dans le même rêve et la rouler, comme la mer roule les galets, dans ce rêve qui se terminerait encore et toujours en chute dans l'espace infini. Il ne suffirait pas de tenir les yeux écarquillés. Elle devait se lever.

Le salon était plongé dans l'obscurité, mais la lune montait au-dessus de la colline. Une lueur bleuâtre, plus intense que la lumière de la Voie lactée, enseménçait la noirceur du ciel. La chaudière ronronnait régulièrement. Julia traversa la pièce pour aller s'installer sur la méridienne. La lune continuait sa rapide ascension, sa lumière plaquant l'ombre des cyprès et des pins sur la trace pâle du chemin. Le mistral était tombé, mais elle entendait les coups de boutoir de la houle contre la falaise. La nuit l'attirait. Elle posa le plaid sur ses épaules. Au-dehors, la température était saisissante. Elle ajusta mieux la couverture et s'avança de quelques pas, quitta la terrasse et se dirigea vers le chemin blafard. L'air était

immobile, la flamme d'une bougie n'aurait pas vacillé. Plus elle s'approchait de la Grande Pièce plus le fracas de la mer se détachait contre le silence. La houle se renforçait et, toutes les six ou sept vagues, une onde plus puissante que les précédentes venait s'écraser contre la falaise dans un fracas sourd d'explosion.

Un grand froissement de branches s'éleva sur sa gauche, dans les massifs de chênes Kermès. Le bruit mat d'une chute dans le ruisseau asséché annonça l'arrivée d'une harde de sangliers dévalant la colline. Une fois tous réunis, ils entreprirent la traversée du champ. Leurs silhouettes noires se détachaient sur la pâleur bleue du chemin, entre deux parcelles de vignes. Ouvrant la marche, une laie de taille imposante fit halte, s'immobilisa à une dizaine de mètres de Julia et, redressant sa tête massive, huma sa présence. Elle reconnut l'odeur familière et lança un premier grognement sourd aussitôt repris par les autres qui se mirent à claquer leurs puissantes mâchoires. Brusquement et comme répondant à un signal imperceptible aux humains, la laie s'élança à travers la Grande Pièce entraînant le groupe à sa suite ; sous leurs sabots vibrants, le sol résonnait comme une plaque de métal.

Plus loin, en bordure du sentier des douaniers, la couche de sel sur le tronc du Pin Penché luisait sous la lune. La silhouette géante de l'arbre baignait tout entière dans une lueur délicate et imprécise. C'était l'instant où le gel se forme. Julia avançait dans la Grande Pièce ; devant elle, les ceps semblaient un troupeau paisible, endormi et plongé dans un songe. En bas, la houle pilonnait la falaise, mais son vacarme sourd n'empêchait pas de percevoir le murmure ténu, tout

proche du gel qui déployait ses cristaux. Elle se pencha au-dessus d'un pied de vigne dont la silhouette noire rappelait un animal chimérique. Les cristaux de glace s'épanouissaient dans un cliquètement soyeux. Le parfum léger du gel annonçait déjà celui de la vigne en fleur. Depuis le fond du vallon, le grand-duc lança un appel timide. Julia eut un regard vers le Pin Penché. « Je ne suis pas seule », dit-elle à la nuit. Tout en haut de la colline, dans les parages de son terrier le renard envoya un glapissement entendu. « Non, je ne suis pas seule », répéta-t-elle, immobile dans la clarté de la lune, son ombre démesurée couchée sur le chemin

« Qu'est-ce qui m'arrive ? » se demanda Julia.

Mars était installé. L'équilibre de l'ombre et de la lumière donnait naissance au printemps. Les bourgeons de la vigne enflaient, les champs se couvraient d'herbe et de fleurs. Le soleil inondait l'espace confondus de la mer et du ciel. L'air léger portait les gazouillements des oiseaux, et le chant du coucou s'élevait du vallon.

Julia venait à bout de la taille de ses douze hectares. Cela ne lui avait même pas coûté d'effort. Qu'aurait-elle fait d'autre de tout ce temps disponible ? Son corps était fort et endurant et, sauf quand ce rêve la réveillait en sursaut, son sommeil était redevenu profond et ininterrompu. Qu'aurait-elle fait de son temps, en effet, elle qui n'éprouvait nul besoin de communiquer, nulle envie d'aller ici ou là ? « Qu'est-ce qui m'arrive ? » demanda-t-elle tout haut, scrutant le ciel d'où déferlait la lumière crue du soleil.

La lame du sécateur avait entaillé la chair de la main gauche. Un sang pourpre s'écoulait le long des doigts, se répandant sur la terre, à ses pieds. Elle le regardait sans broncher, n'éprouvant ni douleur ni émotion. Le sang arrivait aux lèvres de la coupure et brillait comme un rubis liquide. « *Qu'est-ce qu'il m'arrive, Seigneur ?* » La plaie semblait profonde. La lumière était devenue froide et sombre. L'appel du faucon résonna, démultiplié sans fin par un écho. « Mon Dieu... soupira-t-elle. Mon Dieu, qu'est-ce que je suis censée faire... » L'éclat du jour était revenu, moins intense cependant, semblable aux clartés d'éclipse. Haut dans le ciel, le faucon livrait bataille à un grand busard. Elle savait que la vue de la coupure allait lui devenir insupportable. « Ô, mon Dieu, dit-elle dans un souffle, heureusement la taille est finie. Presque finie ».

Elle devait compresser la plaie sans tarder. Ah, comme elle regrettait la belle indifférence ressentie quelques secondes plus tôt ! Évaporée, hélas, elle avait laissé place à une panique muette. Un long frisson fit tressaillir son corps ; une sensation stérile qu'elle n'avait plus éprouvée depuis des mois entiers revenait. Le désarroi qu'elle avait réussi à mettre en sommeil se réveillait la faisant se sentir petite, seule et perdue. « Quelle imbécile ! Mais quelle imbécile je suis ! Putain de vigne ! Putain de vie ! Sécateur pourri ! Ô mon Dieu... mon Dieu... ayez pitié de moi. »

Mais il fallut quelques minutes à son esprit pour retrouver le calme. Un quart d'heure d'une décharge électrique continue, à compresser la plaie de toutes ses forces pour s'empêcher de hurler.

Julia n'avait plus le temps de s'appesantir sur ses émotions. Elle devait concentrer sa volonté sur une tâche unique : compresser la plaie, aider son corps à opérer l'ébauche d'une réparation tout en s'organisant pour bander sa main. Bien que la blessure ait saigné abondamment, Julia ne pensait pas qu'elle fût si profonde qu'il faille recourir à des points de suture. Elle essayait d'évaluer la durée nécessaire à une coagulation partielle qui lui laisserait le temps de réunir les gazes, compresses, sparadraps, et de les mettre en place avant que l'hémorragie ne reprenne et réduise ses efforts à néant.

Après une demi-heure de compression, elle tenta sa chance et parvint à réaliser un pansement acceptable en un temps record.

Vers midi, une brûlure lancinante se propagea dans sa main. C'était la lutte engagée par son organisme pour régler le problème. Telle était du moins l'interprétation que Julia donna à cette douleur intense. D'ici deux jours elle pourrait à nouveau utiliser sa main gauche. Si tout allait bien. Si tout allait bien, grand Dieu, oui, elle promettait de se ressaisir. Elle deviendrait prudente, elle prendrait soin d'elle. *"Allez, Seigneur, arrangez-moi ça en deux jours et je vous promets de porter des gants de travail. De faire plus attention à moi, de mieux me nourrir, de faire des pauses, de me reposer un peu."* Et pour montrer à Dieu la fermeté de sa résolution, elle décida de remplir sur-le-champ une promesse faite à Matteo et qu'elle avait toujours remise à plus tard.

*

Elle avait de la chance lui annonça Jacques Laville, un patient venait d'annuler son rendez-vous. Elle n'aurait qu'à passer au cabinet ce jour même, en fin d'après-midi, à dix-neuf heures.

Vers dix-huit heures, elle se hissa tant bien que mal dans la cabine du Toyota. S'aidant du coude gauche pour actionner le volant, elle dirigea la voiture sur la piste aux multiples ornières. Un effort maladroit ou un geste mal calculé aurait pu rouvrir la plaie, mais tout se déroula parfaitement et le bandage resta immaculé.

Le grand parking était quasiment désert. Julia gara le pick-up puis marcha en direction du port. Le cabinet de Jacques Laville se trouvait dans une des ruelles qui, partent de la place de la Mairie pour remonter vers le cœur du village. Cela faisait au moins un an qu'elle n'y était plus venue. Elle trouva le décor inchangé. D'un seul coup d'œil, elle embrassa la scène et reconnut ce pesant sentiment d'attente alourdi par les échanges entre l'acupuncteur et ses patients que la mince cloison filtrait à peine. Il s'agissait de confidences, d'interrogations assez souvent. Laville recueillait les secrets, les révélations et, parfois, les aveux de ses patients avec une égale bienveillance. « ... *parce qu'il voulait veiller sur elle. Vous comprenez ? Il voulait la voir. La protéger...* » Julia s'efforçait de ne pas suivre la conversation. Elle se demandait toujours où les gens trouvaient le courage pour se laisser aller à de pareilles confidences, et à quoi cela pouvait servir de dévoiler sa vie. De l'autre côté de la cloison, la voix poursuivait, plaintive. Laville gardait le silence. Julia l'imaginait, assis dans sa chaise à haut dossier, les bras alignés sur les accoudoirs, tête légèrement penchée sur une épaule, avec ses cheveux blancs toujours un peu trop longs et

mal peignés. *« C'est pour cette raison qu'elle roulait devant lui. Et cette voiture est arrivée. Oh... je n'aurais jamais dû l'autoriser à conduire un scooter. Vous vous rendez compte... C'était le cadeau pour ses seize ans, et elle ne les aura jamais fêtés. »* Un silence s'installa. La patiente devait laisser libre cours à son chagrin. Après un moment, elle reprit son monologue d'une voix brisée. Parfois, certains patients ne trouvaient pas le courage de quitter le cabinet. Peut-être cette dame pleurait-elle, paralysée au-dessus de son chéquier, incapable de savoir ce qu'elle était censée faire.

« Alors vous m'assurez que c'est impossible ?

— Oui. Tout à fait impossible.

— Bien entendu... elle devait être morte.

— Elle est morte.

— Mais alors... à cet endroit, sa voix pathétique et enrouée dérailla. Je devrais consulter un médium, qu'en pensez-vous ? Elle était si belle... même pas froide. Je l'ai embrassée docteur. À l'intérieur du poignet, là où je l'embrassais toujours. Son poignet était souple docteur... et quand j'ai enlevé mes lèvres, j'ai vu leur empreinte sur sa peau. Si... je veux dire... sur un cadavre ce n'est pas possible ? Ses joues étaient roses, tellement roses... Vous pensez ?

— Non, répondit Laville avec une douce fermeté. Non, ils ne l'ont pas enterrée vivante. Essayez de leur faire confiance. Votre mari n'aurait pas laissé faire une chose pareille.

— Vous avez raison... Mon mari n'aurait pas... »

Cette fois, Julia perçut le bruit du chèque que la patiente détachait du carnet.

« Vous pensez que vous pourriez m'aider à entrer en contact avec elle ?

— Non, madame Pinsard, je ne peux pas faire cela. Mais ce que vous avez vécu est peut-être l'illustration que la mort, telle

qu'on se la représente habituellement, n'existe pas. Qu'elle est pour chacun d'entre nous une réalité différente ! Peut-être devriez-vous simplement accepter cette possibilité.

— Vous voulez dire...

— Que nous imaginons la mort comme une chose immuable. Identique pour tous. Mais ce n'est peut-être pas vrai. Il y a peut-être autant de manières mourir qu'il y a d'êtres sur Terre. Il n'existe peut-être pas un modèle unique. »

La lourde chaise de bois racla le sol. Laville se levait et se dirigeait vers la porte de la cabine de soins. « *Ah ! excusez-moi, il y avait de l'amertume dans la voix de la patiente. Je vous fais perdre votre temps...*

— Non, madame Pinsard. Laville ne se départissait pas de sa voix chaleureuse. Non. Vous ne me faites pas perdre mon temps, mais j'ai fait pour vous tout ce que je pouvais faire.

— Ah, bien sûr. Au revoir, au revoir et... ah, nous n'avons pas repris de rendez-vous.

— Appelez quand vous aurez besoin. »

La porte du cabinet se referma enfin. Laville retourna à son bureau. Julia l'entendit qui s'affairait. Dans un instant, il passerait par la porte de communication entre les deux pièces et il l'accueillerait avec son sourire affable et généreux.

« QU'EST-IL ARRIVÉ A VOTRE MAIN ?

— Ah... ce n'est rien, fit Julia en jetant un regard désabusé vers le bandage.

— Rien. »

Laville prit un petit air goguenard.

« Rien, vraiment ?

— Un coup de sécateur, admit Julia sur un ton de voix qui reléguait sa blessure au rayon des futilités.

— Faites-y quand même attention.

— Ça ira bien.

— Alors de quoi s'agit-il ? demanda-t-il en prenant place derrière son bureau.

— Je crois que j'ai besoin d'un bon réglage !

— Vous êtes décidée à me faire des cachotteries ! déclara-t-il devant cette jovialité feinte. Enfin... ce sera comme vous voulez. Est-ce que vous préférez que nous passions directement à la séance ?

— Ça m'arrangerait », dit-elle avec un pauvre sourire vaincu.

Laville s'approcha de la table de soins, et disposa une fine couverture sur le corps de Julia. Sans un mot, elle lui tendit ses poignets. Les doigts posés avec fermeté sur l'artère radiale, les paupières closes, il se mit à jauger le battement du sang, la rapidité du pouls. Il lui avait expliqué un jour que la médecine chinoise recense vingt-six formes de pouls : petit, plein, rugueux... Autant de sensations se manifestant contre

la pulpe de ses doigts, qu'il analysait en les croisant avec d'autres paramètres comme la profondeur ou la superficie de la pression, le secteur de l'artère divisée en sections... C'était un des moments mystérieux de la consultation, celui où Laville se transformait en thaumaturge et débusquait avec une aisance confondante ce que ses patients essayaient naïvement de se cacher.

« J'ai du mal à vous percevoir », commenta-t-il, rouvrant les yeux. Reculant d'un pas, il précisa : « Ce n'est pas que j'aie du mal à sentir votre énergie, tout semble clair de ce côté. Il hésita avant d'enchaîner. Que se passe-t-il, Julia ? Que vous arrive-t-il ? »

Elle répondit par un pauvre petit rire

« Je pensais justement que vous alliez me le dire, vous, ce qu'il m'arrive...

— Je ne suis pas extralucide, que je sache.

— Le fait est que je ne comprends pas ce qui se passe, finit-elle par admettre avec une certaine tristesse.

— C'est un bon début, on pourrait partir de là », proposa Laville. Et face à l'interrogation muette de sa patiente, il s'expliqua : « Si vous ne comprenez pas ce qu'il se passe, c'est quand même la preuve que quelque chose vous arrive. Non ? Alors, essayez de me décrire ce que vous ressentez.

— Je ne sais pas, reprit Julia. C'est si troublant, si étrange... ça ne ressemble à rien de ce que je connais.

— Racontez-moi ça.

— C'est... Tout, autour de moi, est... spécial ? Oui, je pense que *spécial* est le mot qui convient. La lumière, l'air, les choses, tout ce qui m'entoure à Lamalgue. La nature, la mer, tout ce que j'entends...

— Et qu'est-ce que tout cela a de si *spécial* ? »

Les secondes s'étiraient et Julia hésitait toujours, sondant les abîmes de son esprit. « C'est beau... dit-elle enfin. Mille fois plus beau que tout ce que je connaissais jusque là ! »

— Vous entendez par là que les choses, les êtres vous paraissent plus *beaux* qu'avant ?

— Plus beaux, oui, et plus vivants. Palpitants. » Elle marqua une pause comme vidée de ses forces alors qu'au même moment, Laville notait un éclat d'une intensité inattendue dans ses yeux. Dans le cadre de sa Science, cette lumière intérieure traversant la pupille revêtait un sens tout particulier : la manifestation de l'Esprit universel dans l'être humain. Un phénomène que nous définirions comme une incursion de l'inconscient dans le conscient. Pour l'acupuncteur, ce micro changement signalait que Julia avait touché une information essentielle, en mesure de clarifier l'incohérence révélée un instant plus tôt par les pouls.

« Palpitant, relança-t-il sur un ton neutre.

— Oui, c'est exactement cela. Depuis le dép... depuis la mort de Matteo, j'ai l'impression de vivre dans un monde entièrement nouveau et différent. Pourtant, tout y est à sa place. Toutes les formes sont familières, mais c'est... c'est la...

— La substance ? » tenta l'acupuncteur.

Elle le fixa un moment, avec reconnaissance. « Oui. C'est exactement le mot qui convient : la substance. Quand je me suis coupée ce matin, je n'ai d'abord rien éprouvé devant l'afflux du sang, aucune douleur, aucune angoisse, simplement parce que tout était beau et palpitant. Chaque goutte vibrait. Chaque goutte était comme un minuscule cœur vivant. »

— Et qu'est-ce que cela provoque, en vous ?

— Pour commencer, je n'ai plus aucune envie de relation avec mes semblables.

— C'est la principale conséquence ?

— Oui, je crois. J'ai besoin d'être seule. La présence des autres m'agace, j'ai l'impression de gâcher mon temps. Je trouve les gens amorphes. Il faudrait pouvoir se parler de ce qui a du sens, au lieu de ça, on bavarde.

— Il vous arrive encore de fréquenter quelques personnes ?

— Cela doit faire un mois que je n'ai pas eu une conversation. Pas même au téléphone.

— Et votre famille, vos amis ne s'inquiètent pas ?

— Mes amis... vous voulez dire les gens qui étaient là, *avant* ? Elle attendit son acquiescement. Ils étaient les amis de Matteo, pas les miens. Je n'ai plus entendu parler d'eux. Au début... peut-être. Et j'admets que je ne les ai pas encouragés à se croire indispensables.

— Si je récapitule, Laville reformulait d'une voix basse et lente, depuis... décembre.

— Le 27 décembre, lâcha Julia avec précipitation.

— Depuis le 27 décembre, vous avez l'impression de vous trouver dans un monde inconnu. Beau. Vivant. Palpitant. Ce monde est tellement attractif que vous n'avez plus aucune envie de fréquenter vos semblables. Vous croyez perdre un temps précieux en leur compagnie. »

Reconnaissante, elle lui sourit.

« Vous sentez-vous triste parfois ?

— Jamais, répondit-elle.

— Ni angoissée, ni coupable.

— Non, jamais, répéta-t-elle un ton plus bas.

Il lut une forme d'interrogation affolée dans le regard de sa patiente et pensa en saisir le sens.

« Je cherche uniquement à comprendre, Julia. Je ne suis pas en train de vous dire que vous devriez éprouver ceci ou cela.

— Je me sens bien, très bien. C'est ce qui me bouleverse le plus, ce qui est peut-être à l'origine de toutes ces impressions bizarres.

— Je ne crois pas.

Le visage de Laville reflétait son expression de victoire quand il était sur le point de dénouer l'écheveau des peines.

« Julia, dit-il avec fermeté, je vais vous poser quatre aiguilles. Je vous préviens, elles ne sont pas agréables.

— Sur les doigts ? demanda-t-elle.

— Oui. Ponces et gros orteils. »

Il fit sauter le bouchon d'un tube en verre. Dans un tintement métallique, de fines aiguilles s'en échappèrent et glissèrent sur une coupelle en inox. D'un index sûr, il les dispersa à la surface du petit plateau pour en sélectionner quatre, parmi les plus courtes. « Inspirez à fond quand je vous préviendrai. » Quelques gestes rapides et précis suffirent pour insérer les quatre aiguilles aux extrémités des angles unguéaux des pouces et des gros orteils. « Qu'est-ce que vous me faites ? » demanda Julia, soulevant la tête afin de mieux distinguer le manche rougeâtre des aiguilles dont les lames étaient entièrement enfoncées dans sa chair.

« Je me fraye un passage. »

Laville avait repris place derrière son bureau. Julia ignorait ce qu'il faisait pendant les longues minutes que durait la séance. Il aurait aussi bien pu quitter la pièce ou s'occuper, mais dès que les aiguilles étaient posées, il allait s'asseoir et demeurer immobile, plongé dans une profonde méditation. Soudain, il rompit le silence.

« Vous arrive-t-il de voir Matteo ? Je veux dire, précisait-il aussitôt, apparaîtrait-il dans vos rêves ou dans vos souvenirs ?

J'ai beaucoup de mal avec ça. En vérité, je n'arrive jamais à revoir Matteo dans son entier. Parfois, je réussis à faire le point sur une partie de son visage...

— Pourriez-vous essayer, maintenant ?

— Maintenant ?

— J'aimerais, insista Laville, notant l'expression douloureuse qui se peignait sur les traits de Julia. Je voudrais que vous visualisiez Matteo. Et, reprit-il après un silence, je voudrais que vous puissiez également visualiser une étendue d'eau près de lui. La mer, un lac, une mare, un ruisseau, peu importe, ce qui se présentera. Vous pouvez faire ça, Julia ?

— Je vais essayer. »

Mais après avoir donné l'impression de surmonter une aversion et combattu d'interminables et pénibles secondes, elle se tourna, désarmée, vers l'acupuncteur.

« Je n'y arrive pas. Je distingue très bien une grande étendue d'eau. On dirait la mer à l'heure où le soleil décline. Mais pas Matteo.

— Pouvez-vous regarder mieux ? Essayez d'imaginer qu'il est là, si cela peut vous aider.

— Je n'y parviens pas. Je ne vois que la mer et quelque chose de tellement stupide que j'ose à peine vous le dire...

— Qu'y a-t-il ?

— Je suis en train de marcher sur la mer. C'est risible n'est-ce pas ? Je me vois en train de marcher vers le large. »

IL FAISAIT SOMBRE quand elle se retrouva dans la ruelle déserte. Les commerçants avaient fermé boutique, les rideaux de fer étaient tirés. Des spots éclairaient les vitrines garnies de vêtements chics, des bagages luxueux, des bijoux clinquants et des nourritures fines. Devant les portes closes des magasins, les sacs poubelles noirs, rebondis et luisants attendaient l'aube prochaine, l'arrivée des véhicules bruyants de la voirie, l'heure de la sarabande matinale qui viendrait mettre de l'ordre dans la ville et rendre son décor propre et net comme au premier jour de la Création.

La consultation avait duré longtemps, près d'une heure et demie. Julia se laissait dériver en direction du port d'où lui parvint un murmure diffus, semblable à la rumeur d'un jour de fête. Encore un de ces cocktails, pensa-t-elle, et elle obliqua sur sa gauche pour changer de venelle. Ce n'était pas le moment de se retrouver confrontée à une armada de citoyens bavards, battant le pavé un verre à la main.

Après quelques dizaines de mètres, elle déboucha sur la place, à l'opposé de la mairie. Elle s'était attendue à découvrir une foule, mais il n'y avait pas âme qui vive ! Ni cocktail ni flonflons. La douce lumière des réverbères éclairait un décor paisible, assoupi. Le ciel, émeraude au couchant, se remplissait lentement d'étoiles. La nuit perlait du moindre arbre, du moindre objet. Elle suintait au filet d'eau de la fontaine, se détachait de la mer pour déferler sur terre, et Julia la sentit qui recouvrait ses épaules

d'une cape sous laquelle elle aurait aimé s'effacer et disparaître à jamais. *"La berlue. Je me mets à avoir la berlue,* pensa-t-elle, amère. *Il ne me manquait vraiment que ça."*

Le ronflement du pick-up déchira le silence quand elle lança le moteur. Ticket pincé entre les lèvres, elle dirigea la voiture vers la sortie du parking. À l'ouest, les barbouillages émeraude venaient de s'éteindre ; à présent la nuit était totale. Une de ces nuits sans lune, sans vent, quand la mer ne reflète que le noir du ciel et que tout s'apaise. Dans sa tête tournoyaient les dernières paroles de Laville *"J'aimerais me tromper, Julia, mais je crois, hélas, que vous êtes allée un peu trop loin."*

Il l'avait pressée de se montrer précise.

« Décrivez-moi ce que vous voyez exactement.

— Je vois la mer.

— La mer, uniquement ? Qu'y a-t-il autour de vous.

— J'ai beau essayer, avait répondu Julia, je ne vois que de l'eau même en regardant dans toutes les directions.

— Et, il n'y a personne ?

— Non, absolument personne. Mais, vous savez, avait-elle rajouté sur un ton d'excuse, je ne suis pas très douée pour imaginer.

— Ici, il ne s'agit pas d'imagination, Julia. »

À la gravité de sa voix, elle avait compris qu'il ne plaisantait pas. Elle l'avait considéré avec crainte, comme s'il venait de lui annoncer un de ces diagnostics au nom tordu qui débouchent sur une intervention chirurgicale ou pire, sur une maladie incurable comme celle qui avait bouffé Matteo. Mais Laville s'était contenté d'embrayer sur des propos baroques. Et, aussi étrange que cela lui parût, plus la thèse

de Laville devenait bizarre et saugrenue, plus elle avait eu le sentiment d'entendre enfin l'explication à sa confusion intérieure.

Laville lui avait parlé d'un monde qui frôlerait le nôtre sans jamais le toucher et qu'il nommait *la peau de notre monde*. Une fois esquissée cette architecture de l'invisible, il avait révélé à Julia les raisons pour lesquelles il l'avait priée de retrouver Matteo à proximité d'un plan d'eau.

« L'eau symbolise les limites de notre univers sensible. Vérifiez cela par vous-même, à l'occasion. Regardez du côté des mythologies. Je vous parle de Tradition, Julia, d'un rite pratiqué par les hommes depuis les temps les plus anciens et qui consiste à attirer un défunt près d'une étendue d'eau. Que ce soit la mer, un lac, une mare, un ruisseau... Celui qui pratique le rite doit se tenir légèrement en retrait du mort. En retrait et légèrement derrière lui. C'est un point d'une importance capitale. Au cas où cette règle ne serait pas observée, cela reviendrait à accompagner ou précéder le défunt dans la *peau du monde*. Et ce n'est pas le but ! Vous pouvez guider, aider à passer la frontière, mais vous n'avez pas à vous rendre dans la *peau du monde* ni avec lui ni avant lui.

« L'aide à apporter est parfois très simple. L'encourager à enjamber un ruisseau, à traverser une mare, mais parfois la tâche peut aussi s'avérer délicate. Il faut, dans certains cas, l'encourager à s'embarquer, à manœuvrer un voilier, à marcher sur l'eau ou nager jusqu'à l'horizon. C'est ce que j'aurais aimé que vous fassiez tout à l'heure pour Matteo.

— Mais je ne l'ai pas vu... s'était inquiétée Julia.

— Non, en effet, vous ne l'avez pas vu.

— Est-ce que c'est grave ? » Elle avait failli rajouter : "*docteur*", une tentative pour découdre l'ambiance pesante que Laville tissait autour d'elle comme une toile.

« J'ignore si c'est grave, avait-il répondu. Le problème n'est pas que vous n'ayez pas vu Matteo, mais que vous vous soyez trouvée *à sa place*.

Il avait insisté assez lourdement sur la fin de sa déclaration.

— Que voulez-vous dire, au juste ?

— J'aimerais me tromper, Julia, mais je crois, hélas, que vous êtes allée un peu trop loin...

— Trop loin ?

— Je ne sais pas où, exactement. Ce n'est pas de mon ressort. »

Julia n'avait pu s'empêcher de repenser à madame Pinsard, qui imaginait sa fille morte-vivante. « Est-ce que je dois moi aussi consulter un médium ? » Et malgré tous ses efforts pour rester neutre, une trace de défi s'était immiscée dans sa voix.

« C'est à vous d'en décider. Je pars du principe que chacun porte sa propre solution. Peut-être, en effet, qu'un médium pourrait vous aider, mais peut-être que non. Peut-être même que je me trompe en vous disant tout cela.

— Là, vous ne m'éclairez pas vraiment, avait-elle lâché, avec un rire sec.

— Revenez me voir dans une semaine, avait tranché Laville. Je pense que d'ici là, vous et moi, nous y verrons plus clair. Et, si jamais vous aviez un problème entre temps, appelez-moi. Appelez-moi quand c'est nécessaire. Sans vous préoccuper ni du jour ni de l'heure. »

En abordant la piste du maset des Rousses, elle se demandait avec appréhension à quels genres de problèmes elle pourrait se trouver confrontée. N'avait-elle pas déjà son compte de problème ?

La nuit sembla tout de suite plus dense au-delà du premier portail de Lamalgue. Elle s'enfonça dans la garrigue et le vignoble. Les phares du Toyota déchiraient les ténèbres traversées par des filets de brume qui remontaient de la masse noire de la mer, en contrebas. Au sortir du dernier virage en épingle, la lumière des phares croisa les yeux luisants du petit renard. Le corps pâle et frêle de l'animal se détacha des ombres blêmes. Il ne manifesta ni affolement ni surprise et se mit à courir parallèlement à la voiture. Julia ralentit l'allure dans l'espoir d'étirer ce moment de complicité, mais le renard finit par quitter la piste, et disparut dans un fourré.

« Qu'y aurait-il donc à craindre de la nuit ? » se demanda Julia quand elle eut garé la voiture.

Encore quelques instants et ses yeux seraient accoutumés à l'obscurité.

La blessure était encore sensible. Avec précaution, elle ôta la compresse stérile. Opération aisée autant qu'indolore. La plaie apparut suintante, les chairs boursouflées. Elle ne s'était pas manquée.

Julia posa un pansement neuf autour de sa main et batailla pour rouler tant bien que mal une cigarette toute tordue. « Aujourd'hui, je ne travaillerai pas, bébé ! déclara-t-elle. Inutile de recommencer des bêtises. » Et en disant cette phrase, elle eut l'impression fugace de l'avoir vu sourire. Mais non. Tout était allé trop vite et Matteo n'avait toujours pas de visage.

À peine veillée, la séance d'acupuncture était revenue à sa mémoire dans les moindres détails. C'avait été une nuit agitée. Les exercices qu'elle avait coutume de faire pour s'arrêter de penser s'étaient révélés d'une piètre efficacité. Elle avait récité la litanie : *"Cent-cinquante, mon esprit se calme, mon esprit se vide*

pendant que je m'endors profondément. Cent-quarante-neuf, mon esprit se calme, mon esprit se vide pendant que je m'endors de plus en plus profondément... Mais sans se leurrer. Elle perdait le fil de son compte à rebours, et se surprenait à ressasser des choses futiles. *"La saison des asperges sauvages est passée... Est-ce que j'irai seule à la pêche ?... Je dois absolument passer à la banque"*, qu'elle essayait vainement de chasser à grands coups de *cent-cinquante, mon esprit se calme...* Mais les démarches administratives qu'elle avait repoussées dans le naïf espoir qu'elles se dissolvent resurgissaient au premier plan de ses ruminations. Trésor Public, déclarations incomplètes s'enchevêtraient à la question de Laville : *"Que voyez-vous précisément ?"*, aussitôt interrompue par la voix plaintive de madame Pinsard : *"Vous croyez qu'ils l'auraient enterrée vivante ?"* Non ! Matteo était bien mort. Son dernier masque lui revenait en mémoire alors que ses yeux s'écarquillaient dans l'obscurité de la chambre. *Cent cinquante, mon esprit...*

Ce n'est qu'au bout de la nuit que la lutte prit fin et que le sommeil put enfin engourdir son cerveau épuisé.

« Qu'est-ce qu'on a été remuer, hier ? demanda-t-elle tout haut. » Une réponse s'imposait. *On a été remuer ce qui aurait dû l'être plus tôt.*

Vivre les dernières semaines de Matteo était devenu une expérience déroutante. Rien à voir avec ce qu'on lui avait enseigné ou, du moins, avec ce qu'elle croyait avoir compris de l'existence. Longtemps, en effet, elle avait imaginé la vie comme un scénario comportant intrigue et personnages, une histoire plus ou moins logique, mais reposant sur un canevas articulé en début, milieu et fin. Mais, de cela, elle n'était plus sûre

du tout, et les fortes certitudes qui avaient charpenté sa raison s'entrechoquaient dans une sorte de danse macabre. En fin de compte, la vie s'apparentait davantage à une série d'impressions composites, juxtaposées au hasard. Déchiffrer le sens de ce qu'elle avait vécu était une gageure, et se faire une idée d'elle-même était devenu impossible. La réalité était que tout change tout le temps, sans pause, sans trêve comme le ciel change de teinte du matin au soir ; un jour saturé de nuages, et vierge le jour suivant, et on y peut rien.

Soudain, la blessure se mit à lancer. Une douleur aiguë qui rappelait la brûlure du feu. Elle vida un verre d'eau en frissonnant. À quel genre de problèmes devait-elle s'attendre, hm ? Laville n'était pas entré dans les détails. « Vous vivez une rude période de transition, avait-il conclu. Accompagner votre mari jusqu'au bout vous a entraînée au-delà de vos limites. Le temps est peut-être venu de craquer, tout bonnement. Cette pression que vous contenez depuis des mois va finir, un jour ou l'autre, par vous paraître insupportable. »

Et que se passe-t-il au moment où l'on craque ? À quoi devait-elle s'attendre ? Lui faudrait-il affronter l'urgence de se flinguer ? Laville n'avait fait allusion à aucun de ces scénarios. Il avait juste émis l'hypothèse qu'étant devenue consciente d'une autre manière d'appréhender le réel, sa perception risquait de changer et, qu'alors, des faits surprenants pourraient avoir lieu.

La peau du monde. Telle était la formule qu'il avait utilisée pour définir ce lieu étrange où, selon lui, elle se serait aventurée à la légère. Un endroit singulier depuis lequel on pourrait avoir un accès simultané aux deux faces de la même réalité. Elle ressentait si souvent l'imminence

d'un événement inouï, la mise en place d'une scène définitive, éclairante et absolue qu'elle avait demandé si ce phénomène pourrait être de l'ordre d'une révélation. « Ce sera sûrement quelque chose d'approchant », avait consenti Laville. Mais il avait une telle manière de faire usage des mots, celui-là, que Julia n'avait su que penser. *Quelque chose d'approchant...* Avait-il cherché à signifier quelque chose qui ressemble ou quelque chose qui vient ?

LE LENDEMAIN, LE PANSEMENT DÉVOILA UNE PLAIE de deux jours dont l'apparence, bien que satisfaisante, n'autorisait cependant pas à finir la taille des dernières rangées de Rolles ; encore moins à lancer le brûlage des sarments, tâche physique sollicitant des mains et des bras solides et sûrs. « Ne t'emmerde pas, avait encouragé Pascal. Laisse tomber les sarments. Tu les passeras au gyrobroyeur. » Mais Julia ne voulait pas. Chaque fois que Pascal le lui suggérait comme une évidence, un gain de temps, elle lui rappelait les arguments chers à Matteo en faveur du brûlage. Maladies, champignons et autres parasites de la saison restent sur les rameaux coupés. Enfouis dans le sol, ils infectent la terre, entraînent terrain et végétation future dans un cycle sans fin d'auto contamination. « Tu nous connais assez pour savoir à quel point on est à cheval sur ces principes... Matteo brûlerait s'il était encore là. — C'est comme tu voudras, consentait Pascal. Pense à ce que je t'ai dit. Tu vas pas manquer d'occupation et brûler prend du temps. » Elle n'avait pas osé lui avouer qu'elle disposait de temps à revendre, des jours et des nuits disponibles, une éternité.

Pour lors, elle avait fini de placer un pansement neuf autour de sa main. Si la plaie n'était pas suffisamment refermée pour lui permettre de travailler à la vigne, elle ne l'empêcherait pas de se consacrer aux tâches administratives du domaine. Julia lâcha sur la table le carton dans lequel elle avait fourré – certains

sans même les ouvrir, les différents courriers reçus depuis près de trois mois. Un tel retard s'était accumulé que la journée entière serait occupée. Mais, comme disait Matteo, qui n'aimait pas non plus s'y mettre, *"Les emmerdements, tu les reconnais à l'enveloppe. Le reste, c'est rien que des machins pour faire bander le fonctionnaire. Mais il est crucial de faire plaisir au fonctionnaire, de même que le faire sourire de temps en temps !"* Elle savait bien que le carton était rempli de ce genre de *trucs* dont il fallait bien faire quelque chose à un moment ou un autre. Après tout, il suffisait de préparer assez de café pour tenir le coup et éviter de sombrer volontairement dans l'ennui ou l'aversion. Mais elle se sentait d'attaque. Elle s'efforça même d'être enjouée en attrapant une première poignée de lettres.

*

C'est aux alentours de dix-sept heures que des coups furent frappés avec brutalité contre la baie vitrée de la véranda.

Julia venait de passer des heures entières à déchiffrer le jargon obtus des banques, des assureurs, à surligner d'un trait jaune fluo dates et montants de factures, à retranscrire des chiffres dans des colonnes ; en un mot : à traduire la vie des mois écoulés dans une langue dépouillée de lien avec la réalité naturelle. Des heures entières à aligner des informations désuètes et creuses, à nourrir besogneusement des cases afin d'amadouer l'invisible administration.

Ces coups contre la vitre furent tellement surprenants, en regard du calme dont elle était entourée jusqu'ici que,

l'espace d'un instant, elle se figea et perdit son self-control. Puis, mue par le sentiment trouble d'être menacée, elle se mit debout d'une détente et, sans comprendre encore la situation, se précipita pour faire face à l'assaillant, se battre, agresser au besoin.

ELLE S'ÉTAIT LEVÉE D'UN BOND et, en trois enjambées avait atteint la porte coulissante. Malgré le caractère brutal et inattendu des événements ainsi que la rapidité de sa réaction, elle avait l'impression de regarder une scène jouée au ralenti.

De l'autre côté de la vitre se trouvait un enfant. La situation ne représentait donc aucune menace. Des ennuis peut-être – car l'enfant semblait terrorisé, mais rien de foncièrement alarmant. Pourtant, cette apparition soudaine, et la physionomie poignante du gamin avaient réussi à la plonger immédiatement dans un état autant déplaisant, qu'inconfortable. Une de ces sensations rebutantes qui nous envahissent à l'instant où l'on prend conscience d'avoir perdu ses repères.

De l'autre côté de la baie, le garçon continuait de frapper de manière automatique. Son visage, déformé par un sentiment confinant à la frayeur ou à l'angoisse lui donnait l'allure d'un fou. Quand il comprit enfin que Julia se dirigeait vers lui, il s'arracha à la baie vitrée pour se précipiter dans sa direction.

« Tu es blessé ? » lui demanda-t-elle, avisant une bicyclette jetée en travers de la terrasse.

Elle avait beau scruter le garçonnet, elle ne notait aucun signe de blessure.

« Tu t'es perdu ? » essaya-t-elle.

Mais le gamin ne faisait rien d'autre que sangloter, lâchant parfois un petit jappement, tordant ses mains en

lançant autour de lui des regards remplis d'une émotion proche de la déraison ou de la panique.

« Holà... hé... fit-elle, le secouant par une épaule. Dis-moi plutôt ce qui t'arrive ! »

L'enfant chercha à échapper à sa prise et, pleurant toujours, il émit quelques paroles gorgées d'une salive qui venait souiller son menton.

« Je ne comprends rien de ce que tu dis. Calme-toi. Ho ! Calme-toi. »

Rien pourtant ne semblait en mesure de ralentir ses sanglots qui, par moment encore, se changeaient en cris. Julia se sentit assaillie par ce même désarroi qui la tenaillait, quelques mois plus tôt, quand Matteo gémissait de douleur et qu'elle mesurait l'étendue de son impuissance. Tout ce ressentiment qui affluait alors, ces bouffées de colère sans personne à qui les adresser et qu'elle tentait de hurler dans les collines revenaient en bloc, faisant vibrer sa voix et son corps. Et, si pour Matteo elle pouvait encore puiser en elle une certaine patience, pour cet enfant elle n'en trouvait aucune. D'un geste brusque, elle le saisit par le col de son blouson et le projeta en avant, le forçant à entrer dans la véranda.

« Bon, allez, assieds-toi. »

Elle s'entendit parler à nouveau avec cette voix sèche, ce ton exaspéré qui n'avait pas repassé la barrière de ses lèvres depuis si longtemps. Elle tira une chaise de sa main valide, saisit le garçon par un bras et le fit s'asseoir. « Je vais te servir un verre d'eau. Reste tranquille, maintenant. » Elle garda un œil sur lui tout en se dirigeant vers l'évier, essayant d'élucider le mystère de sa présence chez elle. C'était un gamin de huit ou neuf ans, peut-être davantage. Il se tenait droit,

tout le corps tendu. Seuls son visage et ses mains étaient tordus par les mimiques incontrôlables de la douleur et son regard, ses yeux vitreux, noyés, surtout, lui donnaient la physionomie dérangeante des fous. Alors que Julia s'approchait pour lui offrir le verre d'eau, il lui servit une bouillie de paroles au milieu de laquelle il lui sembla distinguer le mot frère.

De ses mains, gluantes de morve et de bave, il saisit le verre et, plutôt que d'en vider le contenu, le garda serré contre sa poitrine. « Bois ! » ordonna Julia. Elle aurait voulu qu'il ne la regardât pas de cette manière. Pas avec ces yeux-là. « Bois ! » Fit-elle, essayant de patiner son injonction d'un peu de douceur. Comme s'il n'attendait que cette marque d'affection, le gamin finit par obtempérer et en quelques gorgées ses sanglots se calmèrent, faisant place à un hoquet puissant. « Bois encore », répéta-t-elle, plus attentionnée. Mais cette manifestation supplémentaire de sympathie sembla déclencher un écho contraire chez l'enfant. "Pourvu, pria-t-elle, pourvu qu'il ne se remette pas à hurler", car elle sentait se réveiller et grossir ce sentiment fait d'impatience capricieuse, cette envie de fuir familière qui lui venait dans les moments d'égarement semblables à celui-ci.

« Maintenant, tu peux me dire ce qu'il t'arrive ? demanda-t-elle, cherchant à moduler son ton au gré des réactions du garçon. Si tu veux que je t'aide, il faut bien que je connaisse ton problème. »

Avec le geste gauche d'un très jeune enfant, il posa sur la table le verre auquel il n'avait cessé de cramponner ses deux mains.

« Mon frère, parvint-il à articuler de manière distincte. Mon frère.

— Eh bien, quoi, ton frère ?

— Il a disparu.

— Reste calme, conjura Julia. Reste calme. Essaie plutôt de me raconter ce qui s'est passé. Comment les choses sont-elles arrivées ?

— On se promenait à vélo, finit par expliquer l'enfant. Moi, je vais toujours devant parce que je suis l'aîné — il prononça *aîné* avec un petit air précieux, presque comique. Quand je me suis retourné, il n'y était plus. On faisait la course », précisa-t-il dans un murmure.

Après ces quelques éclaircissements, il se tut comme s'il avait tout dit.

« Tu veux dire que tu te baladais avec ton frère, reprit Julia, encourageante. Tu veux dire que tu allais devant et qu'il n'est pas reparu quand tu t'es décidé à t'arrêter pour l'attendre ? Tu ne l'as plus vu. Mais, tu l'as vraiment cherché ? ajouta-t-elle après que le petit eût acquiescé à ses propos en pleurnichant.

— Oui, j'ai cherché partout, et je l'ai appelé aussi, mais il ne m'a pas répondu. »

« Où est-ce que tu habites ? demanda Julia pour le distraire des larmes et du chagrin.

— À la Madrague, fit-il, après que Julia ait répété sa question.

— Vous habitez la Madrague et vous êtes venus ici faire du vélo ?

— Oui, répondit l'enfant, sur un ton d'excuses. Je sais qu'on n'a pas le droit parce que c'est une propriété privée. Nos parents nous l'avaient interdit.

— Mais, reprit Julia, souriant à la remarque dite avec un si grand sérieux, tu te fais sûrement du souci pour rien. Tu sais ce que je crois ? Ton frère est rentré chez

vous depuis longtemps, maintenant. J'en suis même tout à fait certaine. »

La mimique désabusée que le gosse lui renvoya pour toute réponse fit frissonner Julia « Tu ne me crois pas ? » demanda-t-elle avec ce ton sec qu'elle exécrait. Elle avait beau examiner ce petit visage, elle ne parvenait pas à comprendre la signification de son expression : « Tu ne me crois pas ? » répéta-t-elle, car elle aurait aimé que s'efface cet air presque railleur et contrit. « Tu sais ce qu'on va faire ? lâcha-t-elle avec un entrain factice. Tiens, commence donc par te moucher. » Elle lui tendit deux feuilles de Sopalin dans lesquelles il souffla à grand bruit. « Tu vas m'aider à installer ton vélo sur la plate-forme du pick-up et je vais te raccompagner chez toi. Tu sais y aller ? Et tu vas voir, je suis sûre que ton frère y est déjà et même que tes parents s'inquiètent de ne pas te voir rentrer. Tu crois que tu cherches ton frère depuis longtemps ?

— Oh, oui, très longtemps. » soupira-t-il.

« Que font tes parents ? »

Depuis qu'ils s'étaient installés dans le pick-up, l'enfant était redevenu silencieux. Julia dirigeait laborieusement le véhicule de sa seule main valide.

« Mm ? Quel métier ? »

— Notre père est psychiatre. »

Il y avait quelque chose de trouble dans sa réponse. Chacun des mots avait résonné d'une façon tellement incongrue, qu'elle se tourna vers lui, intriguée, avec l'espoir de déceler un indice dans sa physionomie. Cet enfant était décidément étrange. Il se tenait dos bien droit, mains posées sagement à plat sur les cuisses, un air

grave figeait les traits de son visage, le faisant paraître presque vieux. *Un gosse de psymachinchose, dressé comme un animal de compétition et complètement largué*, pensa Julia alors que le Toyota abordait la dernière montée caillouteuse débouchant sur l'entrée de Lamalgue.

« Dans quelle direction dois-je aller, dis-moi ? » Ils roulèrent sur quelques dizaines de mètres après que le garçon ait désigné une direction. « C'est là », fit-il, bientôt, indiquant une des luxueuses villas du lotissement.

— On est voisins, dis donc ! fit Julia, enjouée et soulagée tout en coupant le contact. Je vois même tes parents. Allez, tu vas leur faire une belle surprise... depuis le temps qu'ils attendent ton retour. »

Mais, loin de manifester l'enthousiasme de circonstance ou de s'abandonner au réconfort, le drôle d'enfant restait immobile sur le siège passager. C'est à peine s'il tourna la tête vers la villa, vers la terrasse éclairée. « Bon » se décida Julia, ouvrant la portière en se contorsionnant. Sautant au bas du véhicule, elle se dirigea vers la plate-forme alors que le garçon s'extirpait de la cabine avec une étonnante lenteur. « Hé ! » l'appela-t-elle, montrant sa main gauche bandée, « Aide-moi un peu. Si tu n'y vois pas d'inconvénient. » Sur la terrasse couverte, éclairée par d'élégants réverbères, quelques personnes prenaient l'apéritif. Une scène banale de samedi soir. L'enfant qui avait empoigné le guidon de la bicyclette s'éloignait sans un mot.

« Bon... eh bien, au revoir. Et merci pour le dérangement ! », lui lança Julia avec une pointe d'ironie. Si tu ne sais pas dire merci, tu pourrais au moins dire au revoir, ça ne bouffe pas de pain. » Mais

elle eut l'impression qu'il n'entendait pas alors que, déjà parvenu au portail, il s'apprêtait à entrer dans le jardin. Désabusée, elle remonta en voiture. *Pas si bien éduqué que ça, en définitive.* Elle avait avancé la main vers la clé de contact, mais la tentation d'assister à l'arrivée triomphale du garçon retint son geste l'espace de quelques secondes. « Rien de surprenant à ce que tu ne saches pas dire merci, mon gars », murmura-t-elle, un instant plus tard.

Elle s'était attendue à voir surgir les parents de l'enfant, débouler le petit frère, elle avait même craint d'être invitée à entrer, à devoir raconter l'histoire du sauvetage, à se présenter, parler. Mais ce qu'elle vit l'étonna. *Je n'ai pas pensé à lui demander son nom. Pauvre petit gosse.*

Le moteur du Toyota ronfla aussitôt qu'elle eut tourné la clé de contact. Elle enclencha une vitesse et repartit en direction de Lamalgue.

Aucun des convives n'avait remarqué l'arrivée du garçon. Personne ne s'était interrompu pour aller à la rencontre du petit rescapé. Il s'était avancé vers eux, avait traversé la terrasse couverte, richement éclairée. Il était passé parmi eux, comme un fantôme.

L'INCURSION DE L'ENFANT AVAIT PLONGÉ SON ESPRIT dans un trouble bien plus prégnant qu'elle aurait eu le courage de l'admettre. Il arrive que des faits apparemment banals aient un retentissement inattendu sur le cours de nos vies. Ce sont généralement des événements infimes de la consistance des songes. Pour Julia, cette irruption imprévue appartenait à cette catégorie, sans aucun doute ; et s'il n'y avait pas eu un verre d'eau à moitié vide, sali de traces, posé sur la table encombrée de dossiers, elle aurait volontiers opté pour l'hypothèse d'un rêve.

Quand elle se risqua à reprendre ses travaux de comptabilité, elle réalisa qu'il lui serait impossible de passer outre les sensations dérangeantes que l'enfant avait ranimées. Impressions volatiles qui s'effacent dès qu'on tente la moindre mise au point sur leurs motifs. Les chiffres s'emmêlaient et les opérations les plus simples se transformaient en rébus. *Comme à l'époque où je devais tout noter dans un cahier*, ne put-elle se retenir de penser avec inquiétude. Et, malgré elle, son regard quittait les documents pour aller se perdre dans les reflets de la baie vitrée ; maintenant que l'obscurité s'était installée, la pièce entière s'y réfléchissait. La nuit n'était qu'une absence de couleur d'où pouvait surgir le visage blême de l'enfant.

Le son mat des coups donnés par le garçon résonnait encore dans le silence du maset, et il semblait à Julia que rien, jamais, ne pourrait les faire cesser. *Stop*,

maintenant ! Il est chez lui, et cette histoire est terminée. Mais elle avait beau se chanter ce refrain, elle savait bien que rien n'était clair dans cette histoire. Tout clochait, au contraire. Quand deux frères partent à vélo un après-midi, et qu'un seul rentre chez lui, le scénario vécu par une famille, même *psymachinchose* n'est pas celui auquel elle venait d'assister. Tout clochait dans l'histoire et, pour commencer, le garçon lui-même, ses attitudes, ses réponses et surtout le ton de sa voix. Elle l'entendait encore répliquer "*Oh oui, très longtemps*". Cette façon d'exprimer des sentiments n'appartenait pas au registre de l'enfance, elle contenait un je-ne-sais-quoi d'antique, de lourd, une forme de maturité déplacée chez un si jeune garçon. Le détachement avec lequel il avait retrouvé sa maison, le désintérêt manifeste pour ce qui n'était pas en lien avec son frère perdu. Cette énumération de presque rien, d'impressions fugaces troublait Julia jusqu'au malaise. La pensée extravagante que l'enfant puisse réapparaître à tout instant ne la quittait plus.

Si jamais vous avez un problème... Laville l'avait invitée à l'appeler, qu'importe l'heure ou le jour. L'enfant pouvait-il représenter un problème ? Était-il possible qu'il fût *le* problème ? Ou rien : juste un gosse de *psymachinchose*, mal-aimé, largué et même pas fichu de faire une balade à vélo sans se perdre ou semer son frère... Elle s'imaginait mal téléphoner à Laville, ou à quiconque d'ailleurs, pour annoncer : "*Un enfant s'est présenté cet après-midi. Il s'était égaré sur le domaine, ne savait plus ce qu'était devenu son frère, pleurait beaucoup et je l'ai raccompagné chez lui.*" On lui répondrait "*Bien, et alors ?*" et il serait insensé de poursuivre en associant à une pareille banalité un malaise, une prémonition, ou pire encore le

pressentiment d'une monstrueuse anormalité. *"Peut-être que je suis en train de devenir cinglée ?"* N'est-ce pas ce qu'on lui renverrait d'une manière ou d'une autre et, qui sait, Laville lui-même ? Ne lui annoncerait-il pas, sur le ton de la commisération, qu'elle était juste en train de craquer, que le moment était venu.

Elle devait immédiatement canaliser ses pensées, focaliser son attention sur n'importe quoi, plutôt que sur les reflets dans la vitre ou l'obscurité qui devenait étrangère et inquiétante. Car, elle était certaine que si la crainte de la nuit, de l'inconnu se mettait de la partie, ce serait la fin de tout. *"Tu n'as pas peur la nuit ? Seule à Lamalgue."* Ces questions qu'on lui avait maintes fois posées et auxquelles avec une once de mépris elle opposait sa complicité avec le monde de l'ombre, prendraient un sens nouveau et terrible. Elle devait de toute urgence canaliser ses pensées.

Avec des gestes mécaniques et tendus, elle entreprit de fouiller les tiroirs du secrétaire jusqu'à dénicher la clé 3G qu'utilisait Matteo. Savoir et comprendre. Laville lui avait conseillé d'aller faire un tour sur l'Internet : *"Vous y trouverez des informations intéressantes qui vous permettront sûrement d'avancer"*, avait-il garanti. Savoir et comprendre, c'est ce qu'elle voulait réussir, vite, avant que sa pensée ne se brise.

La clé 3G, les pilotes ou Dieu sait quoi d'autre, se firent prier comme à l'habitude, enchaînant à chacune de ses manipulations d'interminables secondes d'attente, ce qui avait toujours eu l'art de la décourager, à l'inverse de Matteo qui trouvait mille justifications aux bafouillages de la pauvre petite technologie.

L'écran se couvrit poussivement d'informations. *Intermonde* lui avait suggéré Laville. Les premières

réponses à s'afficher paraissent sans lien avec son enquête. Sociétés, agences de voyages, définitions de dictionnaire. Ce n'est qu'une fois parvenue en bas d'écran que son attention fut captée par une annonce : *Intermonde : le monde spirituel que toute âme rejoint après la mort.*

Voilà exactement ce dont avait parlé Laville.

La page du site livrait des descriptions insolites. Imaginer l'existence d'un monde intermédiaire où les âmes attendraient gentiment le jugement dernier la fit grimacer de doute et de sarcasme. Elle butait sur des expressions aussi loufoques que "*vies successives ayant pour finalité le perfectionnement de l'âme*" qui la révoltaient. « *Est-ce que je peux croire en cela ?* » se demandait-elle, amère, envahie par l'accablement. Pour croire en *cela*, elle aurait dû commencer par admettre la réalité de l'âme, de Dieu, de la réincarnation, de mille autres coquecigrues encore. Avec l'immense fatigue qui la coiffait de plomb, elle ne s'en sentait pas capable ; en admettant que la réponse tant espérée fût *là*, il n'était pas sûr qu'elle souhaite l'y chercher. Résignée et déçue, elle s'apprêtait à quitter le site quand le dernier paragraphe mobilisa son attention. Comment l'auteur de ce blog pouvait-il connaître son univers quotidien, et par quel hasard pouvait-il utiliser ses mots pour le décrire ? N'avait-elle pas affirmé à Laville que le lieu dans lequel elle évoluait était la réplique du monde quotidien, mais mille fois plus beau, plus vibrant et vivant ? Et comment ne pas admettre que ce qu'elle lisait à présent lui renvoyait l'exacte image de sa propre expérience ? *Un monde identique au nôtre, mais plus beau et harmonieux, fait d'ordre et d'équilibre. Un espace où les sensations sont plus vives et plus profondes que sur Terre, où l'on vit comme*

débarrassé de son corps... Si Matteo, tellement allergique au Nouvel-Âge, était passé par là, comme il se serait moqué d'elle ! Elle se recula de l'écran, poussa un soupir. Oui, une certaine forme d'honnêteté la forçait à admettre qu'elle avait elle-même déclaré ces fadaises quelques jours plus tôt, avec véhémence, et que personne ne les lui avait soufflées. Où aurait-elle pu puiser ces affirmations ailleurs que dans son expérience intime ? C'est ce qu'elle avait clairement exposé à Laville : son environnement n'avait pas changé. En revanche, le moindre objet, le moindre élément de la nature lui apparaissait dans la plus éclatante des lumières, chacun vibrant d'une vie intense. Même le sang ruisselant de la plaie avait été du rubis à l'état liquide avant de redevenir simplement ce qu'il était. C'était bien elle qui avait affirmé tout cela et personne, absolument personne, ne le lui avait soufflé. Et elle savait aussi que si elle n'était pas sortie de cet état insolite, elle aurait pu se regarder saigner jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à en mourir, parce qu'à ce moment-là elle s'était sentie *comme débarrassée de son corps*.

Alors, qu'importait qu'elle y croie ou qu'elle n'y croie pas. Il suffisait de superposer son expérience avec le texte de ce blog et décréter que croire ou ne pas croire n'avait plus aucun sens et relevait uniquement d'un orgueil stérile qui ne la conduirait nulle part. Ses pensées lui échappaient et revenaient à l'enfant, au trouble qu'elle avait éprouvé, à l'empreinte surnaturelle qu'il avait laissée dans sa soirée banale. Était-il possible que sa perception des êtres humains fût altérée à ce point ? N'avait-elle pas ressenti, ou cru ressentir les émotions du garçon ? Jamais encore elle n'avait partagé

à ce point le tourment d'autrui, pas même celui de Matteo dont le calvaire et le désarroi lui parvenaient comme depuis une scène de théâtre, étrangère à sa propre douleur. Ce qu'elle n'avait jamais réussi à éprouver pour lui, allait-elle devoir le vivre maintenant à chaque rencontre avec une personne en souffrance ? L'idée, seule, d'une pareille éventualité la paralysait d'appréhension. Bien malgré elle, elle s'appliquait à reconstruire avec une minutie frisant l'obsession chaque instant de son face à face avec le garçon. Le sursaut de son corps au moment où il avait cogné à la vitre, le pauvre petit visage déformé par la panique, les lèvres articulant un message qu'elle n'avait pas su saisir. Tout chez l'enfant, ses gestes désordonnés, ses mots décousus, la bave sur son menton, son odeur saumâtre — un condensé de sueur, de vêtements mouillés, de peur, tout s'était inscrit en elle et, elle le revoyait traverser la terrasse couverte de ses parents, se faufiler entre les convives insensibles à sa présence. Comme tout était devenu pesant ! Chaque acte, chaque parole dans ce monde plus beau et plus vibrant gravait sa marque en elle.

Abrutie de fatigue, chaque muscle de son corps criant grâce, elle se força à avaler quelques bouchées.

Demain, c'était sûr, elle se rendrait à la villa. Elle trouverait bien quelqu'un pour répondre à ses questions et à partir de là, elle *en aurait le cœur net*...

UN FROID TRANSPERÇANT avait remplacé la douceur de la veille ; les jours de mars réservent ce genre de surprise. Une brume épaisse et pesante était montée de la mer, s'était accumulée dans le vallon. Lamalgue s'était détaché du monde et donnait l'impression de flotter. L'endroit était sujet à ce genre de phénomènes météorologiques dus à sa localisation. Il n'était pas rare que les nuages se vident au-dessus de la mer ou juste de l'autre côté du Collet-Redon alors que le vignoble restait au sec. La brume s'accumulait souvent, enfermant le domaine sous un dôme ouaté qui le transformait pendant quelques heures en un îlot en suspension.

Elle venait de refaire le trajet de la veille et se trouvait à hauteur de la villa où elle gara le Toyota. Au même moment, coup de chance, quelqu'un, une femme, se dirigeait vers la piscine couverte. *"Pas la mère, pensa-t-elle. Trop âgée."* Se hâtant vers la grille d'entrée, elle la héra avant qu'elle ne disparaisse. Forçant la voix, elle finit par se faire entendre au troisième appel. La dame s'était retournée dans un sursaut et, à voir sa mine renfrognée, Julia comprit qu'elle allait devoir se montrer aussi inoffensive que persuasive. C'était un de ces visages revêches, à l'expression hautaine que prennent volontiers les nantis de la Côte ; les retraités qui ont assez épargné pour devenir propriétaires de villas luxueuses où ils passeront le reste de leur vie à macérer dans l'eau de

leurs piscines. Julia réunit tout son entrain et, pour verrouiller l'attention de son interlocutrice, l'idée lui vient de se réclamer de Lamalgue dont elle pointa la direction de sa main valide.

« Excusez-moi... j'habite à côté... J'espère ne pas vous déranger. J'ai juste besoin d'une information. »

Circonspecte, la voisine consentit à se rapprocher de quelques pas.

« Oui ? Vous habitez à côté ? reprit-elle, cherchant une confirmation à même d'apaiser son doute.

— À Lamalgue ! précisa Julia, enjouée. Je m'occupe des vignes. Vous savez, les vignes ? »

Les explications et les sourires engageants firent leur effet, car la femme s'enhardit jusqu'à la grille automatique qui tenait lieu de portail, et se lança avec volubilité dans une justification de son excessive prudence. Crainte des inconnus, des rôdeurs, des Roumains qui repèrent les villas susceptibles d'être cambriolées... Julia exprima tour à tour compréhension et empathie, assurant qu'elle approuvait ces mesures de précaution et, avec souplesse, elle dirigea l'entretien vers le sujet de son enquête.

« Un petit garçon ? Et vous dites qu'il serait entré ici. »

La suspicion qui avait fait place à l'intérêt, et même à une relative amabilité, revint aussitôt ; Julia le nota à la façon dont son interlocutrice soulignait les mots.

« Je me suis peut-être trompée... hasarda-t-elle pour tenter de la reconquérir. J'avais garé ma voiture un peu plus haut... elle marqua un temps d'arrêt. Il faisait sombre... »

Plus elle réalisa que ses propos décousus n'avaient aucun sens. La voisine recommençait à la considérer avec l'air déplaisant de leur début d'entretien. C'est alors que lui vient une inspiration : « Je me suis peut-être trompée... reprit-elle, mon mari est décédé récemment. Vous l'avez peut-être entendu dire... Je ne suis pas très bien remise de ce choc et, parfois, je mélange un peu tout. Le petit garçon doit être entré plus... - elle fit un pas en arrière, il est peut-être entré, dans cette autre maison. C'était en fin de la journée, l'obscurité arrivait. Je m'excuse de vous avoir dérangée pour rien. »

La tirade, ornée de juste ce qu'il fallait de trémolos, sembla avoir gain de cause. La voisine revenait à de meilleures dispositions.

« Vous êtes la propriétaire de Lamalgue ? » fit-elle, apâtée.

Julia sentit qu'elle allait obtenir les informations tant désirées, car, que cela convienne ou pas à son interlocutrice, c'était bien ici, dans cette maison que l'enfant était entré. Décidée à soutirer coûte que coûte les renseignements qui étaient devenus essentiels à sa propre histoire, elle opta pour une digression :

« Oui, Lamalgue appartenait à mon mari. À présent, c'est moi seule qui suis aux manettes... et vous, vous habitez cette villa depuis longtemps ?

— Nous l'avons achetée. En juin, cela fera trois ans. Et c'est nous qui avons installé la piscine !

— Magnifique ! s'extasia Julia pour faire écho à ses accents de triomphe.

— Nous avons opté pour une piscine couverte de manière à en profiter toute l'année. Nous avons également créé le jardin, ajouta-t-elle avec la même fierté.

Les anciens propriétaires ne venaient que de temps en temps le week-end, quelquefois en vacances, et vous pensez bien qu'ils n'ont plus eu envie d'y remettre les pieds, après le drame... »

Elle laissa sa phrase en suspension, accompagnant son silence d'une moue chargée d'allusions.

« Le drame ?... Reprit Julia, alarmée.

— Mais oui ! Vous savez bien, cet enfant... Les médias ne parlaient que de ça, au moment des faits. Vous avez été sûrement au courant.

— De quoi voulez-vous... demanda Julia, la voix brisée.

— Oh, voyons ! C'est impossible que vous n'en ayez pas entendu parler. Nous, nous n'étions pas encore dans la région. Nous venons de Picardie. C'est le notaire qui nous a raconté toute l'histoire. Vous comprenez... il fallait qu'on sache ce qui pouvait pousser ces gens à brader une si belle villa... et à vouloir s'en débarrasser aussi vite. »

Toute conquise par son sujet de prédilection, la voisine mit sa loquacité au service d'un caquetage dont Julia ne percevait plus un mot. Près de son cœur, une masse lourde se déployait, se retournait et allait s'écraser contre sa poitrine.

CETTE FEMME AVAIT RAISON. Il fallait remonter quatre années en arrière et, effectivement, on avait parlé de ce fait divers durant des jours entiers. Il fallait revenir à une fin d'après-midi. Un samedi, quelques jours avant Noël. La presse, la radio, la télé et les gens partout dans les bars, les commerces, sur les places racontaient jusqu'à l'ivresse l'histoire de deux enfants partis faire une balade à vélo qui s'était terminée par un drame : un seul des garçons était revenu chez lui, des heures plus tard.

« On faisait la course », avait-il avoué.

Ils faisaient la course, répétait-on au village et dans les médias locaux. Dans les bistrots, sous les écrans muets retransmettant les épreuves hippiques, on reconstruisait le scénario à partir d'indiscrétions, de fuites. Les plus malins arrivaient avec de l'information fraîche et inédite. C'était comme si on avait vécu la catastrophe en direct.

« Tu dis qu'il est parti devant ? » interrogeait le gendarme. Oui bien entendu, il passait toujours le premier parce qu'il était l'aîné. Il avait pris pas mal d'avance, oui, et il avait finalement disparu. Il était parti, rapide comme une flèche dans les bosses du coin d'entraînement des VTT. Le petit, lui, avait encore peur de dévaler les pentes à toute vitesse et, sans poussée suffisante, il se retrouvait bloqué dans les montées, contraint de descendre de vélo et de le pousser jusqu'au sommet de la butte suivante.

Sur la dernière image qu'il en gardait, son frère se tenait en équilibre au sommet d'une de ces bosses. Il concentrait son énergie et son attention, de quoi réussir un démarrage fulgurant et, appuyant de toute la force de ses jambes sur les pédales, il s'élançait, jetant leur fameux cri de guerre : "Loup Garou !"

Il avait descendu la bosse à toute vitesse et s'était attaqué à la suivante. Emporté par un élan augmenté de quelques bons coups de pédales, il avait atteint le sommet de la butte et, rugissant un cri de victoire, avait immédiatement dévalé la pente. Déjà, son petit frère ne l'apercevait plus. Couinant un "Loup Garou !" bien insuffisant pour surmonter sa crainte de tomber ou de se blesser, il s'était retrouvé bloqué, comme de juste, au creux des deux premières buttes. Quand il avait enfin réussi à atteindre le premier sommet, son frère était invisible et il l'avait appelé, en vain. Ça, oui, il l'avait appelé encore et encore, lui adressant toutes sortes de reproches, l'accusant de se cacher "exprès pour lui faire peur". Il l'imaginait embusqué derrière un bouquet d'arbres, se réjouissant de sa victoire. Il avait beau lui ordonner de se montrer, d'arrêter ce petit jeu débile, le menacer, Romain demeurait invisible.

Alors, il avait attendu longtemps, bien incapable de rentrer seul chez lui. Il était resté sur place, paralysé par la peur, ne sachant que pleurnicher, ne trouvant nulle part en lui le courage d'affronter le trajet et ses périls fantastiques, jusqu'à la maison. C'est ainsi que les choses s'étaient passées.

Au Balto, entre deux arrivées de quartet retransmises par les télévisions muettes, un plombier racontait que le colonel de gendarmerie avait senti monter en lui une inquiétude dont il s'était appliqué à

ne rien laisser paraître. La tension des parents ne cessait d'augmenter. Celle de la mère, surtout, qui semblait au bord d'une crise de nerfs. Le colonel avait bien noté les reproches qu'elle adressait au père des garçons, coupable de l'éducation des gamins, des libertés qu'il leur permettait, des responsabilités qu'il leur attribuait alors, qu'à l'évidence, aucun des deux n'avait la maturité suffisante pour y faire face. Cette épreuve allait ressouder leur couple ou en faire les pires ennemis, à jamais. Voilà les raisons pour lesquelles le colonel marchait sur des œufs, voilà pourquoi il gardait par-devers lui une information qui tournait pourtant dans son esprit de manière obsédante. Quelques jours plus tôt, un individu suspect avait été repéré dans les environs. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'une fillette, de l'âge de leur môme, soit enlevée par le dingue qui courrait encore. Un cheveu : l'épaisseur de la chance qui n'est pas toujours au rendez-vous. Romain était peut-être la victime du détraqué dont on ne possédait qu'un signalement tellement approximatif qu'il aurait pu correspondre à n'importe quel homme d'aspect moyen.

Le temps passait, emportant ces précieuses minutes du début qui, lors d'un enlèvement, peuvent changer le cours de l'histoire et son dénouement. Le colonel se rembrunissait, le petit frère n'était pas une source fiable. Il lui posait les mêmes questions sous des formes différentes pour constater que le gamin ne cessait de s'embrouiller et de se contredire. Il lui faisait reformuler le déroulement des événements, le trajet, leurs habitudes. L'enfant, à bout de force, s'empêtrait dans l'histoire, mélangeait les repères, confessait des

fautes naïves sans rapport avec le drame qui, certainement, se jouait.

« Je ne me rappelle plus », avouait-il, en pleurant, sous le regard froid de son père.

Les recherches avaient été lancées sur les lieux désignés par l'enfant. Ceux, du moins, qu'il était facile d'identifier. Les gendarmes passaient au peigne fin le terrain d'entraînement des VTT, mais ne trouvaient rien. Aucun indice. Pas de vélo abandonné, pas d'empreintes, pas d'affaires ayant appartenu au disparu.

Pour comble de malchance, activée par des rafales violentes, une pluie glacée se complaisait à effacer avec une cruelle minutie toutes traces exploitables de la scène. Déjà, l'enfant se confondait avec le petit fantôme apparu le soir même sur les écrans de télévision. Un visage souriant et imprécis, prélevé sur une photo trop agrandie et floue figurait la perte de Romain, et tout le monde pensait en frissonnant de chagrin, que c'était comme si quelque part, sous l'averse, le garçon n'était plus qu'un souvenir en train de se dissoudre.

*

Maintenant, Julia se souvenait des moindres détails de cette nuit particulière. « Il n'est peut-être pas loin », se réentendait-elle dire à Matteo. Elle s'était tournée et retournée dans le lit, incapable de trouver le sommeil. Il pleuvait à verse, les cataractes ruisselaient des dévers en formant des torrents ; c'était un de ces déluges comme il en tombe sur le sud-est de la France. Ce n'est jamais bon pour la vigne quand l'eau dévale les collines, arrache le peu de terre arable et laisse la pierre à nu. Et ce n'était

pas bon non plus pour la piste qui allait encore en pâtre, se creuser de nouvelles ornières. Et c'était aussi trop de bruit sur les tuiles, et cet enfant, Romain, peut-être perdu ou mort, tué ou blessé ; et qu'il s'agisse de son petit cadavre ou de son corps meurtri, elle ne pouvait s'arracher de la tête les images lugubres qui y pullulaient.

« Dors ! lui avait intimé Matteo. Ça ne sert vraiment à rien de se torturer comme ça. Tu n'empêcheras pas la pluie de tomber. Et, malheureusement, on ne peut rien pour ce gamin. Si tu veux, demain, on se renseignera pour savoir si on peut être utiles. »

Au lever du jour, deux hélicoptères de la gendarmerie rasaient les cimes des plus hauts pins de Lamalgue, emplissant l'air de leur vrombissement. Julia et Matteo les regardaient quadriller le domaine, se diriger vers l'extrémité de la pinède et plonger dans le vide au-delà des falaises. Les recherches avaient été étendues.

La pluie tombait toujours, mais avec moins de violence. La quantité d'eau qui, toute la nuit, avait raviné la zone rendait la roche glissante comme une savonnette. Il était inenvisageable de partir fouiller la falaise en y accédant par le chemin du littoral. En milieu de matinée, le copilote d'un hélicoptère crut discerner un élément non conforme dans la paroi de la pointe Fauconnière. Cela pouvait passer pour une roue de bicyclette.

Il avait fallu attendre qu'un groupe de sauveteurs réussissent à se rapprocher de la falaise, luttant avec les vagues courtes d'une mer démontée qui allaient se briser

contre les roches escarpés et tranchants comme des lames.

Après une heure de manœuvres, le corps de Romain avait été hissé à bord de l'embarcation du CROSS MED.

L'histoire était close.

Sur les écrans de télévision, dans les journaux, la tragédie n'en finissait plus de se décliner en hypothèses. Autant de scénarios variés que la population reprenait en chœur et dont le plus simple et logique avançait qu'après s'être égaré dans les bois, Romain n'avait plus cessé de s'éloigner de son point de départ et, paniquant sans doute, aurait par malheur dévalé une sente raide qui débouche sur le sentier du littoral.

La chute s'était produite en un lieu particulièrement périlleux, là où les racines des pins pareilles à des nœuds de serpents ne trouvent plus de passage dans la terre rare, et se répandent en travers du chemin.

LA BRUME QUI AVAIT COUVERT LAMALGUE de sa cloche pesante s'était levée, et le ciel avait retrouvé sa teinte éclatante. La falaise plongeait dans une mer à peine frémissante.

D'un geste distrait, Julia caressait la racine nue du Pin Penché. Son regard entièrement occupé à scruter les interstices dans la roche. Quelque part, dans les fissures des pierres, devait se trouver encore un peu de Matteo, quelques pincées de ses cendres, si toutefois la pluie ne l'avait pas complètement effacé, lui aussi.

Julia était revenue hébétée de sa rencontre avec la voisine. « Je ne peux plus refuser d'admettre que quelque chose ne va pas, chuchotait-elle à l'adresse du tronc blanchi par le sel. Je ne peux plus nier tout ça. », répétait-elle d'une voix éteinte, alors que ses doigts n'attrapaient que du vide entre deux pierres.

À son retour à Lamalgue, Julia n'avait pu se retenir de se rendre jusqu'à l'endroit où le corps de Romain avait été retrouvé. Elle avait inspecté le chemin et les alentours, préférant s'assurer que les lieux étaient déserts avant d'appeler l'enfant. « Romain ! » avait-elle lancé à plusieurs reprises en direction de la falaise abrupte, des buissons, de la colline. *"Qu'est-ce que tu crois, idiot ? Qu'il va t'apparaître, sur sa bicyclette bleue, là, au beau milieu du sentier ?"* chuchotait avec sarcasme son monologue intérieur. Puis, se réjouissant presque du frisson de répulsion qui secouait son corps : *"C'est ça que tu veux ?"*

C'est réellement ça ?" Seigneur ! elle n'en était pas sûre du tout. Maintenant qu'elle connaissait la véritable nature de l'enfant, elle n'était vraiment pas sûre de vouloir le rencontrer à nouveau. *"Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour ce gosse ?"* se demandait-elle avec une appréhension grandissante. *"Enfin, je dis "ce gosse", mais je devrais dire cette... chose."*

Cette *chose* dont elle revoyait les formes, dont elle sentait encore l'odeur d'eau saumâtre qui avait frappé ses narines, et le contact avec son corps, quand elle l'avait saisi par les épaules... N'était-il pas *mou* ? Il lui était devenu impossible de trancher parmi toutes les sensations qui l'assaillaient ni d'ordonner sa pensée ou ses sentiments envers Romain. Du dégoût, voilà seulement ce qu'elle ressentait pour lui. Une aversion profonde pour un corps déserté par la vie, qui se transformait en quelque chose d'étranger. Tout cela n'était-il pas fou ? Elle se sentait prête à décréter que l'épisode de Romain n'avait été qu'une invention, créée de toutes pièces par son épuisement moral. Romain n'existait pas. Elle avait eu la berlue. Elle s'était endormie et avait rêvé.

« Matteo, Matteo... murmurait-elle. Matteo, par pitié, aide-moi. Je t'en supplie, aide-moi. »

LAVILLE AVAIT RACCOMPAGNÉ SON PATIENT et le bruit de ses pas se rapprochait à présent du salon d'attente.

« Bonjour Julia. »

Elle s'était déjà redressée d'une secousse, avait remis en place la revue qu'elle avait parcourue, l'esprit distrait. Elle s'approcha de lui qui posait une main amicale sur son épaule. Leurs regards se croisèrent et restèrent accrochés l'un à l'autre durant quelques secondes. « Allons », murmura-t-il en la dirigeant d'une impulsion ferme vers la cabine de consultation.

« Alors, ça y est, la chose s'est produite ? » interrogea-t-il tout en rangeant un document dans un dossier.

« Vous saviez que c'était ça ? Attaqua Julia.

— Ça ?

Il la regarda par-dessus ses lunettes.

« J'aurais aimé que vous me le disiez de suite.

— Que je vous dise, quoi, sérieusement ? Pour être franc, je n'étais sûr de rien. Et puis, d'une manière générale, je trouve préférable que chacun fasse ses propres expériences. »

Laville la considéra, l'air grave, attendant qu'elle exprime sa pensée, mais Julia restait atone.

« Est-ce que vous m'auriez cru ? Et devant sa moue dubitative : Et si les choses s'étaient passées autrement ? Et si vous aviez été insensible...

— Je retire ce que je vous ai dit, lança-t-elle avec précipitation. Excusez-moi, je crois que je suis à cran. La vérité est que je me sens mal avec ça... Très mal, rajouta-t-elle.

— Qui se sentirait bien ?

— Je n'en sais rien. Il y a peut-être des personnes à qui cela convient... le surnaturel, les revenants. J'ai déjà entendu des gens se vanter d'entrer en contact avec les morts devant un public pâmé d'admiration.

— Je crois qu'un don authentique est toujours une croix, ceux qui le possèdent réellement n'en font pas étalage. Un véritable devin, un vrai guérisseur sont des espèces rares. Combien de personnes ont ces dispositions et refusent de les mettre en pratique...

— Je ne vois pas pourquoi j'aurais un don », bredouilla Julia en s'embrouillant dans sa phrase. Elle aurait voulu le supplier : *"Rassurez-moi, dites-moi qu'il n'y a rien de réel là-dedans !"* Mais Laville ne semblait pas entendre le fond de sa déclaration véhémence et, loin de lui aménager une échappatoire, il la fixa de son œil inflexible.

« Au fond, que pensez-vous de tout cela ?

— Rien de bon. Rien de bon, en vérité je déteste cette histoire. »

Ils se regardèrent longuement sans dire mot. Laville finit par rompre le silence :

« Je suis acupuncteur. Mes compétences sont limitées à cet exercice. Bien que je puisse vous accompagner dans de nombreux domaines, il en est certains qui me demeurent étrangers. Cet enfant, reprit-il après une sorte d'hésitation, cet enfant qui est venu vers vous, vous a-t-il fait une demande

particulière ? Vous a-t-il montré quelque chose ou donné une quelconque indication ?

Julia reprit les événements, au détail près, depuis le moment où Romain avait frappé à la baie vitrée jusqu'à celui où elle l'avait aperçu traversant la terrasse, et elle découvrait, étonnée, qu'évoquer cette histoire, la dire tout haut devant quelqu'un lui faisait du bien. « À qui d'autre que vous pourrais-je raconter ce sac d'âneries ? fit-elle, amère. Je crois que je me suis fourrée dans de beaux draps. D'après vous, qu'est-ce qui m'est réellement arrivé ?

— J'aurais du mal à vous éclairer, admit Laville. J'ai longuement réfléchi à votre situation depuis que vous m'avez téléphoné, et je me suis autorisé à parler de vous à une de mes amies. C'est quelqu'un que je connais bien. Il nous arrive de travailler ensemble, et je pense que c'est elle qui pourrait vous aider le mieux.

— Est-ce qu'elle est psychiatre ? Parce que je suis devenue cinglée, n'est-ce pas ? Vous voyez, j'aurais aimé que cette femme, hier, me confirme que cet enfant est son fils, son petit-fils, ou peu importe qui. Mais, au lieu de cela, elle m'a rappelé un événement qui m'était connu. Elle a pointé une évidence, elle a déterré un souvenir que je voulais refouler à tout prix. »

Le téléphone se mit à sonner, mais Laville ne décrocha pas. Elle saisit ces secondes de trêve dans la discussion pour tenter de réordonner ses idées.

« Maintenant, avec ce que je sais, je me dis que cet enfant ne peut être que le petit Romain. Mais qui pourrait affirmer que je ne me suis pas trompée de villa ? Qui pourrait affirmer que je suis revenue à l'endroit exact où j'ai déposé ce gosse ? Et si j'étais allée ailleurs, avec lui ; un ailleurs que j'aurais confondu avec cette

villa. Un ailleurs où je me serais dirigée de façon automatique ? Oui. Non. Et, après tout, j'aurais aussi bien pu rêver toute cette histoire. La fabriquer de toutes pièces. Est-ce que ça ne serait pas plus logique ? Je suis fatiguée, épuisée peut-être, j'ai rêvé, et ensuite j'ai mélangé le vrai et le faux. Est-ce que ça n'est pas plus logique comme ça ?

— Ce que vous dites est possible. »

Devant cette réponse de Laville lâchée sur un ton détaché, presque indifférent et qui ne laissait aucune prise, Julia se sentit soudain immensément seule.

« Je suis prête à aller la voir, s'entendit-elle énoncer. Je veux dire... votre amie. Je suis disposée à la rencontrer. Je ne peux pas rester dans cette situation, c'est intenable. Vous me comprenez ? Depuis hier, je n'ai plus qu'une pensée : ce... ce gamin va revenir d'un moment à l'autre. Vous comprenez ? Rien que de l'envisager... rien qu'à me rappeler sa mine, son allure, son contact. J'ai envie de vomir. Oh... et puis j'ai eu une image horrible en venant vous voir... Elle s'interrompt et le fixe d'un air désespéré : et s'il n'était pas le seul à venir ? Quand j'ai quitté votre cabinet, l'autre soir, il m'est arrivé une chose si bizarre à laquelle je n'ai pas prêté attention sur le moment... mais maintenant... je me demande si... » Et elle lui raconta comment, après sa dernière visite, alors qu'elle repartait en direction du port, vers le parking de l'esplanade, dans les ruelles silencieuses, elle avait eu la très nette impression d'avoir perçu la rumeur d'une foule en liesse. « Tous ces gens que j'ai entendu rire et chanter alors qu'il n'y avait personne, pas âme qui vive, que tout était désert, pas un chat, pas une voiture...

dit-elle au bord des larmes. Je ne veux pas qu'une chose pareille m'arrive !

— Que voulez-vous qu'il arrive ?

Elle le regarda, interloquée

« Mais... que ces... ces... morts me viennent après !

— Ce ne sont pas des morts », commença doucement Laville.

Le même téléphone se remit à sonner et il ne broncha toujours pas. Dans la rue, on déchargeait un camion dans un grand bruit de ferraille.

« Appelez-les comme vous voudrez.

— Je pense qu'il serait bien que vous fassiez la connaissance d'Alberta.

— Votre amie ? » demanda Julia, d'une voix redevenue calme.

Laville cherchait les mots qui rassurent. Alberta lui proposerait des clés à même de donner un sens salvateur à son épreuve, mais ce qu'il se croyait autorisé à préciser, sans délai, c'est que Julia se trompait en assimilant les apparitions de ces jours derniers avec des revenants. Selon lui, d'ailleurs, on opposait facilement la vie à la mort, et c'était un mauvais calcul, et même une erreur grossière. Pour commencer, il aurait été plus juste de n'opposer que naissance et mort, deux stades d'un processus. Cette simple différence ouvrait de nombreuses perspectives, notamment celle de concevoir la vie tel un continuum ne pouvant être brisé par aucun événement. L'idée de Julia, sa représentation faussée, lui faisait confondre la mort avec le mourir que Laville définissait comme l'instant fugace qui sépare les états animé et inanimé de la matière.

« Ce que vous appelez la mort n'est ni inerte ni figé mais, se décline en phases d'intensité et de durée variables. La vie ne s'arrête pas, elle se transforme. "Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme", n'est-ce pas ? Vous devez absolument sortir de cette dualité. C'est une représentation non seulement horrible, mais idiote, stupide, ridicule, un affront à l'intelligence. »

Julia l'écoutait sans l'interrompre. Elle avait l'habitude d'enregistrer les déclarations de l'acupuncteur, même et surtout, quand elle n'en comprenait pas un traître mot. Une seule question occupait ses pensées et elle la posa, à peine Laville marqua la fin de son discours.

« En définitive, que me veut cet enfant ?

— Il veut certainement que vous l'aidiez à passer.

— *À passer ?*

— Oui, reprit Laville. *À passer.* »

Deuxième Partie

1

Le TGV avait atteint sa vitesse de croisière. À près de trois cents kilomètres à l'heure, il fonçait vers Paris. La tête de Julia reposait contre la fenêtre. Quand elle émergeait de sa somnolence, elle pouvait apercevoir le reflet de son visage déformé par le galbe de la vitre où ruisselaient les gouttes de pluie, écrasées sous l'effet de la vitesse.

Alberta Rosenthal exerçait à Paris, mais qu'à cela ne tienne, Julia serait rendue à Oulan-Bator si elle avait eu le plus infime espoir d'y trouver un remède à ses tourments. Être soulagée, délivrée, débarrassée de cette lancinante torture était devenu son unique souhait, une priorité. Le temps de feindre l'ignorance était révolu. Boucler cette affaire en lui accordant une explication satisfaisante, quitte à opter pour une fable qui tiendrait

tant soit peu la route, était son objectif. Et, s'il devait se vérifier qu'il n'y avait rien à comprendre dans cette histoire, qu'elle puisse, au moins, appliquer sur toute cette bizarrerie un baume assez efficace pour endormir à jamais tous les Romain, toutes les âmes de l'*intermonde* ou des limbes, quelles qu'elles soient. Elle voulait seulement retrouver le plancher des vaches. Juste cela. Retrouver le monde parfaitement normal dans lequel elle avait tenu, jusqu'alors, un rôle ordinaire. Un poste de vivante parmi les vivants, agrémenté de préoccupations banales, tout simplement. Un monde où les choses auraient le bon goût de rester à leur place.

Le rendez-vous avec madame Rosenthal avait été fixé à dix-neuf heures et, pour lors, la vitesse du TGV était apaisante. Le balancement du wagon, le sifflement du propulseur, le son amorti des gouttes de pluie s'écrasant en rigoles contre la vitre lui donnait l'impression que l'univers entier l'accompagnait dans sa fuite. Il aurait été tellement réconfortant de passer le reste de sa vie protégée par cette course qui lui procurait le sentiment doux-amer de devenir inaccessible.

*

Ces trois derniers jours, les événements étaient allés en se précipitant, déchirant la régularité ordonnée du travail au vignoble. Après avoir quitté Laville, elle s'était hâtée de fuir les ruelles. Elle avait marché, courant presque, l'ouïe concentrée sur le bruit de ses pas, les yeux rivés aux pavés gris froid qui filaient sous ses pieds. Au fond de sa poche, elle tenait serrée une

carte précieuse sur laquelle étaient écrits les nom et numéro de téléphone d'une femme vers qui, à présent, elle se rendait comme vers son ultime recours.

Laville avait été directif, presque cassant. Il ne lui avait laissé aucune échappatoire. Il lui avait coupé l'herbe sous les pieds, lui ôtant toute possibilité de dérobage derrière des fables ou de mauvais rêves. Selon lui, elle n'avait rien imaginé, et il n'existait aucune gomme, aucun solvant miraculeux capable d'effacer ce qui s'était inscrit sur les pages de son livre.

Elle était partie, pied au plancher. Elle venait de retrouver cette conduite sportive, rapide, précise et nerveuse qu'elle adoptait à l'époque où elle quittait l'hôpital et Matteo de moins en moins présent, blême déjà, comme le spectre qu'il devenait d'heure en heure. La course effrénée, la fuite en avant avaient recommencé. Arrivée sur la route principale, elle s'était obligée à relâcher l'accélérateur pour éviter d'aller au-dessus de cent. Rouler si vite, sur cette route qui n'avait de nationale que le nom, était pure folie.

Arrachée par les pneus, la terre de la piste de Lamalgue s'était élevée en nuage derrière le Toyota. Arrivée à hauteur du maset, Julia avait tiré le frein à main avec une force inappropriée ; le pick-up avait dérapé avant de s'immobiliser brutalement. Elle était restée assise quelques secondes, sonnée, puis imposant un rythme plus ample et profond à sa respiration, elle avait enfin quitté le véhicule.

Calme, presque grave, elle s'était ensuite entretenue avec madame Rosenthal. D'origine américaine, l'amie de Laville s'exprimait dans un français excellent, parfois fleuri de quelques singularités et, surtout, rehaussé de l'énorme accent de la côte ouest.

Elles s'étaient accordées pour que la rencontre ait lieu quatre jours plus tard, le mardi. Rendez-vous avait été pris pour dix-neuf heures à la Galerie d'Art que tenait madame Rosenthal, rue de la Bûcherie. Cette conversation téléphonique n'avait duré que quelques minutes, tout s'était conclu avec hâte et, une fois la communication terminée, Julia s'était sentie désespérée et mal à l'aise. Cette précipitation à aller vers l'inconnu ne lui était pas naturelle. Sa nature lui commandait au contraire des manœuvres d'approche, d'apprivoisement. "Ma joueuse de Go" disait d'elle Matteo. Elle avait toujours besoin d'occuper et étudier le terrain, de contourner les positions adverses avant de décider.

Elle aurait dû se montrer plus curieuse, interroger davantage, demander des précisions et, surtout, prendre le temps de réfléchir. Mais l'idée de rappeler cette femme afin de lui poser la liste de questions qui, ne cessaient de trotter dans sa tête lui parut hors de propos.

Le rendez-vous avait été fixé, et elle avait même donné son assentiment à tous les points soulevés par l'Américaine ; points qu'elle se remémorait et dont le caractère ambigu parasitait sa réflexion. Avec une appréhension certaine, elle projetait cette rencontre du mardi.

L'attente qui séparait cet entretien de son départ pour Paris lui était vite apparue comme un vide à combler. Elle avait dû trouver le moyen de refréner ses pensées d'occuper son corps, de se concentrer sur les gestes du quotidien. Il n'était plus temps de cogiter, la décision avait été prise et les dés étaient jetés.

"*Allez, on s'en roule une petite et, après, on s'y met ?*" proposait toujours Matteo avant d'attaquer un quelconque travail. Impression fugace, mais l'espace d'un instant elle avait eu la certitude d'avoir entendu sa voix, non dans sa tête comme une réminiscence, mais à côté d'elle comme un événement réel. Troublée, elle avait court-circuité son mental en se réfugiant dans le souvenir du bref échange avec madame Rosenthal. « Ayez confiance dans les *Esprits* », avait répété l'Américaine à deux reprises. Les *Esprits* ? Encore autre chose ! À l'énoncé de cette expression, un malaise l'avait saisie, si déplaisant qu'elle avait failli raccrocher, si tenace qu'elle ressentait toujours l'embarras que ces mots avaient créé. Elle avait cherché à se rassurer : Laville ne l'enverrait pas consulter n'importe qui, non, il ne la jetterait pas dans les bras d'une folle qui ne réussirait qu'à la désorienter davantage. Laville ne ferait jamais cela. L'Américaine avait une voix basse et puissante de laquelle émanait une douceur auréolée de fermeté. Elle était certainement quelqu'un de bien. Elle savait sûrement ce qu'elle faisait.

Julia en avait "roulé une petite", et s'était décidée à reprendre le travail dans la parcelle des Rolles, là où les sarments pouvaient être brûlés en priorité. Elle aimait ce travail calme et lent, et comptait secrètement sur son pouvoir pacificateur pour lui apporter l'indispensable sérénité. « *Julia, c'est la reine du feu*, disait d'elle, Matteo. *La seule capable d'en démarrer un avec n'importe quoi, et par n'importe quel temps.* » Quand il lui arrivait de repenser à ces remarques, elle réalisait à quel point il l'avait bien connue, mieux que personne, et mieux qu'elle-même. C'était vrai, elle aimait le feu. Au fil du temps, il était devenu une personne à part entière,

avec qui elle s'entretenait. Elle lui parlait, lui demandait d'avoir l'amabilité de prendre. Elle l'examinait dans ses balbutiements afin de deviner son humeur du jour, toujours changeante. Ensemble, ils pactisaient. Elle le nourrissait avec attention, savait comment le stimuler, le retenir et l'endormir doucement. Elle aimait le parfum âcre et piquant qu'il laisse sur les vêtements et le corps. Elle l'aimait jusque dans ses morsures.

Au cœur de l'amas de sarments ardents rougeoyait le vide de la cheminée produite par la calcination des rameaux. Une flamme puissante à la base cylindrique attaquait le ciel comme un chalumeau. C'était l'instant crucial où elle devait analyser les conditions météorologiques, la force et les directions du vent, les caractéristiques du lieu de brûlage pour décider de la marche à suivre, de l'attitude à adopter avec le foyer. L'instant où le feu peut mourir ou se jeter vers la colline pour la dévorer. À travers l'écran formé par la chaleur du brasier, cette montée en température qui déforme l'air en le faisant vibrer, Julia le vit apparaître, soudain.

Son geste, sa pensée, et son cœur se figèrent. Oui, aucun doute n'était possible, c'était bien Romain. Il dévalait une sente à flanc de colline, son vélo lancé à toute vitesse. "*Romain, par pitié, ne me fais pas peur*", avait-elle supplié. Dans son ventre, dans son sexe, elle avait senti le coup de poignard de la frayeur.

C'était Romain.

Il filait comme une comète, il semblait ne pas toucher le sol. Il fonçait du sommet de la colline vers le sentier du littoral et la falaise.

Ce jour-là, il s'était contenté de surgir du néant pour disparaître, englouti dans l'épaisseur impénétrable des

fourrés de lentisques et de chênes Kermès qui se dressent en bordure de la Grande Pièce.

Son apparition n'avait duré que quelques secondes après lesquelles Lamalgue avait retrouvé son impaviderité, à peine troublée par une brise légère d'est. Mais Julia avait passé le reste de la journée, la soirée et encore une partie de la nuit à l'attendre. Longtemps, elle avait fixé les fausses ténèbres, guettant la trace d'un mouvement dans l'immobilité absolue. Les yeux chevillés jusqu'au vertige sur la ligne de partage entre la pâleur nocturne et les ombres.

L'enfant avait reparu le lendemain, dans des circonstances analogues. Tout était calme, un vent à peine perceptible se faisait parfois sentir, aussi faible qu'une respiration légère. C'était une de ces rares journées où il est possible de lancer plusieurs foyers simultanés, de passer de l'un à l'autre pour les nourrir, les recentrer.

Vers dix heures, Romain s'était montré. Il avait emprunté la même trajectoire que la veille, filant toujours comme une comète. Il avait disparu, à nouveau effacé par la futaie de lentisques et de jeunes chênes. Julia n'avait pas cessé de l'attendre. Depuis le matin, elle avait pris le dos de la colline en point de mire et, dans son ballet ininterrompu entre les foyers, elle n'avait fait que guetter le moment de son apparition. Elle l'avait suivi du regard, avait constaté avec soulagement qu'elle était capable de maintenir sa respiration calme, que ses yeux n'essayaient plus de fuir la vision du petit vélo dévalant le sentier. Elle s'était sentie délivrée d'un poids grâce à ce changement

profond, signe que son esprit ne cherchait plus à nier la réalité.

"Il n'est pas venu jusqu'à moi parce qu'il savait que je n'étais pas prête." Si loin de Lamalgue, réconfortée par la vitesse du train et la distance qui s'étirait, Julia osait enfin penser à l'enfant de manière naturelle ; prise de position toute nouvelle qui allait dans le sens du conseil donné par la mystérieuse madame Rosenthal : *faire confiance...*

Elle regardait défiler les arbres d'une forêt dense. Elle se sentait partir vers l'inconnu, vers l'espérance. « Je ne suis pas chamane ! avait annoncé madame Rosenthal d'un ton ferme. Je pratique le chamanisme, c'est différent. Enfin... vous verrez par vous-même. C'est parfait que vous soyez *skeptik*, avait-elle rajouté avec son énorme accent. J'aime autant que les gens n'aient pas d'idée préconçue quand ils viennent me consulter et j'apprécie plus encore ceux qui déclarent ne croire en rien. J'adore les scientifiques et les ingénieurs. »

Avoir confiance, était une chose facile à dire, mais les trois dernières journées passées à Lamalgue n'avaient fait que souligner l'impression d'égarement qui ne lâchait plus Julia. Bien sûr, il y avait eu les deux apparitions successives de Romain et, même si elle avait commencé à se familiariser avec l'existence de l'enfant, ce qui était en soi un véritable soulagement, une bénédiction, elle n'était pas dupe et elle savait qu'il était le maître du jeu. Tout irait pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles, aussi longtemps qu'il se limiterait à manifester sa présence à distance respectueuse ; tant qu'il se contenterait de filer comme

une comète bleue du sommet de la colline au sentier des douaniers. Mais ce qui arriverait s'il lui reprenait l'idée de s'approcher, si elle était amenée à le toucher, à saisir dans les siennes ses mains moites, si elle devait sentir, une nouvelle fois ce petit corps chétif, secoué de sanglots et de fièvres ? Comment pourrait-elle entendre sans broncher ces cris, ces pleurs, et comment supporter de le voir, là, tout près et, apparemment, aussi "vrai" qu'un être de sang et de chair ? Il suffisait qu'elle repense à lui pour que le frisson revienne et, qu'au bas de sa nuque, sous la masse de ses cheveux, la peau de son cou se hérisse. "*Autant apprendre à vivre avec ça*", se disait-elle souvent. Mais, en son for intérieur, elle ne se leurrait pas, ce n'était que de belles paroles, des vœux pieux qui se ratatîneraient dans leurs coquilles vides si le petit venait à s'approcher d'elle.

Il y avait eu les deux apparitions de Romain et la sensation de malaise dans le plexus, le coup de poignard dans le ventre et le sexe. Mais, comme si cela n'avait pas suffi, cette sale impression de malaise, bien connue à présent, s'était une nouvelle fois déclenchée la veille de son départ pour Paris, aux alentours de onze heures, au moment où Pascal s'apprêtait à prendre congé.

« Tu te sens mal ? » s'était-il inquiété, se tournant dans la direction où regardait Julia, dont le visage était devenu livide.

« Non, ça va bien », avait-elle éludé.

Elle n'aurait pu l'affirmer, mais elle était pourtant bien sûre d'avoir aperçu une silhouette près d'un amandier, en contrebas. La silhouette d'un homme, comme un de ces promeneurs égarés qui erraient souvent sur le domaine. Sauf que cette silhouette donnait

l'impression saugrenue de lutter pour réussir à se maintenir dans le décor, à peine apparaissait-elle qu'elle s'effaçait aussitôt. Un phénomène insolite et dérangeant.

« Il y a quelqu'un ? » avait répété Pascal, scrutant le paysage vide de toute présence humaine. Il arquait ses sourcils broussailleux.

« Non, non, il n'y a personne.

— Hum... »

Il était revenu à son sujet : la réévaluation du prix du Bandol classé. Il avait choisi de ne plus prêter attention aux œillades furtives de Julia. Avant que toute cette foutue merde arrive à Matteo, cette femme était déjà bizarre. Mais que penser d'elle depuis le décès... La solitude était en train de la tuer. Probable. La dépression, aussi. C'est ce qui se disait au village.

Cette silhouette, dont Julia avait été témoin de l'apparition, était bien celle d'un homme. Pas n'importe lequel, cependant : celle d'un militaire. Et elle en avait vu suffisamment dans les films pour être en mesure de l'identifier : il s'agissait d'un soldat allemand de la dernière guerre mondiale. Il errait sur un périmètre de quelques dizaines de mètres carrés, de l'amandier au chemin, du chemin au talus où se dressent les quelques oliviers du domaine. Il errait, tête penchée vers le sol comme une personne épuisée ou qui chercherait un objet perdu.

Mentalement, elle repassait tous ces éléments. Elle ne devait rien omettre lors de l'entretien avec madame Rosenthal. Le moindre détail pouvait s'avérer utile à éclairer sa situation. Elle lui dirait : *"J'ai vu un soldat allemand près de la maison. Je sais qu'au cours de la dernière guerre mondiale, une garnison était installée sur le domaine. J'ai*

entendu dire qu'un grand nombre d'hommes y sont morts sous les bombardements alliés. Il n'y a pas si longtemps encore, on découvrait des obus, des douilles dans la colline. Si j'ai vu un soldat, je risque d'en voir d'autres, vous ne croyez pas ?"

Une voix dans les haut-parleurs annonça que le train approchait de Gare de Lyon. Soudain, Paris était là.

JULIA N'AIMAIT PLUS LES VILLES, non qu'elle les jugeât laides — elle appréciait les "cartes postales" de Paris : l'île Saint-Louis, le quartier Saint-Paul, le Pont Neuf... mais elle ne se trouvait plus à sa place ailleurs que dans les bois, les forêts. « Prévoyez de rester trois nuits, lui avait demandé madame Rosenthal. Vous pouvez loger chez moi si vous ne savez pas où aller. J'ai deux chambres B&B dans mon appartement. Vous y serez confortable, et ce sera commode pour travailler. »

Dès sa descente du TGV, elle sentit le recul de son corps condamné à se fondre dans le grouillement humain qui se bousculait en direction du hall principal. Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas quitté ses vignes, et une sensation pénible, aussi vive qu'oppressante, s'empara d'elle immédiatement. L'étrange aptitude développée au cours des années de labeur silencieux qui lui permettait de lire la nature, les messages des arbres, des plantes, de la mer ou du ciel se mit à interroger la foule, et il lui sembla saisir la plus intime des pensées de ces gens fermés, nerveux et tendus qui constituaient le flot de voyageurs. C'était vertigineux. Elle aurait aimé s'arrêter, les laisser filer, mais elle ne voyait aucun endroit où elle aurait pu se retirer. Aussi se résigna-t-elle à leur emboîter le pas, à les accompagner dans la débâcle. Arrivée au bout du quai, la cohue éclata et se dispersa. Enfin, capable de

respirer, Julia cibra une des sorties de la gare et, rapidement, elle s'éloigna.

Plus de vingt ans qu'elle n'avait pas foulé le sol parisien, c'était comme retrouver quelqu'un dont elle ne s'était pas séparée en bons termes. La ville et son corps s'étaient fâchés une fois pour toutes après des querelles si anciennes et occultées qu'elle n'en connaissait plus la genèse.

Quelques minutes seulement après avoir quitté la gare, son être intime se rebellait, cherchant à échapper à la situation, imaginant tous les subterfuges dont il était capable, nausée, vertige, oppression. Tenir trois jours semblait une gageure à la limite de ses forces. Elle devait pourtant rassembler courage et détermination, se ressaisir en se concentrant sur les motifs de sa présence à Paris ; motifs qui avaient pour nom égarement et mort. Mort de Matteo. Elle avait beau les transformer en litanie, ces trois mots ne parvenaient toujours pas à s'accorder ; ils avaient tout d'une mauvaise farce destinée à prendre fin, tôt ou tard. Avant que "toute cette merde n'arrive" (comme disait Pascal), quand elle se projetait dans le futur ce n'était jamais sans lui. Pas une seule fois l'idée de leur séparation ne s'était manifestée ne serait-ce que sous forme d'une hypothèse, jusqu'à ce que la maladie attaque son sinistre ballet et que la vie se transforme, de jour en jour, en un mur opaque contre lequel elle allait se heurter. Jamais, non plus, elle n'avait imaginé devenir dérangée au point de faire volontairement mille kilomètres afin de consulter... qui d'ailleurs ? Une femme dont elle ignorait tout. Même pas répertoriée dans un quelconque annuaire professionnel. Ni

psychiatre, ni guérisseuse, ni chamane, Dieu merci, comme elle l'avait notifié avec conviction.

Rue de Lyon. Bientôt la place de la Bastille fut en vue. Sa foulée était trop longue pour la ville. Elle essayait de ralentir l'allure, ne trouvant pas le bon rythme de marche, s'agaçant, s'essouffant dans un air saturé de pollution. Le goudron, les murs et la ferraille des voitures, tout ce qui faisait l'odeur particulière d'une ville, imperceptible aux nez des citadins, l'envahissait et le bruit incessant lui donnait le vertige.

Enfin, le Pas de la Mule, rue des Tournelles, des noms qui chantaient, qui faisaient chaud. Place des Vosges. Elle y venait volontiers autrefois, mais, aujourd'hui, ces endroits auxquels elle avait attribué une âme étaient devenus inexpressifs.

Un morceau de sa vie d'antan était accroché rue Vieille du Temple. Elle ne souhaitait plus savoir lequel, précisément. D'ailleurs, la réalité lui facilitait la tâche, tout avait tant changé après vingt ans d'absence, elle ne reconnaissait plus le décor qu'elle avait connu. Plus de magasins vieillots au rez-de-chaussée d'un immeuble où elle avait habité. Elle vérifia à deux reprises le numéro au-dessus de la porte cochère pour se convaincre qu'il s'agissait bien du même endroit. Elle avait beau examiner la cour intérieure, les environs, les images floues du passé se noyaient dans un présent anonyme. C'est étrange de constater, parfois, à quel point la mémoire joue sa partition en solo, s'amuse et triche.

Ses pas la conduisirent jusqu'à la rue des Rosiers où elle ne se reconnut pas davantage. Elle avait elle-même gommé les détails de ce décor avec l'obstination de ceux qui veulent renier leur propre histoire. On ne

devrait jamais revenir dans son passé quand on a si ardemment désiré qu'il n'en subsiste rien. Son cœur avait changé, pensait-elle, et puis voilà tout. Son cœur avait vieilli, il avait trahi sa jeunesse.

MADAME ROSENTHAL HABITAIT PRÈS DU PANTHÉON. Elles s'y rendirent en taxi. « J'ai eu un accident, il y a trois ans. Mes jambes sont fichues, avait-elle déclaré en quittant la galerie, comme pour excuser sa démarche un peu lourde. J'ai été fauchée par un scooter qui a dérapé sur les pavés mouillés. Les médecins avaient prédit que je ne marcherais plus jamais. Je leur ai dit que c'était impossible avec mon travail et, que d'une manière ou d'une autre, je marcherai. Vous voyez, avait-elle ajouté avec un petit sourire vainqueur en désignant le bas de son corps : j'ai eu raison, je marche mal, mais j'avance. Et ce taxi est vraiment fidèle, il m'accompagne tous les jours, et il est ponctuel. »

Elle était passée devant Julia et grimpait avec peine les escaliers conduisant à son appartement. Sa respiration et ses déplacements saccadés témoignaient de l'effort qu'elle devait fournir pour parvenir au premier étage. Malgré tout, malgré l'âge, aussi, son visage conservait une expression de grande jeunesse. Un sourire à peine esquissé projetait une ombre de douceur sur ses traits.

C'était un appartement conforme à l'idée que Julia s'en était faite : spacieux, terne et vieillot, mais regorgeant d'objets et de meubles remarquables. « Votre chambre est par là. Il n'y a que vous en ce moment. Hier encore, j'ai reçu des touristes brésiliens et, après vous, j'attends deux couples suisses pour le

week-end. Installez vos affaires. Les toilettes sont ici, précisa madame Rosenthal en désignant l'endroit, et ensuite, venez me retrouver dans le premier salon. »

Sur ces explications, elle repartit en direction de l'autre aile de l'appartement, se déplaçant de sa démarche lourde et, comme elle avait cessé tout effort pour maîtriser ses jambes, les semelles de ses souliers raclaient le sol à chacun de ses pas.

*

« Ce soir nous ne ferons rien de particulier, annonça-t-elle une fois qu'elles furent installées dans le salon bleu de l'appartement. Nous allons seulement parler, faire connaissance. Demain, nous voyagerons. »

Chacune des paroles d'Alberta Rosenthal était chargée d'une si grande intensité que Julia ne voyait plus d'intérêt à la mitrailler des mille questions que, motivée par son âpre méfiance, elle avait pourtant préparées. Une grâce spéciale émanait de sa personne, une forme de charisme assez efficace pour pacifier le monde à sa portée, si bien qu'une zone de confort rarement explorée chez Julia se libéra enfin. « Parlez-moi de vous », avait-elle proposé avec une telle chaleur qu'il paraissait naturel de se confier, dire ce qui n'avait jamais pu être exprimé. Les derniers mois passés auprès de Matteo, par exemple, la déchirure intacte, inconnue de ceux qui n'ont pas été contraints à arpenter avec conscience ces contrées sans espérance. L'étrange distance qu'elle avait sentie se matérialiser entre eux deux. La peine immense qu'elle ressentait quand se fermait en elle toute aptitude à éprouver des émotions. Apparemment, madame Rosenthal connaissait tout cela :

« Pour aller de l'avant, il est des circonstances où l'on doit faire le vide. Penser devient impossible et ressentir, trop douloureux. », murmura-t-elle avec un sourire lointain. « Vous me comprenez, donc, si je vous dis qu'il m'est arrivé de ne plus rien entendre, de ne plus rien voir, de ne plus rien sentir, de me reprocher tout cela et d'écouter, horrifiée, quelqu'un me complimenter pour mon dévouement, ma présence et tous les sacrifices auxquels je donnais l'impression de consentir. Alors, qu'au fond, je ne me dévouais pas, je me contentais de respirer, de garder égoïstement pour moi la magnificence de la vie, le luxe de pouvoir marcher, courir, conduire, l'intégrité de mon corps exempté des souffrances engendrées par les aiguilles qui s'enfoncent, les scalpels qui découpent, les produits chimiques qui corrompent, qui désagrègent, et l'angoisse qui broie. » Apparemment, madame Rosenthal connaissait l'existence de la mystérieuse pellicule sans consistance ni contour qui s'épaissit chaque jour davantage et rend tout être vivant étranger à la vie. Elle affirmait en avoir fait l'expérience. « Je n'ai pas su, poursuivait Julia, parlant comme si elle ne pourrait plus jamais s'arrêter. Je n'ai rien compris. J'ai traversé toute cette affaire comme une somnambule. Merci de m'écouter. Voilà ce que je n'ai jamais pu dire tout haut : je me suis sentie exclue, rejetée, étrangère à l'épreuve qui m'arrachait cet être qui m'abandonnait, qui emportait avec lui, et dans la plus parfaite indifférence, l'énigme et sa solution. C'était... comme si nous n'étions plus dans le même monde. Vous comprenez ? Je lui parlais, je le touchais, mais à travers un écran. Je le regardais s'éloigner sans

parvenir à élucider qui, de lui ou de moi, allait se perdre pour l'éternité. »

« Aujourd'hui, reprit Julia après un silence et comme épuisée, je dois me préserver de toute surprise. Devant l'air interrogatif de madame Rosenthal, elle précisa : ma vie doit ressembler à un courant tranquille. Je dois savoir ce que me réserve la journée qui vient, je ne veux plus entendre la radio me raconter une quelconque atrocité, ou une injustice ordinaire. Je dois me préserver et, dans le même temps, je m'aperçois que je ne suis plus capable d'éprouver d'émotion, bien que ce soit tout à fait paradoxal, c'est ainsi que je vis les choses. Parfois, je me dis que toutes mes réserves affectives ont été brûlées durant ces quelques semaines. Je sais que des choses fondamentales existent, les rapports humains par exemple, mais la vérité c'est qu'ils se sont décomposés aussi vite que s'ils n'avaient jamais eu la moindre valeur. Tout ce qui, logiquement, devrait faire sens s'est volatilisé et je n'ai plus accès à rien si ce n'est la nature. Tout le reste est devenu brumeux et insaisissable. Les heures après la mort de Matteo sont brumeuses et insaisissables. L'incinération ressemble à une farce. Et, par-dessus tout, Matteo n'existe plus. Il n'a plus de visage, je ne le sens plus, je ne retrouve rien de lui, c'est comme s'il n'avait jamais existé. »

Madame Rosenthal l'écouta longtemps sans rien répondre, la traversant d'un regard aimable et perçant qui n'était pas sans rappeler celui de Laville. Julia lui parla aussi de ce rêve récurrent qui la réveillait en sursaut et qui la renvoyait à un épisode de plénitude heureuse, d'insouciance qu'ils avaient vécu, au début de leur union. Une balade, près d'une rivière, un été.

Ils étaient assis dans l'eau fraîche. Des petits poissons arrivaient, se mettaient à suçoter leurs jambes, ce qui les amusait beaucoup. Quand ils reprenaient leur marche, le long du sentier, ils parvenaient à un passage délicat où ils devaient longer la paroi rocheuse. Elle avait bien failli tomber, ce jour-là. Dans le rêve la chute avait lieu. Elle était interminable. Un plongeon sans fin dans le vide. Elle se réveillait alors, hors d'haleine.

Bien que patiente et attentionnée, madame Rosenthal finit par couper court à cette incontrôlable volubilité. Julia s'interrompt et se sentit vaciller en retrouvant brusquement le silence.

« C'est très bien que vous puissiez exprimer ce que vous avez vécu, reprit-elle après cette longue pause, mais nous devons trouver une porte d'entrée dans votre histoire et, jusqu'ici, je n'en vois aucune. Je pense qu'il serait profitable que vous me parliez des derniers moments de Matteo, que vous me disiez comment cela est arrivé et ce que vous avez ressenti. »

— C'est étrange que vous me demandiez cela, fit Julia. Voilà encore une chose que j'ai fini par occulter. J'étais même censée aller consulter... un médecin ou je ne sais qui. Je viens de m'en souvenir à l'instant...

— C'est ce qui s'est passé, à ce moment-là, qui nous intéresse, coupa madame Rosenthal d'un ton vif. Le reste est votre histoire. C'est très bien. Mais ça ne nous aide pas. Racontez tout ce que vous vous rappelez de la mort de Matteo. »

Alors, ne pouvant plus se dérober, Julia fut forcée de revenir au moment du déchirement, là où elle aurait souhaité ne jamais avoir à remettre les pieds.

« VOUS AVEZ FAIT UN VOYAGE DANS LE MONDE EN BAS », déclara madame Rosenthal d'un ton péremptoire, quand Julia eut fini d'évoquer son étrange "rêve" au chevet de Matteo.

« Le *monde en bas*... » répéta-t-elle sans pouvoir réprimer un pincement des lèvres.

— Oui. Dans la pratique chamanique, nous avons recours à trois sortes de voyages. Mais, avant cela, il faut que je vous explique ce qu'est le *monde non ordinaire*, autrement vous ne comprendrez rien à ce que je vais vous raconter. Et d'abord, nous devons manger, dit-elle tout à trac. Moi, je suis affamée, et personne ne peut penser correctement l'estomac vide. Vous aimez tout, j'espère ? »

Julia répondit qu'elle mangeait à peu près tout, mais qu'elle avait très peu faim. Madame Rosenthal la toisa, un petit sourire narquois retroussait ses lèvres : « Je vais vous faire manger. Manger est une des choses les plus importantes dans la vie, dit-elle, l'air gourmand, avec le chamanisme bien sûr et... l'Amour, aussi ! Venez m'aider. »

Après quelques moments passés à s'affairer dans une totale concentration, madame Rosenthal soupira d'aise, examina une dernière fois la table dressée avec un soin extrême et chargée de victuailles. « De nos jours, dans ce pays, on ne sait plus ce que c'est que *manger*. Les gens se nourrissent, grignotent, suivent des régimes ou se gavent, mais *manger* est une chose sacrée

et je crois qu'il faut avoir eu faim à mourir pour comprendre ce que je veux dire. J'aime le foie gras, déclara-t-elle emportée comme s'il s'était agi d'une profession de foi, le très bon foie gras, et le vin. J'aime aussi le poisson grillé, le loup, la daurade. J'adore la cuisine italienne, les macaroni al sugho, le ragù, le vrai parmesan ! Pas cette grana padano qu'on vous vend en sachets.

— Je vous ferai parvenir du Bandol, promit Julia. Pas directement le mien, puisque je n'ai pas de cave, mais nous avons formé un groupement de producteurs et nous réussissons un vin de qualité, vous l'appréciez, j'en suis sûre ».

Elles se turent, le temps d'avaler quelques bouchées et, pour la première fois depuis des mois, Julia réalisa à quel point elle était affamée. Arrivée vers la moitié du repas, madame Rosenthal rompit le silence.

« Pour trouver la réponse à votre problème, nous ferons demain soir un voyage chamanique. Vous devez recevoir quelques explications pour vous faire une idée de ce qui va se passer. Ce que vous devez savoir, pour commencer, c'est que les "voyages" chamaniques ont lieu dans le *monde non ordinaire*. Si jamais vous avez déjà des connaissances à ce propos, j'aimerais autant que vous les oubliiez.

« Pour définir le *monde non ordinaire*, disons qu'il est tout ce qui entoure, contient, détermine notre monde ordinaire, c'est-à-dire l'environnement matériel dans lequel vous vivez. Celui de la science, de la technologie, de l'économie, de la psychologie. Le monde de "tous les jours", cette existence morne et désespérante, sans *Esprit*, avec ses petits tracasseries, ses petites idées et toutes ses astuces pathétiques pour faire de

chacun de nous le meilleur de tous. Un winner. Le *monde non ordinaire* est le monde dans lequel se déplace le chaman au cours de ses voyages.

— Est-ce que c'est le monde spirituel ?

— Je préférerais que vous n'employiez pas ces mots, ils pourraient vous égarer. Rien à voir avec la religion ni les anges, voilà ce que je veux dire.

— Ce que les aborigènes australiens appellent "le temps du rêve ?"

— Peut-être. Mais essayez plutôt de ne pas réfléchir avec ce que vous savez déjà. Ce serait mieux si vous vous contentiez de *monde non ordinaire*. Ce qu'il contient, vous le découvrirez. Y penser ne sert pas à grand-chose, et peut même devenir un handicap. La seule chose à faire est d'y aller. Je crois, fit-elle, la bouche pleine, tendant sa fourchette vers Julia, je crois que vous avez fait un voyage dans le *monde en bas*, et que vous vous y êtes égarée. Disons qu'une partie de vous y est restée. Vous n'auriez jamais dû faire ce voyage sans y être préparée. Mais vous n'avez pas choisi, n'est-ce pas ?

— Oh, non, convint Julia. Si j'ai fait ce voyage, soyez sûre que ce n'était pas dans mes intentions, et que je le regrette !

— Mangez donc. S'exclama madame Rosenthal. Mangez. Vous ne n'avez rien ! Non, en effet, tout cela est arrivé malgré vous. Parfois les *Esprits* nous jouent des tours. Enfin... nous verrons bien. Le *monde non ordinaire*, reprit-elle, est constitué de trois niveaux. *Le monde en bas*, *le monde au milieu* et *le monde en haut* (qu'elle prononçait *enhôt*). Le monde en bas est le lieu où l'on rencontre les *Animaux de pouvoir*, des êtres tutélaires. Ce sont des alliés puissants dont le rôle est

de nous guider dans nos prises de décisions, de nous aider à traverser nos petites et grandes épreuves. Le chaman voyage dans le monde en bas pour trouver un appui ou des conseils pour lui-même ou pour les membres de sa communauté.

— Mais, moi, ne put s'empêcher d'intervenir Julia. Moi... je ne suis pas chamane.

— Oh, non bien sûr, et personne ne vous le demande ! Mais voyager dans le *monde non ordinaire* reste à la portée de n'importe qui et même, mieux que cela, il peut arriver à n'importe qui de faire un voyage involontaire... disons, "par hasard", bien que ce mot n'ait pas de sens. La différence entre ce "n'importe qui" et le chaman est que, lui décide. Il agit par décret. Il sait où aller, comment se comporter et comment revenir et, par-dessus tout, il entretient un lien puissant et constant avec ses *Esprits* personnels. Vous n'êtes pas chamane, d'ailleurs personne ne peut prétendre en être un, ce sont les *Esprits* qui choisissent et, ensuite, les membres de la communauté qui vous reconnaissent comme tel. Mais sans être chamane, vous pouvez apprendre à voyager. Regardez-moi, croyez-vous que je sois originaire d'Amazonie ? Des steppes de Mongolie ? J'ai appris. Que croyez-vous ?

Julia ne croyait rien.

« J'ai appris, et savez-vous ce qui m'y a conduit ? Il ne se passait pas un jour sans que quelqu'un vienne à la galerie et me raconte pendant des heures qu'il était chaman, qu'il faisait ceci et cela. Toutes ces personnes avaient des cartes de visites de chamane, des blogs et des cabinets en ville. J'ai fini par être intriguée et j'ai pensé : pourquoi pas moi ? Elle marqua une pause pour apprécier une gorgée de Gamay. Ces personnes

n'avaient vraiment rien d'exceptionnel, reprit-elle avec une moue narquoise, la plupart avaient même l'air plus mal en point que moi. Alors j'ai suivi une formation donnée par des ethnologues. Je ne me prétendrai jamais chamane, mais je sais voyager dans le *monde non ordinaire* pour moi-même ou pour autrui. Je sais interroger les *Esprits*, entrer en contact avec les *Animaux de Pouvoir*, les guides. Je sais comment revenir de là-bas et présenter le message qui les concerne aux personnes qui viennent me consulter.

— Et comment fait-on pour entrer dans le *monde non ordinaire* ?

— Oh ! Il suffit de modifier son état de conscience. » Dit-elle en se resservant un morceau de fromage de brebis. Comme si modifier son état de conscience avait été la chose la plus naturelle. « Il est très bon, fit-elle, tendant l'assiette à Julia. Vous devez absolument en manger. Je n'utilise pas de drogues, que ce soit clair, reprit-elle d'un ton ferme, seulement le tambour et le hochet ». En attendant le mot *hochet*, Julia ne put réprimer un sourire caustique qui trahissait un reste important de son scepticisme.

« Un hochet est comme une maraca, précisa sèchement, madame Rosenthal qui avait noté le retroussement de lèvres chargé d'ironie. Demain, vous voyagerez. Nous irons chercher votre âme perdue. » Elle avait glissé un éclat de défi dans son expression. Son regard était devenu brusquement implacable. Son affabilité s'était évaporée au profit d'une volonté marquée.

« Excusez-moi, balbutia Julia, ce que vous dites ne me rassure pas, avoua-t-elle. Rencontrer des esprits... Franchement, je doute d'être à la hauteur.

— Oh, laissez tomber ça ! Vous verrez, ce n'est rien du tout. Tout le monde sait voyager, au fond. Le tout est de ne pas vous perdre là-bas, comme c'est arrivé. Mais je serai avec vous pour vous guider.

— Je vous fais confiance, murmura Julia.

— Il faut vider cette bouteille de vin ! » fit madame Rosenthal à nouveau enjouée comme si elle avait souhaité effacer ces quelques secondes de défiance mutuelle. Et, laissant tomber les dernières gouttes dans le verre de Julia : « Il est vraiment trop bon pour être gaspillé. »

« Vous verrez, ce n'est rien du tout, reprit-elle après une longue pause. Vous savez déjà vous débrouiller, ma belle. Je pense que c'est votre travail dans la nature qui vous donne cette capacité à faire naître le silence en vous. Les citadins sont tellement distraits par une chose ou une autre... Il m'arrive de conseiller de débrancher le téléphone pour rester trois heures au calme dans une chambre. Trois petites heures sans parler, sans partir dans tous les sens, ça peut vous sembler dérisoire. Juste ça. Trois heures. Eh bien, la quasi-totalité des gens que je côtoie en est bien incapable ! Le silence, l'obscurité, l'immobilité les effraient, il leur manque toujours quelque chose. Mais je ne me fais aucun souci pour vous, je suis sûre que tout va se passer très bien. »

Madame Rosenthal essayait de persuader Julia qu'elle avait déjà accompli le principal. Elle avait découvert naturellement la technique pour accéder au *monde en bas*. Les souterrains de Naples, au seuil desquels débutait son "étrange rêve", s'avéraient l'endroit idéal pour en réaliser la première étape. Elle avait su spontanément

comment descendre toujours plus profondément dans le tunnel. Elle avait réussi à se déplacer dans ce monde, et elle avait probablement été sur le point d'y rencontrer un *Animal de Pouvoir*.

Lors du voyage prévu pour le lendemain soir, elle n'aurait qu'à se laisser guider par le tambour. Il l'aiderait à retrouver l'endroit où avait eu lieu ce premier contact. Là, elle communiquerait avec son *Animal de Pouvoir* de façon à récupérer la part égarée de son âme.

Sur ces paroles, madame Rosenthal déclara la journée terminée, et c'est en silence que Julia l'aida à charger le lave-vaisselle, à dresser la table pour le petit-déjeuner du lendemain qui menaçait d'être à la hauteur du dîner. "*Vous ne mangez pas assez*", avait-elle entendu, au moins dix fois, depuis qu'elle était entrée dans cette cuisine.

*

Cent-cinquante, mon esprit se vide, se calme... Avec tout ce qu'elle avait entendu au cours de cette soirée, elle savait que le sommeil se ferait prier. *Cent cinquante...* Alberta Rosenthal n'avait manifesté aucun doute sur la nature et les causes de son problème. Tout ce que Julia avait pu lui confier de plus invraisemblable lui semblait logique et même banal. *Cent quarante-neuf, mon esprit se vide...* *Le monde en bas...* Pourvu qu'il existe. Pourvu que ce ne soit pas encore une de ces inventions New-Age. Tu parles ! *Cent-quarante-huit...* L'astuce du compte à rebours pour s'endormir ne fonctionnait pas. Quand l'insomnie menaçait sérieusement, quand les monstres frappaient à sa porte, elle réalisait des additions.

Quarante-six plus douze. Il était impossible que Laville l'ait fait venir jusqu'ici pour rien. Il devait avoir compris à quel point sa posture était douloureuse et épineuse. Il était quelqu'un en qui elle pouvait avoir confiance. Non ? *Quarante-six plus douze ?* Est-ce qu'une cure auprès d'un psychiatre ne serait pas plus indiquée ? Un traitement où l'on aborde les problèmes avec une méthode éprouvée et validée par la science, quelque chose de costaud qui tient la route. Une vraie cure assortie d'une ordonnance chimique carabinée : médicaments, antidépresseurs, anxiolytiques, comment appelle-t-on ça, déjà ? *Combien font quarante-six plus douze. Quarante-six plus douze. Combien font quarante-six plus douze ?*

LA JOURNÉE DU LENDEMAIN passa comme dans un songe. L'esprit de Julia ne cessait de se brouiller. Sur les parois lisses des murs de la ville, ses yeux ne parvenaient pas à trouver les habituels points d'appui offerts par la nature. Son regard glissait le long des façades d'immeubles et se perdait contre les vitrines des magasins qui agissaient comme des repoussoirs, se noyait dans une foule qui se dispersait soudain et dans le flot des voitures qui s'écoulait sans la grâce des rivières.

Elle devait faire quelque chose de ce temps, le meubler ou le tuer. L'idée lui vint d'aller se réfugier dans les jardins Albert Khan. Cela faisait combien ? Vingt ans, presque vingt ans qu'elle ne s'y était pas promenée. Elle avait oublié combien c'était laborieux de s'y rendre par le métro et l'autobus.

La brume de la veille s'était estompée. Quelques nuages, très haut, traversaient le ciel. Le soleil jetait des taches de couleur sur le décor. Elle marchait seule dans les allées, les cerisiers n'étaient pas encore en fleurs et le jardin était désert. Se retrouver dans cet endroit idéal était presque comme avoir échappé à la ville. Quittant l'étroit sentier qui serpente à travers la Forêt Bleue, elle se coula derrière les massifs et s'y enfonça jusqu'à ce que les arbres la dissimulent tout à fait.

*

Quelques heures plus tard.

Madame Rosenthal, installée dans le réduit qui lui servait de bureau, était absorbée par des tâches administratives. C'est à peine si elle avait relevé la tête au moment où Julia avait poussé la lourde porte pour pénétrer dans la première salle de la galerie.

Penchée au-dessus d'une vitrine, son assistante chuchotait des conseils à un client indécis et soucieux d'offrir à son épouse le cadeau qu'elle n'avait pas déjà.

Discrètement, Julia se faufila vers la troisième pièce d'exposition consacrée aux Indiens des Plaines, aux Pueblos et autres tribus d'Amérique Centrale. La galerie de madame Rosenthal ressemblait à sa fondatrice. Il suffisait de se laisser imprégner par l'ambiance du lieu pour comprendre qu'elle avait sélectionné un à un les objets qui s'y trouvaient, en apportant le même soin aux plus précieux comme aux plus infimes. De la moindre graine sauvage réputée éloigner les mauvais sorts, jusqu'au crâne de bison incrusté d'émeraude, on sentait l'esprit de celle qui l'avait choisi. Chaque objet avait quitté son pays natal pour arriver à la galerie Urubamba sans avoir rien perdu de son âme.

« Vous aimez ces molas ? »

Elle était arrivée sans bruit dans le dos de Julia qui sursauta, confuse de s'être laissée surprendre.

« Ce sont les femmes Kuna qui fabriquent ces plastrons. Les Kunas sont des Indiens du Panama, précisa-t-elle, ils habitent près de l'océan et vivent... enfin... vivaient de la pêche, avant que le tourisme de

masse ne vienne détruire leur mode de vie. Si vous saviez... l'horreur...

« Les femmes cousent différentes pièces de tissus les unes sur les autres et en décorent leurs robes. Elle saisit un des molas, le plaqua contre sa poitrine. Comme ça, fit-elle. Nous, nous en faisons des tableaux. Pourquoi pas, les couleurs sont tellement magnifiques !

« Vous voyez des choses qui vous intéressent ? demanda-t-elle, remettant le mola à sa place.

— À vrai dire, tout me plaît. Je serais bien difficile !

— Il y a beaucoup d'articles, ici. Et, si vous saviez... j'en ai encore des tonnes en réserve. »

Ponctuel, le chauffeur de taxi venait de garer sa voiture devant la porte de la galerie au moment où les deux femmes s'apprêtaient à en franchir le seuil.

Madame Rosenthal s'installa à sa place habituelle, derrière le siège passager. Son visage aux traits tirés manifestait sa soif de silence et de retrait. L'intérieur luxueux de l'auto, le confort des sièges profonds, les sons amortis donnaient l'impression de flotter. Au-delà de cette ambiance apaisante et ouatée les passants, eux, semblaient être en butte avec de fastidieuses programmations, courant d'un trottoir à l'intérieur d'une boutique, d'une boutique à une rue, d'une rue à une autre rue, prenant d'assaut les passages cloutés. Julia souriait en se souvenant d'elle-même, quand elle était une dans la foule sans nom. Son regard, que le travail de la terre avait fini par rendre distant, fixait sans réussir à en déchiffrer la finalité, ces grappes humaines qui s'amassaient, se diluaient, se frôlaient sans jamais se

rencontrer. À sa droite, madame Rosenthal semblait s'être assoupie. Sa tête penchée en avant dodelinait, bercée sans doute par les messages feutrés et inaudibles que diffusait par la radio de bord. Mais, à l'instant même où le taxi ralentit à hauteur de son immeuble, elle ouvrit les yeux, saisit ses affaires et se prépara à descendre de la voiture comme si elle ne s'était jamais endormie, mais avait, au contraire, suivi le trajet avec la plus vive attention. « *Bonne sonard à deumin* », dit-elle au chauffeur tout en s'extrayant avec difficulté du véhicule.

Elle semblait fatiguée, harassée, voire même absente. D'un geste laborieux elle vida le contenu de sa boîte à lettres, et c'est d'un mouvement tout aussi pénible qu'elle se dirigea pesamment vers l'escalier. Les semelles de ses chaussures raclaient le carrelage des marches, trahissant l'effort qu'elle devait fournir pour avancer.

« Dans un quart d'heure au salon. » Lâcha-t-elle, en laissant tomber ses clés sur la desserte de l'entrée. Et, sur ces paroles livides, elle s'éloigna en tanguant vers sa chambre à l'extrémité du couloir. Julia ne put s'empêcher de marquer un temps d'arrêt. Sourcil froncé, elle considéra ce corps lourd de fatigue, exténué. Elle ressentit le besoin de s'excuser, de lui proposer de remettre la séance à une autre fois : « Si vous ne vous sentez pas en... » commença-t-elle. Mais elle se ravisa juste à temps. Madame Rosenthal venait d'atteindre la porte de sa chambre et, juste avant qu'elle ne disparaisse, Julia aurait juré voir sa silhouette prendre la forme pesante de l'ours.

« Vous pouvez les toucher, ils ne sont pas chargés. »

Julia fit volte-face, comme prise en faute, et reposa l'objet à sa place. C'était la deuxième fois que madame Rosenthal parvenait à la surprendre. Elle était de nouveau tout sourire. Elle récupéra la statuette sur la table basse et la lui tendit : « Prenez, prenez-la donc », insista-t-elle. Elle avait apparemment retrouvé toute sa légèreté et sa force. Julia la considéra avec étonnement. Un quart d'heure de repos lui avait suffi pour se remettre en condition.

« Qu'entendez-vous par "chargé" ?

— Je veux dire, chargé de Pouvoir par un homme ou une femme médecine. Je n'achète jamais un objet comme celui-ci si j'ai le moindre soupçon. Je ne tiens pas à retrouver ce Pouvoir en train de divaguer dans ma maison ! »

Elle prit une autre des statuettes et la tendit à Julia

« Regardez celle-ci. Les collectionneurs ne se rendent pas toujours compte de la valeur cachée des objets, ils ne se doutent pas à quel point ils peuvent être dangereux. Qui sait le genre de force qu'ils renferment ? Un homme ou une femme de Pouvoir peut emprisonner les pires choses dans une toute petite amulette. »

Le Katchina que Julia tenait dans ses mains représentait un homme en habits de ville, coiffé d'une espèce de chapeau haut de forme, surmonté d'une fine paire de cornes.

« Il est très beau.

— Oui, des exemplaires aussi réussis se font rares. Malheureusement, les Indiens des États-Unis travaillent de moins en moins bien. J'ai beaucoup de mal à trouver de la belle marchandise. Je suis régulièrement déçue, je

dois renvoyer les colis, ce qui cause mille tracas. De plus, leurs prix deviennent exorbitants, conclut-elle en s'asseyant. Puis changeant de conversation : Je vais vous expliquer ce que vous devrez faire. »

*

« Et si je n'y arrive pas ? » demanda Julia, une pointe d'anxiété dans la voix. Les instructions qu'elle venait de recevoir étaient si nombreuses qu'elle n'était pas sûre de les mémoriser toutes.

« Pas d'histoires ! Tout le monde y arrive. »

Il devenait évident que les hésitations de Julia l'agaçaient, et qu'elle faisait son possible pour se dominer. Se ressaisissant, elle reprit avec plus de douceur : « Ma belle, croyez-moi. Seule et sans aucune indication, vous avez déjà fait presque tout le travail. Vous connaissez le *monde non ordinaire*, Julia. Tout le problème est que vous y avez laissé un pied et que vous n'êtes plus capable de marcher dans ce monde-ci. Écoutez le tambour, faites-lui confiance. Il va vous parler. C'est lui qui vous dira tout ce que vous avez besoin de savoir. »

Sur ces paroles, madame Rosenthal se leva pour allumer une bougie, installée au milieu d'un ensemble de ravissants petits objets, probablement "magiques", pensa Julia, en s'efforçant de récapituler les mille instructions qu'elle avait reçues.

Le tambour parlait-il en utilisant des mots ? Madame Rosenthal, qui venait d'éteindre le lampadaire, à ses côtés, n'avait rien dit de plus à ce sujet. Vu ses réactions imprévisibles quand Julia posait des

questions naïves ou saugrenues, il était préférable qu'elle n'insiste pas. Après avoir plongé le salon dans l'obscurité, madame Rosenthal avait présenté au-dessus la flamme de la bougie un long bâton d'herbe qui s'était enflammé poussivement. Dès que l'extrémité avait cessé de brûler, une fumée âcre et épaisse avait envahi la pièce. Invitant Julia à se tenir debout, immobile, pieds et bras écartés, elle avait dessiné avec lenteur et application les contours de son corps, l'emprisonnant tout entière dans un nuage de fumée.

Après s'être administré le même traitement de purification, madame Rosenthal avait entouré le hochet, le tambour et sa mailloche du ruban de fumée bleu, puis elle avait demandé à Julia de fermer les yeux, et de les garder clos à partir de cet instant, comme cela avait été spécifié dans l'interminable liste d'instructions.

Julia l'entendit qui se levait de sa chaise, la sentit se rapprocher. Elle perçut sa présence tout contre elle et s'appliqua à demeurer parfaitement immobile. Un bruissement inattendu et strident éclata près de son oreille gauche. Elle comprit qu'il émanait du hochet dont les graines se mirent à bourdonner avec la rage d'un vol d'insectes. Son esprit, comme un vase qui se briserait sur le sol, laissa alors s'échapper une myriade d'images, dont celle de la massive silhouette d'un ours s'éloignant dans un couloir sombre. "*L'Animal de Pouvoir de madame Rosenthal*" ne put-elle s'empêcher de penser. Cette idée s'empara de son esprit, elle s'y cramponna avec une détermination frisant le ridicule. L'envie de se lever et de partir, d'arrêter cette pantomime se présenta comme une évidence dès les premiers instants de la séance. Mais elle sentait son corps lourd et toute

volonté la fuir. Sa raison, et sa logique essayaient de se raccrocher à la réalité. Des graines dans unealebasse. Ce n'était rien que des graines dans unealebasse. Elle entreprit de réviser la liste des consignes pour occuper le temps, car de toute évidence, Laville l'avait embarquée dans une mascarade pitoyable. Julia. La Julia du monde ordinaire, comme aurait dit madame Rosenthal, oh, comme elle s'agrippait à sa raison ! Mais le hochet, lui, ne la lâchait pas, et ses graines semblaient détenir un pouvoir... à moins d'attribuer aux vapeurs de la sauge, aux circonstances ou aux conséquences de l'épuisement, de l'angoisse, les images curieuses, la sensation singulière qui étaient en train de prendre le contrôle de sa raison. Elle repensa au rictus de dédain qu'elle avait eu la veille en entendant prononcer le mot *hochet*. Dédain pareil à celui qu'elle ne pouvait retenir chaque fois que madame Rosenthal utilisait le mot *Esprits*. Les sonorités qui s'envolaient de laalebasse tissaient une toile d'échos autour de sa tête, l'enserrait dans un cocon crépitant qui se refermait lentement sur ses pensées. Quelque chose de lointain, quelque chose de très ancien se ranimait au fond de sa mémoire. Quelque chose qu'elle n'aurait su nommer. Les graines finirent par déchirer la peau de laalebasse, et elles prirent leur envol. Le nuage d'insectes reflua aux limites de la pièce puis, rebondissant contre les murs, revint avec force, à pleine vitesse, forer les os de son crâne, pénétrer son cerveau et anéantir sa pensée.

Elle s'efforçait de garder ses paupières closes alors même qu'elle le savait, il lui aurait impossible de les ouvrir. La situation était tellement singulière qu'elle aurait voulu voir, se faire une idée précise, comprendre

ce qui se passait dans le salon. Mais elle était loin d'elle ou trop profondément enfouie en elle pour pouvoir effectuer le moindre mouvement. Comme pour la délivrer de cette insupportable tension, le hochet se tut, laissant le nuage d'insectes vrombissants se diluer dans l'espace. Le silence reprit possession des lieux avec une étonnante lourdeur, à peine troublée par une suite de bruits menus : madame Rosenthal saisissait le grand tambour à peau blanche placé près de son siège.

« Dès que vous entendez battre le tambour, allez vous poster devant l'entrée de votre souterrain napolitain. Commencez à descendre sans attendre. Descendez tant que vous pouvez et aussi loin que possible. Vous saurez bien quand vous devrez vous arrêter ! Ne soyez pas toujours tellement inquiète », avait-elle ajouté avec l'air agacé que Julia avait provoqué à deux reprises, au cours de la soirée.

Au premier coup de mailloche sur la peau de cerf, Julia s'engouffra sous le portique de tuf de "la Naples Souterraine", s'engagea dans l'escalier pentu qui s'enfonçait quarante mètres sous terre. L'inclinaison du sol s'accroissait à chaque pas et le sol devenait glissant. C'était exactement les marches qu'elle avait descendues des années plus tôt, tenant la main de Matteo dans la sienne. Elle s'étonnait de retrouver inchangés des lieux et des sensations pourtant si anciennes, comme si le passé existait éternellement ou se recréait d'instant en instant avec une surprenante précision. Sous ses pieds, loin d'appartenir au souvenir, l'escalier était réel.

Loin, très loin d'elle dans le temps et l'espace, le tambour résonnait sur un rythme monotone et, c'était étrange, car elle avait l'impression qu'il se déplaçait dans la pièce comme si madame Rosenthal s'était mise

à bouger sans se soucier des obstacles. Comme si, ayant perdu toute densité matérielle, elle volait !

Le phénomène était tellement dérangeant que Julia, à nouveau tentée d'ouvrir les yeux, déclencha en elle une insupportable tension. Elle n'avait d'autre choix que se concentrer, et descendre jusqu'au bout du tunnel sombre qui s'étirait et s'enfonçait sans cesse sous la ville. Elle devait descendre, toujours, suivie, précédée, bousculée par le son du tambour qui se rapprochait comme pour mieux s'éloigner, volait et tourbillonnait dans le salon. « *Descends, descends*, se répétait Julia, *ne te préoccupe de rien d'autre. Descends* ».

Sa situation se modifia brusquement. L'interminable escalier s'escamota, la précipitant dans une sorte de goulet vertical. « *Continue. Ne crains rien !* », s'encourageait-elle, malgré la peur et la répulsion.

Elle se laissa glisser, évitant d'imaginer la possibilité de rester coincée dans le noir irrespirable et y périr étouffée. La paroi rocheuse se resserrait autour de son corps. Dans un espace aussi restreint, le son du tambour vrillait ses tympans, semblait s'insinuer dans sa matière cérébrale et le rythme ne cessait d'accélérer alors que, méconnaissable, la voix de madame Rosenthal se mit à psalmodier une complainte lugubre.

Malgré les bizarreries qui encombraient l'étroit boyau, freinaient sa chute, Julia continuait à tomber avec une aisance étonnante. Au bout d'une durée difficile à estimer, le goulet déboucha dans un espace ouvert où flottait le parfum métallique de l'eau du volcan. L'air devient enfin respirable. Déroutée par les évolutions imprévues de son voyage, elle chercha à se faire une représentation de l'endroit qui, bien que plongé dans l'obscurité, semblait être une vaste salle.

Le chant qui accompagnait le tambour s'était intensifié. Une joie primitive, accentuée par les déplacements inouïs de madame Rosenthal, avait effacé la plainte aux notes lugubres. Le tambour tournoyait, se projetant aux quatre coins de la pièce, rampant au sol ou frôlant le plafond. Un frisson d'inquiétude fit frémir Julia : un fait insaisissable et mystérieux prenait naissance tout près d'elle. Aux confins de la ville souterraine, dans la pénombre de l'étrange lieu, là, juste devant elle, se matérialisait une masse obscure qui s'approchait dans un silence parfait. Le temps d'un clignement de paupière et l'ombre fut si près d'elle, que Julia sentit son souffle puissant.

« Dans le *monde en bas* vous rencontrerez votre *Animal de Pouvoir*, l'avait prévenue madame Rosenthal. Il sera en tout point semblable à un animal du monde ordinaire. Mais soyez sur vos gardes ! N'approchez jamais un animal endormi et tenez-vous éloignée de ceux qui ont une attitude menaçante. Détournez-vous des serpents ou toute autre bête munie de crochets. Quant aux animaux domestiques, chats, chiens... ils sont incapables d'être des *Animaux de Pouvoir*. Ils nous ressemblent trop, la domesticité les a coupés du monde des *Esprits*.

— Mais comment être sûre qu'il s'agit bien de mon *Animal de Pouvoir* ? avait interrogé Julia, déconcertée par ces mises en garde.

— Mais parce que vous allez lui demander ! Et relevant l'air d'incrédulité, elle avait précisé : Quand vous vous trouverez en présence de cet animal, vous lui demanderez « *êtes-vous mon Animal de Pouvoir ?* »

— Et, bien sûr, il va me répondre.

— Oui, bien sûr, il va vous répondre. Il peut même vous dire bonjour, ou vous adresser un signe, vous proposer de le suivre. Certains animaux invitent à grimper sur leur dos. Bref, ne vous en faites pas, votre *Animal* viendra vers vous, peu importe de quelle manière, et vous lui poserez votre question. »

Julia était maintenant rendue dans le *monde en bas* ou, en tout cas, dans cet endroit que madame Rosenthal désignait ainsi. Cela ne faisait plus de doute. Dans la pénombre opaque qui se diluait en un brouillard irisé, une forme sombre et trapue, aux contours toujours indistincts, respirait, soufflait, avançait en flottant. Malgré les recommandations et conseils qu'elle avait reçus en si grand nombre, elle réalisait être en un lieu inconnu, sans carte, sans boussole et sans véritable méthode. Une ombre pouvait-elle être un *Animal de Pouvoir* ? Madame Rosenthal n'avait pas envisagé cette hypothèse et, dans les circonstances, il était même impossible d'être sûre que cette ombre fût un quelconque animal, et plus difficile encore de deviner ses intentions. « *Aidez-moi ! Dites-moi si ce qui approche est mon Animal ou une menace ! Si je dois fuir ou bien rester ?* »

Pour toute réponse, la voix de madame Rosenthal éclata aux quatre coins du salon. Déformée, méconnaissable, elle semblait se démultiplier en un kaléidoscope de sonorités soulignées par les coups de mailloche qui redoublaient d'intensité contre la peau de cerf. Aux aguets de la moindre indication pouvant l'aider à résoudre son dilemme, Julia recevait cette pluie de sons discordants comme autant d'ordres proférés dans une langue inconnue. Les injonctions hermétiques se brisaient en tombant ou rebondissaient tout autour d'elle, crépitant comme autant de

projectiles. Si ceci était la réponse à sa question, elle n'en saisissait hélas pas le sens. Mais, curieusement, une formidable énergie naissait de chacune des vociférations de madame Rosenthal, alors que, surgissant du tambour et des sons gutturaux, une lueur d'aube venait nimer la scène qui se déroulait dans le *monde en bas*.

« Êtes-vous mon *Animal de Pouvoir* ? » hasarda Julia, s'adressant à la forme sombre arrivée contre elle, si près d'elle que toute velléité de fuite était désormais inutile. Une sorte d'énorme ronflement, à la fois singulier et tellement familier émanait des ombres qui semblaient se densifier et prendre consistance. Un ronronnement si proche que Julia crut un instant s'être endormie et s'entendre ronfler. Elle aurait aimé, d'ailleurs, que ce soit l'explication à tout ce qu'elle était en train de vivre. Un scénario éculé où le personnage principal de la fable se réveille, remettant ainsi les pendules à l'heure de la rationalité. Mais ce n'était pas un rêve, du moins pas au sens où elle avait employé ce mot jusqu'ici. Il lui suffisait de prêter l'oreille pour recevoir la confirmation que cet énorme ronronnement provenait bel et bien de l'ombre qui se frottait à sa jambe.

« Êtes-vous mon *Animal de Pouvoir* ? » tenta-t-elle une nouvelle fois en essayant d'ajouter un peu d'entrain dans sa demande. Un contact plus appuyé contre sa jambe fut la seule réponse. L'*Animal* semblait puissant et souple, de son corps soyeux émanait une force brute et innocente, communicative ; une vigueur jamais utilisée encore, l'énergie neuve de l'aube des temps.

« Une fois que vous vous serez assurée qu'il est bien votre *Animal*, posez-lui immédiatement votre

question. » Telle avait été la centième recommandation de l'interminable liste d'instructions de madame Rosenthal. *"Votre question, celle qui importe tant pour vous en ce moment"* avait bien été le sujet de réflexion de Julia pendant son long séjour dans la Forêt Bleue du jardin Albert Khan. La recherche de la fameuse formule censée concrétiser et son *intention* et son *attention*. Elle l'avait retournée dix fois, cent fois dans sa tête, l'entrelaçant à une préoccupation qui ne la lâchait plus depuis sa rencontre avec la galeriste : *« Et si j'étais devenue complètement givrée ? Est-ce que faire confiance à cette femme n'est pas de la folie pure ? Comment me sortir de là, à présent ? »*

Après mûre réflexion, elle avait fini par trouver un énoncé capable de valoir le déplacement à Paris. Quelques mots précis, une formule qui semblait résumer assez bien sa situation, coïncée entre deuil et égarement. Elle s'était dit que si par hasard, tout cela n'était pas une farce, s'il y avait la moindre chance que quelque chose tienne debout dans cette histoire de *monde non ordinaire*, elle ne devait pas gâcher cette possibilité. Elle avait sculpté une question convaincante, elle avait peaufiné et testé chaque mot comme s'il avait été la pièce précieuse d'un puzzle. Elle s'était répété son message, et voilà que, ô, stupidité ! Ô, ironie ! elle ne le retrouvait plus. Même en fouillant avec rage dans son souvenir, même en s'efforçant de se remémorer un élément, une bribe de contexte, une trace, un déclic... Exaspérée et meurtrie, elle devait admettre l'évidence : la précieuse question s'était effacée de sa mémoire. *« Je serais venue jusqu'ici pour rien »*, pensait-elle, écœurée de tant de stupidité, désespérée par tant d'inconsistance. Le moment de tout abandonner, de

laisser tomber toute cette ridicule affaire était arrivé. Le moment d'ouvrir les yeux et de demander à madame Rosenthal d'arrêter ses chants, de faire taire son tambour, de tout planter là.

C'est à travers ce découragement imprévu et étouffant qu'elle eut l'impression de sentir la *chose*, l'*Animal* poser sa tête massive contre son flanc. Il lui rappela un âne qu'elle avait eu dans son enfance et qui venait loger sa grosse tête dans sa main, à la recherche d'une caresse. Lui aussi savait reconnaître les peines de la petite Julia et la consoler de ses chagrins. L'*Animal* frottait maintenant sa tête puissante et elle devinait la forme de son crâne, de sa mâchoire, la délicatesse soyeuse de sa fourrure rase et drue. Il l'attirait, l'invitait. *"Il pourra vous adresser un signe, vous proposer de le suivre"*. À ce moment-là, il ne restait rien de ce que madame Rosenthal avait construit à l'aide de son rituel, tout semblait avoir été effacé par une tendresse merveilleuse, plus redoutable que la lame d'un sabre et plus capable qu'elle de trancher dans les ténèbres. *Ainsi donc, pensait Julia, c'était cela. Juste cela qui était nécessaire pour transformer une si longue hostilité. Ce qu'il manquait pour que toute colère en moi, toute exaspération soient dissoutes.*

ENVOYEZ VOTRE RÈGLEMENT ACCOMPAGNÉ DU COUPON... Elle sursauta. Cela paraissait invraisemblable et même fou, mais le souterrain dans lequel son *Animal* l'avait guidée débouchait dans la véranda du maset des Rousses. Invraisemblable et fou. Un froid inattendu envahit ses mains, remonta vers ses poignets. Une autre sensation était en train de s'imposer, plus troublante encore que la précédente : celle de n'avoir jamais quitté cet endroit. La Julia qu'elle venait de retrouver après un singulier voyage, semblait vivre ici, dans cette posture, dans cette scène qui se jouait sans fin. *Envoyez votre règlement accompagné du coupon...* C'était un fait indiscutable, tous les éléments qu'elle avait nommés *réalité* quelques jours plus tôt étaient pleinement accessibles, tout était là, dans le moindre détail. Elle pouvait fouiller du regard, scruter, palper la table, les documents : tout était vrai. Elle lisait la facture qu'elle s'apprêtait à payer. La douleur lancinante dans sa main gauche était celle de la blessure toute fraîche. Tout, jusqu'à la plus infime pensée était parfaitement identique à ce qu'avait été cet instant précis. 172,45 €. Elle était en train de compléter un chèque bancaire. Seule différence avec ce moment du passé, elle savait qu'une seconde plus tard, elle se tromperait. Après *cinq*, elle inscrirait € à la place de *centimes*, et au moment où, rageuse, elle se demanderait comment rectifier son erreur et si, cette petite rature avait la moindre importance, la baie vitrée serait

ébranlée de coups. Romain, défiguré par la panique, serait là, visage collé à la fenêtre et hurlant désespérément des mots inarticulés.

« Romain ! »

Héraclite avait raison, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. La scène que revivait Julia portait une encoche, presque rien, quelques millimètres de recul. Une seconde chance. Voilà ce que proposait le tambour de madame Rosenthal, monotone comme un cœur détaché. Une seconde chance à saisir maintenant. Un éclat de lumière. Un scintillement. Une chose fragile, fugace, éphémère mais en mesure de dévier le courant de l'histoire, de rejouer les destins. Et, cette fois-ci, il n'y avait plus rien pour lui éviter de comprendre ce que disait Romain ; plus de filtre, plus de faux-semblant et plus trace de peur, elle pouvait l'entendre clairement : « *Libère-moi ! Julia, libère-moi !* »

Libère-moi. C'était le message qu'articulaient les lèvres du garçon. Et non *au secours* ou *aidez-moi*, comme elle avait cherché à se persuader. Le tambour accentuant le rythme se mettait au diapason de la voix de Romain. *Libère-moi !*

Rien de ce qui se déroulait n'avait été envisagé par madame Rosenthal. La liste interminable des consignes avait pour seule finalité de prendre contact avec un *Animal de Pouvoir* afin obtenir les indications qui permettraient à Julia de quitter le *monde non ordinaire* enfin reconstituée. De son côté et sans l'avouer, elle avait nourri l'espoir que cet allié inattendu, s'il se manifestait, lui donnât les clés d'une vie normale ou, au moins, prévisible, terre à terre, compréhensible, analogue à celle qu'elle avait connue jusqu'à la maladie de Matteo. Hélas, ce qu'elle était en train de vivre faisait fi de ces projets.

Madame Rosenthal n'avait jamais envisagé l'intervention de Romain ou, s'il elle s'était doutée qu'il apparaîtrait, elle n'avait rien laissé transpirer. Se retrouver nez à nez avec l'enfant et satisfaire sa requête puisque, de toute évidence, c'était bien à elle seule qu'elle s'adressait était une surprise si considérable que Julia se sentait perdre pied. « *Romain, Romain, mais je ne connais rien à tout ça. Comment voudrais-tu que je t'aide ?* » Mais, manifestement, Romain n'allait pas se contenter de belles paroles et le fracas de ses poings sur la baie vitrée soutenu par celui du tambour produisait un vacarme insupportable. « *Seigneur-Dieu, dans quelle merde je suis allée me fourrer !* »

« Mais qu'est-ce que vous faites ? Que faites-vous donc ? »

Julia sursauta et instinctivement tourna la tête en direction du salon. Madame Rosenthal venait de surgir dans le maset des Rousses. « Arrêtez d'être idiote, rugissait-elle, arrêtez de toujours vous plaindre ! Demandez à votre *Animal de Pouvoir* ! Si vous ignorez comment faire, lui le sait ! Commandez-le ! Arrêtez de gaspiller le temps précieux ! »

Julia jetait des regards éperdus tout autour d'elle, mais ne voyait personne. Personne dehors, non plus, à part Romain, rivé à la baie vitrée. « *Je suis givrée, non seulement ridicule, mais incompétente !* » L'*Animal* avait disparu. *À quoi tu t'attendais ma pauvre fille !*

Madame Rosenthal parlait encore, mais ses paroles étaient indistinctes et chaque coup frappé par elle ou par l'enfant pressaient l'esprit de Julia, la pourchassait jusqu'au bord du vide. *Cette fois, tu n'en réchapperas pas.* « Lâchez-prise ! », hurlait madame Rosenthal. *Laisse-toi tomber !*

« Ça ne marchera jamais. » Avait-elle parlé tout haut ? Son corps venait de lui échapper. Elle se sentit chuter comme dans son rêve, ses mains cédèrent l'une après l'autre, puis ses pieds furent arrachés à la falaise... elle se dressait, quittait sa chaise. Elle se voyait comme une actrice dans un film s'éloigner de la table pour se rapprocher de la baie vitrée. Il y eut un bruit sec, le choc d'une pierre qui frappe la surface de l'eau d'un puits. Elle venait d'être happée tout entière par le corps d'une Julia inconnue. Femme forte, détachée. Une étrangère dont elle percevait le souffle et l'esprit clair, aiguisé et parfaitement pragmatique.

C'était les mains de cette Julia qui se posaient contre la vitre, qui se plaçaient à l'endroit où cognaient celles de Romain. Une Julia qu'elle observait, respiration suspendue.

Après sa folle chevauchée, le rythme du tambour ralentissait, s'assagissait, redonnant au temps une allure plus mesurée, chaque seconde s'égrenant dans un soupir. Entre deux battements s'immisçait la chétive silhouette du silence. Des champs sans confins où son cœur se livrait enfin. Les coups de poing de Romain, traversaient les paumes de ses mains plongeaient profondément en elle, suivant le trajet des bras, gorgeant son corps d'une sève au goût de désolation. *Romain, Romain.* Maintenant, c'était fait, maintenant c'était clair, il était là, il palpitait en elle, il grandissait en son sein avec son désespoir et sa solitude et son déchirement. Depuis combien de temps était-il en elle sans qu'elle n'ait jamais senti sa présence ? Le cœur silencieux de Romain, s'ouvrant sur des espaces maudits, une lande aride, terre grise sous un ciel trop bas. « *Mon bébé* », fit-elle, au bord des larmes. Un ciel trop bas sur la

lande oppressante, un lieu sans espérance qu'il fallait fuir. S'envoler de là, à n'importe quel prix. « *Mon tout petit, calme-toi*, répétait-elle. *Mon pauvre petit, mon pauvre enfant.*

Julia regardait cette femme, son double mystérieux, front appuyé contre la vitre à hauteur de la tête de l'enfant. C'était elle qui connaissait les réponses ; elle, la partie de son âme restée si longtemps, si loin. De l'autre côté de la fenêtre, les yeux de Romain s'apaisaient. Il se passa une chose étrange, la femme se mit à fredonner un air mystérieux comme une berceuse désuète. « *Dors, dors mon enfant*, disait la chanson. *Dors, maintenant. Ferme tes yeux et rêve gentiment. Il est temps de dormir. D'oublier. De continuer ton voyage. Va, mon bébé. Va, Amour.* »

Julia avait perdu le fil. Une nuit noire avait saisi sa pensée alors qu'un froid intense et douloureux envahissait son corps. Le temps venait de s'ébrécher contre un silence de sanctuaire. *La mort* eut-elle la force de formuler. Rassemblant son courage, elle rouvrit les yeux. Elle était seule et rien n'avait changé dans la véranda des Rousses. Elle tenait toujours son stylo suspendu au-dessus du carnet de chèques. Derrière la baie vitrée, le paysage était plongé dans une lumière blanche, éblouissante.

C'était fini.

Une sensation de soulagement parcourut chaque infime parcelle de son corps. Fini. Jamais ce mot se s'était fait l'écho d'une si parfaite sérénité. Fini. Elle prenait plaisir à se le répéter. « *Adieu, Romain*, fit-elle avec un sourire à l'adresse du cyprès, au-delà de la terrasse. *Adieu, Amour.* »

Un engourdissement insupportable prenait le contrôle de ses membres. C'était une sensation de froid curieux, métallique et cristallin ; une présence étrangère et liquide qui se déversait du corps vers la pensée, la paralysant peu à peu. Ce n'était plus ni le jour ni la nuit et Julia savait qu'elle était en train de couler, de se noyer dans le grand tout. Un violent sursaut électrisa son corps, lui procurant une soudaine nausée. *C'est ça la Vie*, pensa-t-elle. Au premier étage d'un immeuble de la rue Sommerard résonnaient les coups secs et monotones d'un tambour. Quant aux voix gutturales ou angéliques, aux chants sauvages qui avaient accompagné Julia tout au long de son voyage dans le *monde en bas*, ils s'étaient tus depuis longtemps. La peau de cerf vibrait sourdement. La mailloche égrenait un rythme lent et répétitif. « *Revoilà le monde ordinaire* », se dit encore Julia. C'était un univers rigide et froid, peuplé d'objets inertes *sans Esprit, avec ses petits tracas, ses petits idéaux et toutes ses astuces pathétiques pour faire de chacun de nous le meilleur de tous*. La sensation nauséuse de Julia s'accrut alors que lui revenaient les propos que madame Rosenthal tenait quelques heures plus tôt. Des propos qui lui étaient apparus comme des idées originales, mais sans véritable fibre vivante. D'une secousse, elle tenta de s'arracher à ces impressions déprimantes pour retrouver l'ambiance lumineuse du *monde en bas*. Mais lui aussi était devenu glacial et sa merveilleuse clarté avait revêtu une irréalité menaçante comme si le moindre détail du maset des Rousses avait sombré dans l'hostilité. Encore un aspect des choses que madame Rosenthal n'avait pas évoqué. Mais Julia n'eut pas le loisir de s'appesantir sur ces réflexions. Tout autour d'elle, la véranda s'estompait, la

lumière baissait alors que l'odeur métallique de l'eau des souterrains de Naples emplissait ses narines. Elle ressentit une dernière fois le contact de son *Animal*. « Je crois qu'il est temps pour moi de rentrer », lui murmura-t-elle. Au même instant, une série de battements, clairement détachés, s'échappèrent du tambour comme un air de délivrance. « Quand vous m'entendrez frapper sept coups, suivis d'une pluie de battements, revenez immédiatement. Reprenez le même chemin qu'à l'aller comme si vous rembobinez un film. J'insiste : le même chemin. Quittez le tunnel et revenez à l'endroit où vous étiez avant d'y entrer. Peu importe ce que vous serez en train de faire au moment du rappel. Peu importe ce qui peut se passer à ce moment-là. Laissez tout tomber pour regagner l'entrée de votre tunnel. Après le *rumbling*, je frapperai sept autres coups et le voyage sera terminé. »

Une aspiration irrésistible l'arrachait au tunnel. C'était à peine si elle avait le temps d'apercevoir le chemin de retour défiler à toute allure. Les sept derniers appels monotones du tambour résonnaient dans le silence du salon alors qu'elle était éjectée sur le trottoir grisâtre de Naples où les pas d'une foule affairée la firent se dissoudre en un instant.

MADAME ROSENTHAL ARBORAIT UNE MINE RÉJOUIE. Étourdie, les membres glacés et l'organisme pris d'une surprenante paralysie, Julia la regardait interrogative.

« Alors, ce n'est vraiment pas compliqué, vous ne trouvez pas ? C'est curieux comme on oublie ces choses en grandissant. Une fois arrivé à l'âge adulte on se persuade que tout cela est impossible, au pire relève de la folie, alors qu'enfant on *voyageait* naturellement, on parlait aux arbres, aux animaux. Comment vous sentez-vous ?

— Je suis glacée, articula Julia avec difficulté.

— C'est normal. Vous allez boire quelque chose de chaud et ça passera. Venez », fit-elle, enjouée.

Malgré l'heure tardive et l'effort de concentration qu'avait dû exiger l'étrange exercice, madame Rosenthal paraissait en grande forme, comme si l'intermède dans le *monde non ordinaire* qui avait épuisé Julia l'avait, au contraire, vivifiée.

« Vous pouvez me dire ce qu'est ce froid ? » demanda Julia. Elle dut s'y prendre à plusieurs reprises pour rendre sa phrase audible tant sa mâchoire était crispée.

« Une baisse d'énergie. Rien d'autre. Dans quelques instants ce sera terminé. Buvez cette eau chaude et restez collée contre le radiateur pendant que je prépare notre repas. Reposez-vous un peu. Ensuite, nous parlerons. »

Il semblait décidément que rien ne pourrait démonter madame Rosenthal. L'horloge murale indiquait que le voyage avait duré presque une heure. S'il n'avait tenu qu'à elle, Julia serait partie se coucher. Mais elle allait reprendre des forces et se sentir même beaucoup mieux qu'avant la séance, c'est ce que madame Rosenthal lui assurait. « Et puis, j'aimerais assez que vous m'appeliez Alberta. Pour l'amour du ciel, gardez votre *madame* pour quelqu'un d'autre ! » continuait-elle tout en s'activant. « Et quand vous aurez retrouvé votre tête, débouchez donc cette bouteille et servez-nous. »

Elle lui tendit un Côtes du Ventoux ainsi qu'un tire-bouchon. Quel enthousiasme contagieux ! Elle était maintenant occupée à sortir toute une collection de boîtes hermétiques de son volumineux réfrigérateur.

« On a de quoi se nourrir avec tout ça, commentait-elle. Et je vais faire une soupe, puisque vous avez froid ! Ça, fit-elle l'air malicieux en montrant une conserve de cœurs de céleris, c'est la base de ma soupe express !

— Comment faites-vous, Alberta, pour avoir autant d'énergie ?

— Je ne fais rien de spécial. »

Pendant que Julia débouchait la bouteille de vin, elle déposait les céleris grossièrement coupés dans une casserole où fondait une cuillère de beurre clarifié.

« Parlons plutôt de vous, ma belle. Comment vous sentez-vous ?

— Vidée et étonnée.

— Qu'est-ce qui vous a étonnée, là-dedans ?

— Pour commencer : y être arrivée !

— Ah, oui... vos fameux doutes... Vous allez devoir vous résigner à admettre que vous avez une relation spéciale et très forte avec vos *Esprits*. C'est même la raison pour laquelle je me comporte avec vous comme avec un membre de ma famille. Vous pensez bien que je n'invite pas mes clients dans ma cuisine après une séance !

— Vraiment, je vous remercie. Est-ce que je dois vous raconter ce qui s'est passé durant le voyage ?

— Non, nous en parlerons tout à l'heure.

— J'ai bien entendu, mais est-ce que je peux, malgré tout, vous poser une question ? À propos d'une expression que vous avez employée, hier. À un moment vous avez évoqué le *recouvrement d'âme*. J'aimerais savoir ce que c'est.

— Bien sûr, fit Alberta tout en continuant à s'activer au-dessus des légumes, des terrines, des fromages. Le *recouvrement d'âme* est une des interventions possibles du chaman. Certains événements comme un accident ou un grand choc psychologique, par exemple, peuvent produire ce que la médecine appelle une *dislocation psychique*. Sauf que, dans les temps reculés, ni le concept ni le terme *psychisme* n'existaient. Pour définir l'ensemble des activités non tangibles, les *Anciens* utilisaient le mot *Esprit*. »

Selon Alberta, il était devenu difficile de nos jours, voire impossible, de se représenter l'étendue de la connaissance traditionnelle. Nos intelligences modernes étaient saturées d'informations, à tel point que nous avons bâti la certitude de tout savoir, d'être en mesure d'expliquer toute chose de façon rationnelle et scientifique, et définitive. Les *Anciens* auraient bénéficié d'une plus grande disponibilité mentale et

énergétique et, pour peu qu'ils aient eu une inclinaison particulière pour aborder les mystères du monde, ils y parvenaient avec une acuité qui nous était désormais inconnue. Et puis, il y avait eu le divorce avec la Nature. Ce qu'elle avait appris au contact des autochtones amérindiens, c'est que la culture avait fait de nous des orphelins.

« Le mot *Esprit* existait avant *psychisme*, et il offrait l'avantage de tenir ouverte la porte à l'irrationnel qui appartient à la Nature.

« Posez-le sur la table... répondit-elle à Julia qui lui présentait un verre rempli de vin.

— Mais il me semblait, poursuivit Julia, que vous donniez un sens différent au mot *Esprits*.

— Les Amérindiens ont une expression pour ça : *Wakan*¹. Employé seul, il signifie *sacré, saint, mystérieux, inspirant une crainte respectueuse* mais la plupart du temps on associe *Wakan* à un autre mot. *Wakangli* par exemple qui désigne la *foudre*. *Wakan oyate* désigne la Nation sacrée qui correspond à l'ensemble du vivant et, disons, du *monde non ordinaire*... cette Nature que nous avons perdue. Les exemples sont tellement nombreux !²

Malgré tout le sérieux de l'échange, Alberta menait la préparation de son repas avec diligence, suspendant parfois ses propos pour vérifier un assaisonnement,

¹ « LA LANGUE SACRÉE. *Le discours surnaturel chez les Sioux lakotas* ». William K. Powers. Éditions du Rocher 2003

² 24 entrées sont consacrées à la racine *Wakan* dans le lexique de l'ouvrage susmentionné

chercher un instrument au fond d'un tiroir ou s'arrêtant pour boire une gorgée de vin.

« Les *Esprits*... reprit-elle après une pause. Vous l'ignorez et je suis sûre que vous le nierez quand vous l'apprendrez, mais c'est un fait contre lequel vous ne pouvez rien : vos *Esprits* sont avec vous, tout le temps et partout. Ils vous accompagnent depuis le jour de votre naissance. Vous savez, c'est très à la mode de réussir sa vie, de sortir du lot, de se fixer des objectifs, d'appliquer des stratégies pour les atteindre, mais c'est une mode qui rend les gens encore plus dépressifs qu'avant parce qu'ils pensent être les artisans de leurs succès et de leurs échecs. Ils ont foi dans la programmation neurolinguistique, mais ne croient plus aux *Esprits*. Ils sont persuadés d'être aux commandes, et cela en fait des personnes tristes alors qu'en vérité, sans la protection des *Esprits* et leurs formidables interventions, ils seraient tous morts depuis longtemps. »

Alberta tenait un sujet de prédilection et en poursuivait l'arborescence tout en finalisant le repas.

« Pour revenir à votre question, le *recouvrement d'âme* vient compenser ce que la médecine moderne désigne par *état de choc*. Comme je vous le disais tout à l'heure, leur capacité d'observation avait permis aux *Anciens* d'identifier l'état "traumatique" dans lequel pouvait tomber un individu après une commotion, un accident, une émotion intense comme un chagrin ou une peur. En voyageant dans le *monde non ordinaire*, ils avaient pu noter que cette personne avait perdu son harmonie. Et toujours en voyageant, ils avaient pu remarquer que parfois, cette *perte d'âme* n'était pas le résultat d'un choc, mais le fait d'un voleur. Un voleur, oui, souliga-

t-elle en voyant l'air étonné de Julia. Les voleurs d'âme existent bel et bien et vous en connaissez sûrement. Les entreprises, les familles en sont truffées. Parents ou enfants dévoreurs d'énergie, champions de la double-contrainte, patrons, collègues ou employés qui harcèlent, malmènent, changent les règles du jeu par plaisir. Toutes ces personnes dont la fréquentation nous use, nous fatigue, nous déprime, nous fait perdre confiance. On ne se doute de rien, on n'imagine pas une seconde que ces gens soient des voleurs d'âmes, eux-mêmes l'ignorent d'ailleurs ! Ils ne réalisent même pas qu'ils se nourrissent de nous, de notre énergie. C'est leur manière de vivre aux dépens d'autrui comme des parasites. Au temps ancien, on faisait mention de mauvaises personnes s'emparant par ruse d'une âme pour satisfaire ses propres envies.

— Des vampires ?

— En quelque sorte. Ces voleurs pouvaient prendre l'âme en une seule fois ou chaparder. D'un jour à l'autre la victime perdait son élan vital, s'affaiblissait, sa santé déclinait et, pour finir, la maladie physique ou mentale achevait de la détruire quand elle ne se suicidait pas.

— Vous pensez que c'est ce que j'ai vécu ?

— Non. Votre cas est différent. Je crois qu'il s'agit plutôt d'un tour que vous ont joué vos *Esprits*.

— Pardon ?

— Oui. C'est assez rare, mais il arrive que les *Esprits* kidnappent une part de l'âme de quelqu'un, pour un temps. C'est une façon de créer une occasion de rencontre entre vous et eux. Les *Esprits* sont malins, dit Alberta avec un petit sourire qui montrait à quel point

cette idée la réjouissait. Ils nous jouent des tours, et je crois que les vôtres sont particulièrement facétieux.

— Et pour quelles raisons les *Esprits* auraient-ils besoin de me jouer des tours ?

— Mais parce que vous êtes quelqu'un de tellement dubitatif, Julia ! Vous passez votre existence à vous démener pour vous persuader de l'exactitude de votre logique. Votre sacro-sainte logique, vous n'avez que ça en tête, ma belle. Vos *Esprits* doivent être sacrément patients ! Combien d'années ont-ils dû attendre avant que se présente le moment propice. Heureusement que pour eux le temps ne compte pas ! Ils attendaient l'occasion qui vous pousserait au bout de vous-même. Et il y a eu des centaines d'occasions de ce genre, dans votre vie. Il y en a eu mille ! Mais à chaque fois vous vous êtes accrochée comme une folle à vos certitudes, vous avez serré les dents, vous avez attaqué comme un petit taureau. Il a fallu que vienne la mort de Matteo. C'est ce qu'il fallait pour vous désarmer. À ce moment-là, votre *attention* était entière et votre *intention* n'appartenait plus au monde ordinaire. Vous étiez, enfin, disponible, alléluia ! C'était le bon moment. Tout était prêt et le piège a été parfait. Il incluait même l'arrivée prématurée de l'infirmière et son affolement devant votre évanouissement.

— Et qu'est-ce qui vous permet de penser que l'intervention de cette infirmière était voulue ?

— Mais pour qu'une partie de vous-même reste coincée là-bas, ma belle ! Telle que vous êtes, vous auriez bien été capable de revenir de votre *voyage* fraîche comme une rose. Si vous n'aviez pas zoné pendant des mois, est-ce que vous vous seriez posé des questions ? Est-ce que vous n'auriez pas plutôt effacé

de votre mémoire et de vos sensations toute trace de ce *voyage*, toute possibilité d'existence d'une réalité en dehors de vos vives, de vos petites affaires ?

— C'est ce que j'aurais fait, en effet.

— Bien sûr que c'est ce que vous auriez fait ! Et je suis prête à parier que si d'autres événements n'ont pas lieu rapidement, vous effacerez ce que nous sommes en train de faire ensemble. Vous effacerez cette soirée, et hier et demain.

Elles étaient installées à table depuis un moment déjà, et avaient attaqué avec bel appétit la fameuse soupe express qui avait achevé de réchauffer le corps de Julia. *Le céleri est un légume chaud*, avait précisé Alberta en ajoutant un mélange d'herbes à la préparation, des graines de livèche et un soupçon de crème fraîche avant de la mixer soigneusement.

Sacrée femme, cette Alberta pensait Julia. Comment lui faire comprendre que son histoire était un peu trop naïve à son goût ? Même si sa confiance sans faille dans l'existence du *monde non ordinaire* l'excluait radicalement de l'espèce des escrocs et autres arnaqueurs New-Age. Même si elle démontrait son réalisme à travers sa solide intégration dans le monde du business et de l'argent et qu'elle n'avait rien, mais, alors là, rien d'une illuminée et qu'elle manifestait, au contraire, un pragmatisme efficace et élégant, Julia éprouvait un mal fou à avaler ces fables d'une époque révolue.

« Ce que j'ai vécu tout à l'heure... osa-t-elle, enfin, ce *voyage*... Sans que cela n'enlève rien à sa valeur, je ne crois pas que ce soit autre chose que le produit de mon imagination.

— L'imagination n'existe pas.

— Voulez-vous dire que le *monde non ordinaire* et l'imagination sont la même chose ? J'essaie uniquement de comprendre. » *Et tant pis, si ce que je dis vous met en rogne une fois de plus*, pensa-t-elle.

Mais sa crainte n'était pas fondée. Curieusement, la manifestation de son doute n'avait déclenché aucun nouvel accès de mauvaise humeur chez Alberta. Au contraire, cet argument donnait l'impression de lui avoir apporté une forme de sérénité. Quand elle reprit la parole, elle avait une voix détendue, et un sourire malicieux éclairait ses pupilles.

« C'est une excellente chose d'essayer de comprendre. C'est tout à votre honneur, déclara-t-elle avec une expression admirative qui ne dura, hélas, que l'espace d'une phrase. Une excellente chose, vraiment... mais, au final, ce n'est qu'une perte de temps. Puis, changeant vivement de ton : Ce qui serait bien, voyez-vous, c'est que vous achetiez un pot de peinture blanche. Et, devant l'air ahuri de Julia, elle ajouta après un silence consacré à mastiquer une bouchée de jambon cru : ce serait bien pour vos murs.

— Pour mes murs ?

— Oui, pour vos murs. Toutes ces traces pâles ne sont pas du tout esthétiques. Pour quelle raison avez-vous enlevé vos tableaux ? Vous les avez vendus ? »

Et devant l'air médusé de Julia, elle ajouta avec un plaisir à peine contenu

« Et pendant que vous y serez, profitez-en pour terminer les mosaïques de votre cuisine.

— Mais comment pouvez-vous savoir ?

— Comment puis-je savoir à quoi ressemble votre maison ? Puisque je vous dis que je vous suivais dans

votre voyage. Mais regardez-moi ça, vous ne mangez rien, c'est agaçant à la fin. Vous êtes trop maigre.

— Alberta, comment pouvez-vous savoir pour ma maison ?

— Je vous ai suivie dans votre voyage. Est-ce que je vais devoir vous le répéter une troisième fois ? Cela ne vous suffit pas ?

— Je vois que vous avez des dons de voyance, riposta Julia avec un petit ricanement soulagé. Ça ne m'étonne pas de vous. Je veux bien croire que vous possédiez ces dons, mais ce n'est pas ce qui rend plus réel mon voyage imaginaire ! Ce sont deux choses parallèles et différentes. Vous, avec votre don de voyance et, moi avec un imaginaire débridé, pour une fois.

— Vous avez raison. Cela ne prouve pas que vous ayez réellement vécu votre voyage. Elle soupira, lasse. Comme vous êtes attachée à l'idée que vous vous faites de la réalité. Ça en est pathétique.

— J'ai besoin de savoir, Alberta. Je m'excuse, mais je ne peux pas me permettre de m'égarer plus que je le suis déjà. J'ai besoin de données stables, concrètes, fiables.

— Je vous comprends, reprit Alberta d'un ton vaincu. D'ailleurs, j'étais exactement comme vous... au début ! Ce que je découvrais avec le chamanisme ne correspondait à rien d'habituel. J'avais besoin d'être convaincue de la réalité des choses. Le croirez-vous, je suis un être fondamentalement pragmatique. Avec moi, un et un doivent toujours faire deux. J'ai dû trouver des astuces et même des stratégies pour me persuader de la véracité de ce que je vivais. Pourquoi ne tenteriez-vous pas ce que j'ai fait ? Demandez donc

à vos *Esprits* de se manifester dans la vie concrète, demain, par exemple, en pleine journée, dans cette "vraie vie" qui est tout pour vous. Demandez-leur de vous donner un signe matériel, quelque chose d'indéniable capable de vous convaincre.

— Je faisais cela quand j'étais enfant. Si la prochaine voiture qui arrive est verte... si la prochaine chanson qui passe à la radio est...

— Non. Demandez quelque chose de beaucoup plus précis. Ne vous contentez pas de réponses qui pourraient facilement être attribuées au hasard.

— Et si je ne suis pas convaincue, malgré tout ?

— Ça, c'est votre droit, ma belle. Personne ne peut vous obliger. Disons que ça ne simplifiera pas votre vie.

Un silence pesant et pétri de regrets se referma sur les deux femmes. Julia s'efforçait de vider le contenu de son assiette malgré son haut-le-cœur. Il y avait décidément trop d'informations à avaler. Trop d'informations pour lesquelles elle n'avait jamais été préparée. Et bien sûr le doute terrible de faire fausse route, de s'égarer plus. En venant jusqu'à Paris, en se confiant à cette femme, son but avait été de mettre un terme au lot d'impressions inquiétantes qui l'assaillaient, un point final au déraillement, là-haut, dans sa tête. Et force était de constater que cette madame Rosenthal ne l'aidait pas. Pas du tout. À tel point que depuis un bon moment elle tergiversait. Au fond, elle rechignait à lui faire part de son expérience dans ce supposé *monde en bas*. D'un autre côté, il lui était difficile de nier l'immense soulagement qu'elle avait ressenti au moment où elle avait, elle avait...

Non, décidément, certains mots étaient imprononçables. *Libérer* ? Avait-elle libéré qui que ce soit ? Avait-elle seulement fait quoi que ce fût ? Alberta avait raison. Alberta avait trop souvent raison : son expérience *là-bas*, vieille d'une ou deux heures se diluait déjà, broyée par son esprit logique. Inclassable. Saugrenue. Quel regret de regarder s'effacer cette plénitude juste ébauchée. Le présent assoiffé, ce goinfre de futur avec leurs questions obsédantes avaient déchiqueté la paix à peine effleurée. Maudites questions, toujours saturées d'inquiétude et de doute.

Alberta, apparemment bien loin de ce style de tourment, mangeait avec application comme une ourse uniquement soucieuse d'emmagasiner le gras pour l'hiver.

« Le problème... lança enfin Julia.

— Oui. Où y a-t-il un problème ?

— En moi. Il y a un vrai problème, en moi.

— Eh bien, c'est sûr ! Décrivez-le, nommez-le !

— C'est bien joli tout ça... Elle se mit à bafouiller.

J'avoue que j'ai réellement aimé *voyager*...

— Qu'en savez-vous ? Vous pourrez affirmer ce genre de chose une fois que vous vous serez entraînée longtemps et régulièrement. Pour le moment, vous n'avez fait qu'une promenade, et encore... je vous ai tenu la main.

— Alors, disons que la petite promenade m'a plu, dit Julia, pour couper court. Mais la question est : que vais-je faire de tout cela ? Pour Romain, par exemple

— Qu'est-ce que c'est *tout cela* ?

— Romain. Est-ce que je n'ai pas rencontré Romain ? Est-ce que je ne me suis pas retrouvée dans une situation identique à sa première apparition chez

moi ? Est-ce que j'ai, moi ou une partie de mon âme, peu importe, est-ce que...

— Mais que voulez-vous dire, à la fin ? Vous n'avez plus rien à faire pour Romain. Ça y est, il a réussi à partir. C'est même vous qui l'y avez aidé, et c'est bien tout ce qui devait être fait. Le chamanisme assiste les vivants aussi bien que les morts.

— Vous affirmez que le rêve ou le *voyage* ou le je ne sais quoi que j'ai vécu tout à l'heure...

— Bien sûr. L'ennui est que vous niez tout en bloc, alors que vos *Esprits* vous expliquent que c'est votre mission dans cette vie.

— Une mission ? Parce que j'aurais une mission, maintenant ? Julia n'avait pu empêcher sa voix de dérailler dans les aigus.

— Nous avons tous une mission. Petite ou grande et même accessoire. La vôtre consiste peut-être certainement à devenir psychopompe.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, coupa Julia, agacée.

— Psychopompe signifie "qui conduit les âmes des défunts".

— Ah, nous y revoilà ! Vous prenez le relais de Laville ? Mais je n'ai pas du tout l'intention de me lancer dans le paranormal. Ce sera sans moi, mille excuses.

— OK. OK capitula Alberta, feignant la résignation. Et que comptez-vous faire, alors, pour Matteo ?

— Comment ça, ce que je compte *faire pour Matteo* ?

— Matteo n'est pas parti, lui. Il est toujours à votre côté. Est-ce que vous allez le laisser, là, le reste de votre vie ?

AUCUN PROPOS N'AURAIT PU SAISIR ET BLESSER JULIA autant que ceux que venait de lâcher madame Rosenthal, une pointe de cynisme enjoué dans la voix. Le décor de la pièce, Alberta elle-même et les murs, tout lui sembla se détacher brutalement d'elle, la laissant dépouillée et nue. L'eau, la sombre eau qu'elle avait mis tant d'énergie à tenir en respect submergeait maintenant le radeau dérisoire dans lequel elle avait placé de si grandes espérances. Le vertige qui l'entraînait, loin de brouiller sa vue, faisait au contraire apparaître le moindre détail de la scène avec une douloureuse netteté, le vert vif des assiettes, le jaune criard du plat de service et l'éclat aveuglant des couverts. Le malaise dont elle avait été exemptée depuis quelques jours revenait en force avec chacun de ses symptômes avant-coureurs, le fourmillement à l'intérieur du thorax juste derrière le sternum, la sensation sourde irradiant dans la zone du cœur, les picotements dans tout le corps et le pressentiment de se perdre.

Alberta l'observait, sereine et attentive. Elle mastiquait ses bouchées de nourriture avec application. L'expression de son visage reflétait un message explicite : *« Que cela vous plaise ou pas, vous ne sortirez pas de chez moi avant d'avoir répondu à cette question. C'est pour cela que vous êtes venue me consulter, n'est-ce pas ? Et j'irai jusqu'au bout de ce contrat, avec ou sans votre consentement. »*

« Comment pouvez-vous savoir... pour Matteo ?

— Parce qu'il est avec vous.
— Vous pouvez le.... Voir ?
— Je n'ai pas *besoin* de le voir. Il est là.
— Je ne sais plus où j'en suis, Alberta. » Finit par murmurer Julia après un silence.

Julia avait mis une telle sincérité dans cet aveu qu'elle sentit les larmes arriver. *C'est bon* pensa-t-elle, *je lui aurai vraiment donné toutes les occasions d'être traitée comme la dernière des idiots. Qu'elle m'achève et qu'on en parle plus.* Et alors qu'elle s'apprêtait à recevoir une espèce d'estocade, elle vit Alberta reposer ses couverts d'un geste mesuré. Son visage avait changé, mais le sarcasme auquel Julia s'attendait ne s'y dessinait pas. Le visage d'Alberta n'avait encore jamais reflété une aussi grande tendresse. « Mais, chère Julia, qui peut affirmer *« je sais où j'en suis »* ! Personne ne peut dire une chose pareille. Vous croyez que moi, par exemple, je sais où j'en suis. Non. Je l'ignore, et ça ne m'empêche pas de dormir. Vous voulez mon avis ? Votre question ne vaut rien, parce qu'elle est sans réponse. Vous êtes persuadée que vous devriez savoir, comprendre et, pourquoi pas, tout diriger, tant que vous y êtes ? Tout ça est complètement faux et même ridicule. Vous perdez votre temps pour rien. Vous vivez dans les nuages, ma belle ! La seule question sensée que vous devriez vous poser est : *est-ce que je vais enfin me décider à consacrer ma vie à quelque chose qui vaut le coup* ? Et, comme Julia ne répondait rien, elle poursuivit. « Quel sens voulez-vous insuffler à votre existence ? Parce que vous devez bien être utile à quelque chose dans ce monde qui va tout de travers, que vous soyez d'accord avec ça ou pas. La voilà la question qui compte ! Est-ce que vous êtes décidée à être utile ? Et vous n'avez droit

qu'à une seule réponse : oui ou non. Pas, peut-être ou je verrai demain. Si vous souhaitez être utile, si vous voulez que votre vie ait du sens, alors obéissez aux *Esprits*, donnez votre accord, dites oui.

— Mais que se passera-t-il si je dis oui ?

— Je n'en sais rien ! Je ne suis pas vos *Esprits*. Et vous allez aussi me demander ce qui se passera si vous dites non. Si vous dites non, il ne se passera rien. Absolument rien. Les choses continueront comme elles sont, maintenant. Vous êtes libre d'accepter ou de refuser. C'est votre droit.

— Très bien, je vais trouver ma réponse ».

Julia était dépitée de constater que, malgré ses infinies qualités, Alberta se montrait incapable d'admettre qu'il n'y avait en elle aucun désir de devenir... De devenir quoi, d'ailleurs ? Passeuse ? Psychopompe ? Tous ces termes lui faisaient horreur.

« Je suis viticultrice, vous comprenez ça ? eut-elle le courage de préciser. J'ai juste envie de vivre tranquille en faisant ce que je sais faire. »

— Oh, mais c'est comme vous voulez. »

Alberta ne rajouta rien. Du reste de la soirée, écourtée, elle ne dévoila pas la moindre de ses pensées.

APRÈS AVOIR ACCOMPLI LE RITUEL : charger le lave-vaisselle, ranger la cuisine et le coin repas, dresser la table du petit-déjeuner, Alberta s'était retirée dans la partie privée de son immense appartement.

Julia se tenait immobile dans le lit, yeux fixés au plafond, mâchoires serrées. Elle faisait de son mieux pour ne pas céder à une terrible envie de courir qui lui donnait des fourmis dans les jambes et le corps entier. Ses pensées tournaient, éclataient puis se dissolvaient, ne laissant dans leur sillage qu'une trace douloureuse. Ses regards se heurtaient aux cloisons de la chambre, devinant derrière celles-ci, d'autres murs et murailles, encore et partout ; la ville, résumée à une infinité de murs dont elle sentait le poids étouffant peser sur sa poitrine.

Alberta avait accès à Matteo. Elle n'avait *même pas besoin de le voir* puisqu'il était là, comme une évidence ; alors qu'elle, sa femme, sa compagne, elle qui l'avait si bien connu ne parvenait plus à le saisir. Quand elle essayait de l'imaginer, il ne lui revenait qu'une silhouette sans visage ou bien ses yeux, mais rien d'autre, comme si Matteo était devenu un puzzle dont elle aurait perdu la plupart des pièces.

Elle avait terriblement envie de traverser l'appartement, de violer la zone interdite aux clients du B&B, et franchir le seuil de la chambre d'Alberta. Elle dormait probablement en ronflant comme souvent, les vieilles.

Elle allait traverser l'appartement. Elle se tiendrait immobile au pied du lit et la fixerait jusqu'à ce que son regard interfère avec ses rêves et les pousse au cauchemar. « *Eh... Rosenthal... debout ! Réveillez-vous !* » Et ensuite, quoi ? La rendre responsable du malaise, l'accuser de vouloir la conduire dans des voies sans issue, la charger de toutes les peines ? Cela ne résoudrait rien, et ne lui procurerait même pas une once de ce repos tellement nécessaire maintenant.

Elle aurait dû quitter cette chambre asphyxiante, cet appartement qui l'oppressait. Ah, se retrouver à Lamalgue par la magie de la téléportation ! Se sauver dans la colline, cavalier dans la nuit, débusquer la harde de sangliers, troubler les chasses du renard, du grand-duc, courir le long du sentier du littoral, là où les racines débordent de terre, et alors, prendre son élan, sentir le vide sous ses pieds et, au-dessous, la sombre noirceur des rochers, la paisible respiration de la mer.

Les murs de la ville n'étaient qu'oppression. Sortir pour errer dans les rues n'apporterait aucun répit. Alberta Rosenthal n'avait fait qu'ajouter du désordre au chaos régnant. Julia lui en voulait. C'était pitoyable, c'était puéril, mais elle lui en voulait. Si elle se retrouvait, à l'instant, au pied du lit de cette femme, elle lui exposerait son fait. Peut-être qu'elle ne dormait pas, peut-être qu'elle gardait un œil ouvert, rouge comme une braise dans la nuit ? Julia lui répéterait ce qu'elle lui avait déjà dit et, l'obligerait, cette fois-ci, à convenir que rien au monde qu'il soit ordinaire ou *non-ordinaire* ne pourrait la contraindre elle, Julia, à devenir ce qu'elle n'était pas et ne souhaitait pas devenir.

Restée allongée un instant de plus, la rendrait folle. Fumer. Elle devait fumer de suite. Cela non plus ne résoudrait rien, mais la calmerait peut-être. Comme ouvrir grand la fenêtre même si elle donnait sur un mur distant de seulement trois ou quatre mètres, faire entrer l'air glacial, casser l'ambiance de la pièce étouffante.

Un froid lourd et poisseux envahit la chambre. En quelques instants la température était descendue en chute libre. Les doigts gourds, tremblant de fatigue et d'exaspération elle avait roulé une première cigarette. Puis elle avait commencé à fumer, engourdie et étrangère à tout, rallumant le mégot qui finissait par s'éteindre, roulant de nouvelles cigarettes, le regard fixe dans l'obscurité.

Alors que la nuit commençait à faiblir et que des pâleurs apparaissaient sur le mur en vis-à-vis, des merles se mirent à chanter sur les toits. Raide dans le lit de cette chambre glaciale, Julia attendait toujours le sommeil.

"Des merles, pensa-t-elle. J'avais oublié qu'ils vivent aussi en ville."

La voix des merles emplissait la cour de l'immeuble. L'air amorphe se mit à vibrer de leur chant. Ce fut comme le bruissement d'une enveloppe scellée depuis une éternité qu'on déchire. Inattendue, l'impression de sa vie d'autrefois venait de surgir, charriant une émotion douce-amère que Julia avait crue morte ou pour toujours muselée.

Une aurore de printemps revenait à sa mémoire. Un réveil aux contours incertains. Le désir de voir le soleil se lever s'était imposé comme la nécessité de participer à quelque chose de grand, de vrai et de vivant. Elle s'était rapidement préparée et elle était partie par les rues endormies et les quartiers encore calmes. Le chant des merles faisait vibrer l'air.

Elle n'avait pas trouvé les marches du Sacré-Cœur désertes comme elle les avait naïvement imaginées. Elle y avait découvert, au contraire, tant de silhouettes sombres qu'elle avait pensé à fuir, saisie par une crainte imprévue. Aucune femme à l'horizon. Seuls des hommes

isolés ou réunis en petits groupes attendaient l'apparition du soleil dans un recueillement quasiment mystique. Ils étaient de ces hommes qu'on ne voit jamais en ville aux heures claires. Des ombres, dans la dernière pâleur de l'aurore. Des ouvriers silencieux ou parlant tout bas des langues d'Orient qu'ils chuchotaient comme on s'y autorise dans un temple ou un lieu sacré. Julia sentait revenir le malaise éprouvé ce lointain matin. Elle avait détourné ses regards de ceux intrigués qui se posaient sur elle ; mais ce qu'elle avait saisi au vol dans ces yeux s'apparentait plutôt à une joyeuse surprise, à l'expression d'une amitié spirituelle. Oui, tous, eux et elle, étaient venus avec le même espoir de renaissance. Malheureusement, ce matin-là le ciel était opaque et sépia. De longues traînées de brouillard s'étiraient en écharpe et maculaient le bleu de gris, de brun, de bistre. Du soleil, ils n'avaient aperçu qu'une lueur rougeâtre qui s'était délayée dans les nuages au-dessus des faubourgs de Paris, et il était l'heure où ces hommes se devaient de quitter les marches et le parvis du Sacré-Cœur pour aller trimer sur les chantiers.

Pour ce qui concernait Julia, il était temps d'aller affronter une existence en lambeaux.

Fuir la ville avait fini par s'imposer comme l'unique solution. Son corps se recouvrait de plaies. Les médecins, butés et prisonniers de leur impuissante doctrine, appelaient cela psoriasis. Une maladie du stress. Rien n'y fait. Ni crème ni onguent et les drogues, pas plus. La peau se détache en écailles, la chair à vif apparaît.

Tous lui avaient chanté une petite chanson, auréolée de promesses pour certains ou désespérée

pour quelques autres. On ne guérit pas du psoriasis, déclamaient tel homéopathe. On n'en guérit pas avec des remèdes, en tout cas. Mais un tel pensait, au contraire, qu'un extrait organique acheté en Suisse à prix fou serait en mesure de vaincre le mal. Maladie de l'esprit, avait asséné un *uniciste* réputé, membre du courant Steiner. La médecine holistique entraînait en conflit avec les affirmations péremptoires des dermatologues qui ne juraient, quant à eux, que par des onguents saturés de cortisone.

Le psoriasis lui, avançait toujours se moquant des tentatives qui prétendaient l'endiguer. Il obéissait à une loi étrangère aux hommes et à leur pensée raisonnable. Après le cuir chevelu et les oreilles, les coudes avaient commencé à perdre leur couche de peau protectrice. Puis, ce fut le tour des genoux. Des zones entières de chair à vif apparaissaient comme des îlots sur une carte maritime. La mer se retirait, les îlots devenaient îles, et certaines prenaient la taille de continents.

« Une mue. Voilà ce que c'est. L'avenir est prometteur. Fuyez ! » avait déclaré le dernier thérapeute consulté. Un homme étrange. Il l'avait reçue, vêtu comme un personnage de Tintin : costume colonial, bermuda et Saharienne, chaussettes hautes et sandales de cuir clair. Il ne lui manquait qu'un casque pour être une parfaite caricature. Son nez en patate, ses lunettes et sa tête rondes auraient aisément trouvé place dans un album d'Hergé. *Fuyez* ! avait-il clamé, en transe, alors qu'il agitait un pendule au-dessus de sa poitrine. Cette directive avait claqué comme le coup de feu donnant le départ d'une course.

Ce qui était arrivé ensuite demeurait confus. Les événements s'étaient bousculés. Leur nature secondaire se

perdait dans la mémoire des futilités d'une vie. L'unique point d'importance était d'avoir pris une décision. La décision. Les détails relevaient de l'intendance.

L'avenir est prometteur. Elle s'était agrippée à cette déclaration comme au radeau qui lui permettrait de passer les rapides, de filer le long des canyons. Pour la première fois de son existence elle était partie sans savoir pourquoi, sans calcul ni espoir particulier avec, pour bagage, des slogans qui la maintenaient à la surface des flots : *Une mue, voilà ce que c'est ! L'avenir est prometteur !* Elle souriait à l'idée que ces exhortations à vivre, les seules qu'elle eût reçues, lui avaient été offertes par un personnage aussi improbable que ce thérapeute de bande dessinée.

Il avait suffi d'à peine un mois pour que la peau se reforme partout sur son corps. Du psoriasis il ne resta bientôt plus aucune trace. Le niveau des océans était remonté, submergeant jusqu'à la moindre parcelle de terre desséchée. La peste blanche avait capitulé. Elle s'était sentie guérie.

*

Matteo était apparu un soir, dans un lieu où elle n'aurait jamais dû se trouver si le hasard n'avait eu son plan. Le hasard ou ce que madame Rosenthal appelait *Esprits*.

Quelqu'un lui avait donné rendez-vous pour assister au concert et n'était pas venu. Elle avait eu beau chercher, elle n'avait trouvé personne et s'était résignée à rester là, sous les arbres de la pinède.

Qui lui avait donné ce rendez-vous ? Elle n'en gardait qu'un vague souvenir : quelqu'un qui aimait le

Jazz et qui ne s'était pas éternisé dans sa vie ; quelqu'un d'assez fort, toutefois, pour avoir su la convaincre de sortir de chez elle, de braver le monde. À cette époque, déjà, la foule la rebutait. Elle n'en avait pas peur, non, mais en redoutait le contact. La peste lui était venue ainsi, pensait-elle, par le rapprochement avec ses corps étrangers serrés, empilés malgré eux dans les trains, les métros, les quais, les salles de musée, dans les couloirs, au restaurant, partout. La peste blanche avait capitulé quand seule, la mer, seuls, le vent, l'air, la pluie, les plantes, avaient été autorisés à la frôler, la toucher. Non, jamais elle ne serait allée à un concert de son plein gré. « C'est la première fois que j'entends Paolo Fresu et Furio di Castri. Et vous ? » Elle avait grimacé, fait un effort pour tourner une phrase convenable à l'attention du barbant qui allait, à coup sûr, lui proposer un coup à boire, et qui ne manquerait pas de lui demander si elle habitait chez ses parents, histoire de briser la glace. Il devait vite comprendre qu'elle ne souhaitait rencontrer personne, surtout pas un homme, encore moins un péquin qui rappelle qu'on a souffert, qu'on a été vaincue et que les blessures sont si profondes qu'aucun miracle ne saurait les panser.

« Vous avez aimé ? Je trouve que c'est une musique qui vous laisse seul avec vous-même. »

Il avait réussi à dépasser le cap des dix premières minutes. Un véritable exploit. Plus tard, il lui avouerait qu'il avait senti au premier regard que c'était *elle*. « Autrement, je ne me serais jamais lancé. Tu parles ! Me vautrer encore, je n'en avais ni la force ni l'envie. »

Le soir même de cette rencontre, elle s'était échappée vers la colline pour y passer ce qu'il restait de la nuit. Elle avait installé son sac de couchage à l'abri

d'un buisson de lentisques, elle avait tiré la capuche du sac et tourné le dos à l'est.

Ils étaient devenus amis. Tâtonnant dans l'obscurité, se recroquevillant vite si, par malheur, un doigt venait à effleurer l'autre. Ils étaient devenus amour, trouvant chez l'un chez l'autre la place qui ne fait pas mal. « *Pour le meilleur et, surtout, pour le pire !* », avaient-ils plaisanté le jour de leur mariage quelques années plus tard. C'était de cet amour-là, dont ils avaient besoin. Un amour sans roses et sans épines. Pour le reste, ils l'avaient connu mille fois : les corps échauffés, les cognements du cœur, le frottement des sexes, la famine suivie de l'espérance frénétique, l'illusion. Mille fois et plus avec, à chaque nouvelle histoire, la folle ascension des supplices de l'espoir, d'autres déferlantes de plaisir, l'orgasme et, pour finir, le prix à payer pour s'être montré esclave de ses désirs.

Eux, ils étaient devenus amour. Une chose pareille ne devrait ni fondre ni s'effacer et, pourtant, Julia ne la voyait plus, ne la sentait plus. Elle avait beau fermer les yeux et attendre, l'image de Matteo ne se formait plus dans son esprit. Il n'y avait plus à sa place qu'une étendue noire, traversée de filaments lumineux.

Alberta Rosenthal, elle, le percevait aussi bien que la plante verte posée sur une sellette près de la table du séjour, ou la commode, ou le vase précolombien qui en occupait le plateau. Elle prétendait qu'il se tenait à ses côtés, désœuvré. Et que faisait-il donc là, si ce n'était la regarder... l'épier, peut-être ? Espérait-il lui confisquer son droit à vivre encore un peu, avec plus ou moins de talent ? Que voulait-il, au juste ? Peut-être ne faisait-il rien d'autre, d'ailleurs, que se tenir à l'endroit où il avait été heureux. Quant à Julia, elle

n'avait plus qu'à réaliser que les liens de leur amour s'étaient refermés sur eux et, qu'à présent, ils retenaient Matteo prisonnier d'un monde auquel il n'appartenait plus.

LE SOMMEIL ÉTAIT FINALEMENT VENU alors que la ville était réveillée et que madame Rosenthal s'affairait dans sa cuisine. Ce n'était pas à proprement parler le sommeil, plutôt une espèce d'abdication de la pensée. Résignée et épuisée par l'insomnie, la gorge douloureuse d'avoir tant fumé et hurlé sans bruit, elle s'était laissée choir par la trappe qui la conduisait directement à ce rêve sans fin, près de la rivière, là où ils s'étaient installés un moment plus tôt en retrait du courant, assis, l'eau jusqu'à la taille, sur des roches rondes, parfaitement érodées.

« Regarde les petits poissons, murmurait Matteo.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils nettoient notre peau, on dirait. »

Où ils se trouvaient, le courant n'était rien, alors que dans le lit « Je n'avais pas remarqué... » commença Julia.

« Je n'avais pas remarqué que la rivière était aussi large.

— On devrait partir avant de fondre, dit Matteo, pensif.

— Tu as vu comme l'eau nous fait de grosses jambes et de gros pieds ? demanda Julia désignant d'un geste les parties immergées de leurs corps. Notre peau n'est pas de la même couleur. Tu es presque rouge, alors que suis jaune. C'est étrange, tu ne trouves pas ? »

Mais Matteo, perdu dans ses pensées, ne disait rien, il semblait ne pas l'entendre.

« Elle est loin l'autre rive, tu ne trouves pas ? » insistait Julia, montrant l'horizon qui se dérobait à la vue.

— On doit pouvoir y aller à la nage. »

Il y avait quelque chose de curieux dans le ton de Matteo ; c'était une voix intrigante, flottante qu'elle ne lui connaissait pas.

« Toi, tu pourrais, peut-être. Moi, non, je nage trop mal, et le courant est si fort...

— Il n'y a pas de courant, fit-il, lointain.

— Et pourquoi est-ce qu'on traverserait, d'abord ? C'est ici qu'on habite. », reprit Julia d'une voix que l'anxiété rendait nerveuse.

— Ta peau frissonne, tu as froid. Tu devrais sortir de l'eau, maintenant. Allez, sors, n'attends pas.

— Mais toi, qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas traverser ?

— Oui, il le faut, fit-il, pensif.

L'eau glaciale venait de se refermer comme une mâchoire sur le corps de Julia.

— Je sors, Matteo ! J'ai trop froid dans cette eau. Elle est glacée, vraiment glacée. »

D'un bond, elle s'était arrachée à la rivière qui venait de s'assombrir. Le courant qui s'était tenu à distance jusque-là avait léché la roche sur laquelle elle était assise. Un sursaut et elle se retrouva à un mètre de la berge, sur les rochers gorgés de la chaleur du soleil. Au contact de l'air, ses jambes furent parcourues de frissons longs et délicieux. Matteo était resté immobile, il avait à peine noté le départ précipité de Julia. Elle l'invita à la rejoindre, répétant son appel en pensant que le bruit de la rivière avait couvert sa voix. « Matteo, viens, il fait froid. Cette eau est glaciale. » Mais, rien

dans son expression, détendue et concentrée ne laissait penser que l'insupportable température lui fût une gêne quelconque.

Machinalement, Julia releva les yeux vers l'horizon, mais le cours d'eau était devenu si large que c'était à peine si elle pouvait deviner la berge opposée. « *Je n'avais pas remarqué que la rivière était si large. Tu le savais, toi ?* » voulait-elle demander à son étrange compagnon, autant pour capter son attention que pour se rasséréner.

« Matteo, elle est très loin l'autre rive. » Réussit-elle à murmurer.

Il venait de se redresser sans lui accorder le moindre intérêt. Il y avait de la volonté dans son geste, comme s'il l'avait longtemps mûri. Elle remarqua alors qu'il était exactement l'homme rencontré des années plus tôt, à l'occasion du concert de Paolo Fresu. Pas un seul de ses traits ne s'était altéré. Les années avaient passé sans le toucher, sans l'abîmer. Son corps était souple et mince, son visage avait conservé sa fraîcheur, et la délicatesse de son profil était toujours empreinte d'une douceur enfantine, presque féminine. Ses traits reflétaient l'expression d'ouverture et de confiance qui l'avaient bouleversée des années plus tôt. Il portait dans ses traits la promesse d'une vie simple, sans griffes ni crocs, sans roses et sans épines. Une vie faite d'écoute et de foi. Elle le considéra avec tendresse. Il faisait glisser son short le long de ses hanches. Comme autrefois, il se mettait en "costume de peau". Il étira ses bras vers le ciel puis, laissant planer son regard vers le large, il avança d'un pas dans le courant et fut aussitôt happé par la rivière.

Julia voulut le rappeler et lui répéter que traverser cette rivière était une entreprise insensée et périlleuse. « *À quoi bon, pensa-t-elle, amère. Il n'y arrivera jamais. C'est trop loin. C'est impossible.* Matteo, tu vas te noyer ! » Mais déjà il s'était écarté de la berge et nageait fermement en direction de la rive opposée. Il progressait au rythme régulier d'un crawl parfaitement synchronisé qu'elle lui avait tant envié. Il s'éloignait du rocher rond sur lequel ils étaient restés assis, serrés l'un contre l'autre, si longtemps.

Julia devina que d'ici peu, elle ne distinguerait plus sa tête qui n'était plus qu'un point noir se détachant difficilement des remous sombres du courant. Le mouvement de ses bras s'effaçait. Elle comprit tout, c'était simple : il allait se fondre dans le tissu de l'eau et deviendrait invisible à jamais.

Les cigales grésillaient, la rivière s'écoulait dans un murmure serein. Le soleil tapait sur les rochers autour d'elle et réchauffait son corps glacé. C'était certain, c'était comme ça, elle allait continuer à vivre encore jusqu'au jour où son tour viendrait de traverser la rivière sans fin.

« AVEZ-VOUS PASSÉ UNE BONNE JOURNÉE ? »

Fidèle à elle-même, Alberta avait dressé une table digne d'un repas de gala. Pour le troisième soir de suite elle exhorta Julia à manger, lui servant d'office une tranche de jambon cru, des petites tomates farcies, des beignets de courgettes à la mozzarella et toute une ribambelle de mets qu'elle se procurait chez un traiteur de la rue Monge.

Curieusement, Julia avait passé une excellente journée qu'elle relata avec un tel étonnement qu'Alberta s'en amusa.

« Formidable ! fit-elle, moqueuse. Je suis sûre que si vous restiez quelques jours de plus vous retrouveriez votre ancien amour pour Paris.

— J'ai surtout retrouvé mon amour pour Miró !

— Et pour l'Île Saint-Louis, le quartier Saint-Paul, le...

— C'est vrai. Vous avez raison. Pour bien des choses. C'était une très bonne journée. Poétique.

— Que pensez-vous de ces beignets de courgettes ?

— Ils sont excellents, Alberta. Le jour où vous viendrez chez moi, je vous jure de me mettre au fourneau et je vous promets que vous serez épatée.

— J'aime mieux vous voir comme ça. Je préfère vous imaginer en train de cuisiner. Même si vous paraissez toujours aussi fatiguée, votre regard est meilleur qu'à votre arrivée.

— Je crois que beaucoup de choses se sont arrangées, Alberta et je vous remercie de votre aide. Serez-vous étonnée d'apprendre que je n'ai pas toujours été convaincue de faire une démarche valable en venant vers vous ?

— Dites carrément que vous vous demandiez quelle folle je pouvais bien être.

— Il y a de cela, en effet.

Elles se regardèrent un instant, silencieuses, avant d'éclater de rire.

« Parmi les choses qui se sont arrangées, je crois qu'une en particulier s'est produite la nuit dernière. Ou plutôt ce matin quand j'ai enfin réussi à trouver le sommeil.

— Quelque chose ? reprit Alberta, intriguée.

— Un rêve. Pas n'importe lequel. Ce rêve que je fais souvent et dont je vous ai parlé un peu, avant-hier soir. Sauf que cette fois-ci il évoluait d'une façon différente.

— Les rêves sont toujours chargés d'enseignements, mais ils sont aussi difficiles à interpréter de manière juste. Essayons avec le vôtre. Qu'avait-il de différent ?

— Je crois que, pour le coup, il n'est pas très compliqué. Enfin... si je le rapproche de ce que Jacques Laville m'a appris au cours d'une séance, il n'a qu'une seule signification possible. J'ai rêvé de cette randonnée qu'on a faite avec Matteo au début de notre union. Quelques jours dans un bel endroit qu'on appelle les *Gorges de la Dourbie*. On dormait dans une grange quand il pleuvait, autrement, à la belle étoile. La nature a toujours eu une énorme importance pour nous, elle nous rassurait et nous donnait envie d'avancer, d'y croire encore. Cette nuit, on était assis,

comme d'habitude, dans l'eau de la rivière sur des rochers ronds...

Les rêves sont faits d'une étoffe qui généralement s'effiloche quand les mots s'amuse à vouloir les découdre. À chacune de ses tentatives pour partager avec Matteo le rêve ou le cauchemar qui avait marqué son sommeil, Julia réalisait qu'il n'en restait presque rien. Les images s'effaçaient toujours à mesure qu'elle les attrapait. Mais ce soir-là, face à une Alberta qui jubilait, Julia découvrait que, même racontée à l'aide de ses pauvres expressions, la moindre scène de son rêve conservait son intensité unique. De son côté, Alberta approuvait chaque mot d'un mouvement de tête, et ses lèvres remuaient comme si elle eût répété tout bas les paroles que Julia choisissait avec un soin extrême. Quand elle arriva au moment où Matteo avait semblé se dissoudre dans la rivière, Alberta laissa libre court à sa gaieté.

« Mais voilà qui est merveilleux ! Absolument merveilleux ! Vous m'aviez parlé de ce rêve que vous faites si souvent, et enfin il a livré son message. Ha, ma belle, vous avez réussi ! Personne n'aurait pu faire mieux ! Matteo est parti, c'est magnifique ! Ce n'est pas un rêve, oh, non ! c'est un songe.

— Je crois en effet qu'il est parti. Vous le pensez aussi ?

— Oui, bien entendu. Il s'est enfin détaché de son ancienne vie. Que signifierait ce songe, autrement ?

— Vous me connaissez assez, Alberta, et vous savez bien à quel point je doute de tout. C'est un peu ma marque de fabrique. Depuis le début je crains que toute cette histoire ne soit que le produit de mon esprit détraqué.

Même — elle se hâta de rajouter, si j'ai découvert grâce à vous que l'imagination n'existe pas.

— Mais, Amour, pour quelle raison perdez-vous toute cette énergie à douter de tout ? Qu'essayez-vous de fuir ?

— Je n'en sais rien. Je suis comme ça. Peut-être que ma pensée est trop rationnelle. », tenta-t-elle, peu convaincue par ses propos, alors qu'Alberta se contentait de hausser les épaules, imprimant à ce geste toute la lassitude que lui inspirait ces réflexions.

— S'il vous manque toujours quelque chose pour être persuadée et continuer votre chemin, pourquoi ne demandez-vous pas à vos *Esprits* de vous envoyer un signe dans le monde ordinaire, une confirmation. Ce que je vous suggérerais de faire. Ce que j'ai fait moi-même. Vous verrez, un jour ou l'autre, vous finirez par réaliser que vous n'êtes séparée de rien. L'état de choc dont parlent les médecins n'explique pas la situation dans laquelle vous vous trouviez depuis la mort de Matteo. Vous le savez très bien. Quant aux antidépresseurs, ils n'ont jamais soigné personne, alors que le chamanisme y parvient depuis la nuit des temps ! Rendez-vous compte de votre chance ! Vous pouvez vivre toutes ces choses merveilleuses et magiques, au lieu de vous morfondre en prenant des petites pilules dans l'attente de la prochaine séance chez le psy ! »

Après un silence, elle rajouta

« J'espère que vous avez pensé à remercier vos *Esprits* pour le songe qu'ils vous ont offert ? »

Alors là, non. Remercier les *Esprits*, Julia n'y avait pas pensé une seconde. Établir une relation entre le bombardement ininterrompu d'événements dont elle

était la cible, ses rêves et les *Esprits* de madame Rosenthal était une tâche assez ardue.

« Il est essentiel de remercier les *Esprits* ! reprit Alberta sur un ton fâché. La gratitude est la base du lien qui nous relie au monde *non ordinaire*. Remercier est un acte des plus simples et pourtant fondamental. Faites quelque chose, de suite ! Rajouta-t-elle. Vous ne devez pas attendre. Les *Esprits* ont été très généreux avec vous ces derniers temps. Remerciez-les, maintenant !

— Et comment dois-je faire ?

— Mais si vous n'avez rien d'autre à offrir, dites seulement « *Merci, les Esprits* » ce sera déjà la marque de votre affection. Ce sera mieux que rien ! »

Elle dut malgré tout surmonter un vieux fond de ridicule. Après avoir ravalé sa salive, Julia réussit à articuler de son mieux, un *merci les Esprits*, s'appliquant à le rendre assez convaincant pour éviter les foudres de madame Rosenthal.

« Remercier, ce n'est tout de même pas compliqué. Conclut Alberta, apaisée. C'est un tout petit mot qui fait une énorme différence. Est-il possible que vous vous sentiez encore seule au monde après avoir dit *merci, les Esprits* en y mettant votre cœur ?

— Je dois aussi vous raconter une anecdote, reprit Julia après un silence léger.

— Une bonne anecdote, j'espère ! l'interrompt Alberta, affichant aussitôt son sourire gourmand.

— Je crois, oui, qu'elle est positive. En tout cas, elle devrait vous plaire au moins autant que le songe de cette nuit. Cet après-midi...

— Oui ?

— En fait, Alberta, je pense avoir reçu une première réponse des *Esprits*. Honnêtement, je n'ai pas fait ce que vous m'aviez conseillé... je n'ai pas demandé aux *Esprits* de me parler, je n'ai pas posé de question. J'ai l'impression que les choses se sont faites en se passant de moi...

— Alors ?

Julia marqua une nouvelle pause. Elle sourit. Elle fut même sur le point de rire en s'entendant discourir à propos des *Esprits* avec une telle familiarité. *Voilà que je me mets à parler comme elle*, pensait-elle.

« Et qu'ont-ils dit, les *Esprits* ? insistait Alberta qui n'en perdait pas une miette.

— Eh bien, ils ne m'ont pas... je veux dire que je n'ai pas entendu de voix. Mais j'ai remarqué une chose étrange dans le métro. À propos de Romain. Enfin, je crois que cela concerne Romain...

— Ne doutez plus ! Faites confiance !

— Actuellement, reprit Julia, une campagne publicitaire sévit dans le métro. Je ne pense pas que vous en ayez connaissance... »

En effet, Alberta se déplaçait rarement dans Paris depuis son accident. Aussi, Julia entreprit de lui décrire les panneaux publicitaires de très grand format, qu'on pouvait voir dans presque toutes les stations. De fait, elle en ignorait toujours l'objet, la seule information que mentionnaient les affiches était une simple phrase qui occupait l'essentiel de l'espace entièrement blanc, écrite en caractères droits, carrés, dans une police impersonnelle, imprimée à l'encre rouge :

de quoi avez-vous peur ?

Elle avait remarqué cette campagne publicitaire dès son arrivée à Paris. Elle s'était d'ailleurs demandé ce que les génies de la pub avaient encore inventé, cherchant la suite du message, la réponse à la devinette. Mais il n'existait pas d'autre affiche, qui puisse éclairer le sens de la question, même pas une de ces absurdes réponses comme savent si bien en pondre les rois du marketing.

« Il y a un panneau comme celui-ci sur le quai de la station *Maubert*. Je me suis trouvée devant quand la porte de mon wagon s'est ouverte, c'est de cette manière que j'ai pu découvrir ce que quelqu'un y a inscrit au feutre.

Elle se tut comme pour ménager ses effets.

« Qu'est-ce qui est écrit ? » relança Alberta qui souriait si franchement que son visage en était comme inondé de joie. « Alors ? »

— Quelqu'un a écrit *Je suis parti*, et a signé *Romain*.

— Vous voyez, exulta-t-elle, je vous avais prévenue, c'est toujours ainsi que ça se produit ! Vous posez une question et la réponse arrive dans les minutes ou les heures suivantes. Si vous saviez les anecdotes que je pourrais raconter ! Parfois, c'est un inconnu qui vous la livre, quelqu'un que vous ne rencontrerez jamais plus, une personne qui parle tout haut à la terrasse d'un café, en une autre occasion, ce sera l'inscription sur le tee-shirt d'un ado, une chanson qui passe à la radio...

Il y a quelques heures encore, se dit Julia, *je me serais contentée d'appeler cela une coïncidence*. Il suffit à la pensée rationnelle de se définir un objectif pour voir aussitôt mille signes en lien avec ce dernier, quelle que soit sa nature, aussi insignifiant soit-il. Il suffit de décider d'acheter

une paire de chaussures rouges pour en voir apparaître partout. Le fonctionnement sélectif du cerveau fait ses petites emplettes dans la grande soupe informationnelle. Mais à présent, elle savait comment Alberta aurait démonté ce genre de raisonnements, comment elle aurait trouvé la faille pour corroborer la validité du *monde non ordinaire*. Des mondes sensibles superposés, de subtils passages de l'un à l'autre.

« Les *Esprits* recourent à toutes sortes de signes pour se manifester. *Ils* ont utilisé ce Romain qui devait avoir rendez-vous avec sa petite amie sur le quai de la station *Maubert*. *Ils* ont certainement manigancé une histoire pour empêcher cette fille de venir au rendez-vous, *ils* l'ont retenue assez longtemps pour que Romain finisse par perdre patience et décide de s'en aller, et cela dans le but qu'il écrive ce message qui vous était destiné. Romain et sa petite amie ne sauront jamais que les *Esprits* les ont utilisés pour vous, ils penseront avoir été victimes d'un contretemps. Ils sont peut-être malheureux à l'heure actuelle. Ils se sentent peut-être coupables parce qu'ils sont persuadés d'avoir agi volontairement. Nous sommes tous tellement prétentieux et ridicules ! Tellement sûrs de maîtriser nos existences. Vous commencez à découvrir tout ça, ma belle, et vous allez voir, ce n'est qu'un début ! »

Au fond d'elle, Julia ne trouvait plus l'entrain pour confondre les théories d'Alberta. Son esprit rationnel belliqueux semblait vouloir signer sa reddition. Elle l'entendait même tenir de surprenants propos sur le monde d'Alberta. Serait-il moins solide que le sien ? Tout bien considéré, ne serait-il pas plus confortable, malléable, plus riche, distrayant et efficace ? Après

tout, qui aurait pu soutenir qu'il y ait plus de vérité ailleurs qu'ici ?

« Vous avez fait du bon travail, ma belle, poursuivait l'infatigable Alberta. Et en si peu de temps ! Si les *Esprits* vous ont choisie pour mener cette mission, je crois que vous aurez du mal à refuser éternellement. Pensez-y ! En définitive, aider n'est pas un destin si redoutable. *De quoi avez-vous peur ?* C'est bien la question qu'on vous pose. Peur de perdre votre indépendance ? Vos petites libertés ? Peur d'être contrariée dans vos habitudes ? »

Alberta venait de pénétrer la défense de Julia. Elle dut s'en apercevoir au brusque changement qui s'opéra dans ses expressions. C'était le moment ou jamais pour l'atteindre. Elle se sentait découverte, menacée, elle était prête à fuir pour dissimuler sa faille. « Vous devrez vous oublier un peu, Julia. La difficulté est là. Est-ce que je me trompe ? » Elle ne répondait rien, ravalant les mots ignobles qu'elle aurait lâchés, hier encore, si Alberta s'était aventurée si près de son intimité. Les paroles blessantes qu'elle aurait envoyées restaient plantées au fond de sa gorge, et son corps était de marbre.

« Pendant la maladie de mon mari, les gens se sont fait de moi une image qui n'a rien à voir avec la réalité. Et j'ai bien peur, reprit-elle après un instant de silence, troublée de s'entendre parler ainsi, j'ai bien peur, hésita-t-elle, que cette image prenne sur moi un ascendant... inattendu et déplaisant.

— De quelle image parlez-vous ?

— De quelle image je parle ? Julia avait l'élocution pâteuse. Je parle de cette image d'un amour parfait. De

mon amour parfait. D'une patience infinie, d'un courage sans bornes, tout ça, quoi.

— Et d'après vous, cette image est une pure invention ?

— C'est ce que tout le monde voulait voir. Les amis de Matteo, les médecins, les infirmières. Tout le monde.

— Alors que la réalité était différente ?

— Si vous vous mettez, vous, à parler de réalité, où irons-nous ? fit-elle sur le ton de la plaisanterie.

— Qu'est-ce qui vous tourmente tellement ?

— Ce qui me tourmente... comme vous dites, c'est de vivre avec l'impression d'avoir hérité de nouvelles cartes faites pour jouer une partie dont j'ignore et le but et les règles...

— C'est ce qu'on appelle le changement. C'est changer, qui vous tourmente à ce point ?

— Non, répondit Julia, sûre d'elle d'un coup. Non. En fait, je ne pense pas être "tourmentée". L'apitoiement sur soi n'est pas un truc qui me caractérise. Je crois que le hic est que je ne parviens pas à entrer dans le costume.

— De quel costume parlez-vous ?

— De ce dévouement, cette patience, cette délicatesse envers autrui. Rien de tout cela ne me va. Toute cette prévenance, cette abnégation dont j'aurais fait preuve pendant que Matteo luttait avec ce foutu cancer, ce n'est pas moi. Ça n'a jamais été moi. Au fond, je faisais les choses par devoir, avec méthode ; je m'appliquais, je traquais cette maladie avec une constance guerrière. Je n'étais pas la gentille épouse dévouée que tout le monde croyait reconnaître : c'était un combat et, cela du moins c'est vrai, je l'ai mené avec

une rigueur martiale. Ce n'était pas de l'amour, c'était une affaire entre moi et la mort.

— Je ne vois pas en quoi cela pose problème.

— J'ai détesté Matteo. Voilà la vérité. J'ai détesté ce qu'il devenait, j'ai détesté ces épreuves et parfois, quand les médecins nous exposaient leurs réflexions, leurs stratégies, je fermais mes oreilles pour ne rien entendre. J'attendais la bataille. Je ne me sentais même pas concernée par le reste : la souffrance, l'horreur des examens, des traitements. Quand cette pression devenait intenable, je torturais Matteo. Je trouvais toujours la phrase ou l'attitude pour lui faire comprendre que je le haïssais. Je lui en voulais et je le haïssais parce qu'il nous mettait en danger.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'on oublie de préciser que la maladie ne se contente pas de démolir le corps, elle démolit également l'esprit. Mais tous les regards sont braqués sur ce fichu corps. Matteo perdait ses moyens intellectuels et ne s'apercevait de rien. Quant à moi, je me refusais à admettre cette part supplémentaire de l'épreuve. Je ne voulais pas la voir. Je laissais Matteo continuer à décider pour le domaine et il prenait les décisions avec le même aplomb qu'à l'ordinaire, sauf qu'elles étaient mauvaises et, bien sûr, comme il n'était plus aux commandes, c'est moi qui devais gérer ses erreurs, ses oublis. Je devais réparer toutes les gaffes de cet homme qui avait toujours tenu à mener la barque. Plus terribles encore ont été les moments où j'ai dû m'opposer à lui, lutter pour imposer un point de vue juste. À la fin du compte, je me suis retrouvée avec un incompetent, un incapable qui ne voulait rien lâcher et, dans certains cas, lorsque les choix pouvaient être

lourds de conséquences, j'avais l'impression de vivre avec un ennemi. Je partais la nuit pour des marches forcées, Alberta, et quand la mer hurlait avec le vent, j'allais hurler avec elle ma haine, mon dégoût, ma répulsion pour toute cette merde. Personne ne l'a jamais su, vous êtes la première à qui j'en parle. Aussi, vous comprendrez que ce qui est arrivé ensuite : l'apparition de Romain, l'intervention de Laville, maintenant le chamanisme avec vous... j'ai envie de fiche tout ça en l'air. Et si vous me dites que j'ai une mission par-dessus le marché, je n'ai aucun désir de vous croire.

— Peut-être que les événements vont trop vite. Vous êtes encore dans la douleur. Peut-être que les choses vont être différentes à présent que vous vous êtes vraiment séparée de Matteo. Car c'est bien le sens de ce songe, n'est-ce pas ?

— Après l'incinération, une des amies de Matteo m'a envoyé une lettre qui contenait une citation que j'ai apprise par cœur : *Les jours à venir seront un supplice, les mois à venir seront insupportables et les années à venir une souffrance. La peine ne s'efface jamais. On ne s'habitue pas. Il faut apprendre à se débrouiller, essayer de devenir plus résistant et pour finir, peut-être qu'un jour tu finiras par trouver un truc qui te ramènera à la surface et en quoi tu pourras croire.* »³

— Il est une chose dont je parle rarement, reprit Alberta après un recueillement. Quatre-vingt-deux membres de ma famille ont été liquidés à Auschwitz. Il y a seulement trois ans que j'ai trouvé le courage de

³ « LA VIE SEXUELLE DES SUPER-HÉROS » Marco Mancassola.
Collection Folio (n° 5435), Gallimard. 2012

m'y rendre. Nous étions un petit groupe, et nous avons obtenu la permission de faire une cérémonie. Nous avons fait un cercle de tambours pour leurs âmes. Cela a eu un grand retentissement sur moi. Votre amie a vu juste, la peine ne s'efface jamais et le temps n'arrange rien, nous n'avons qu'une solution pour ne pas finir fous : célébrer la vie en toutes circonstances.

Épilogue

Le ciel s'était décidé à remballer les nuages. Seuls quelques cumulonimbus placides circulaient dans le bleu uniforme. Ils n'étaient les signes précurseurs d'aucune pluie ; ils promettaient, au contraire, de douces journées de beau temps. Paris ruisselait de soleil en ce début d'après-midi. Julia avait choisi de passer ses deux dernières heures citadines au Jardin des Plantes, laissant Paris se refermer sans heurt dans son dos.

Le midi, elle avait réussi à inviter Alberta dans un petit restaurant où les clients s'agglutinaient autour de tables minuscules sur lesquelles les assiettes tenaient à peine. Les serveurs, ventres rentrés, épaules soulevées, se frayaient un passage entre les chaises, tenant le plus haut possible leurs plateaux pesants. Alberta avait tenu à venir dans ce restaurant pour l'excellente qualité de sa cuisine. Le personnel l'avait accueillie comme une célébrité locale. Leur table était accolée à la fenêtre, c'est là qu'elles avaient passé ces derniers moments

ensemble. Les trottoirs se remplissaient d'une foule attirée dehors par le soleil.

« Vous reviendrez ? avait demandé Alberta d'une voix chargée d'espérance. J'aimerais tellement vous apprendre la pratique du chamanisme.

— Je tâcherai. La vigne ne me laisse pas beaucoup de temps. Mais vous, vous pourriez venir me voir, cela vous ferait des vacances. C'est très beau chez moi.

— Je tâcherai. La galerie, non plus, ne me laisse pas beaucoup de temps. »

Julia avait pris place sur un banc, à proximité du Jardin Alpin, moitié dans l'ombre fraîche des arbres, moitié dans la douceur du soleil. À travers la toile de son sac qu'elle entourait d'un bras, elle pouvait sentir les contours du hochet qu'elle venait d'acheter à la galerie. Il lui rappellerait ces journées particulières, avait-elle pensé en le choisissant, son voyage dans le *monde non ordinaire*, le grésillement des graines transformées en insectes volants. L'objet sur lequel elle avait jeté son dévolu portait sur le manche une décoration de perles de rocailles tissées. Les couleurs des quatre éléments y étaient figurées : blanc pour le sud, jaune pour l'est, rouge pour le nord et noir pour l'ouest. Le motif représentait le symbole de la *Roue Médecine*. Alberta l'avait assurée que c'était un excellent choix.

Le temps de la ville ne s'éternisait pas comme il le faisait dans ses vignes, il filait. Julia avait l'impression d'avoir fait la connaissance d'Alberta quelques heures plus tôt, seulement. Trois jours s'étaient pourtant écoulés depuis qu'elle avait foulé le quai de la Gare de

Lyon. Trois journées décalées, au cours desquelles son cerveau s'était empli de données étranges, autant d'informations qu'elle sentait ramper, grandir, s'élancer comme la végétation exubérante jaillissant de l'humus d'une forêt tropicale. Aurait-il été correct de nommer ce sentiment *confiance* ? Non pas cette *confiance en soi* ou en quelque chose dont tout le monde parlait tant comme d'un Graal à reconquérir, mais une *confiance* tout simplement, sans condition et sans objet. Elle n'avait fait aucune promesse, mais avait laissé entendre à Alberta qu'elle reviendrait volontiers pour commencer son apprentissage si, bien entendu, la vigne et le domaine la laissaient souffler un peu. C'est ce qu'elle avait exprimé avec grande sincérité, mais, en vérité, elle ignorait si elle avait réellement envie de poursuivre cette étonnante recherche. L'impression d'un manque intérieur la portait à penser que le moment propice n'était pas encore arrivé. La priorité n'était-elle pas d'apprendre à vivre seule, avec tout ce que cela impliquait de sentiments, d'émotions, de ressentis ? Comment aurait-elle pu s'adonner à des expériences nouvelles et pour tout dire surnaturelles, alors que les choses banales et tangibles étaient, à ce point, en souffrance ? Alberta s'était montrée insistante la veille et elle avait continué son opération de persuasion au cours du repas. « *Peut-être avez-vous déjà pris votre décision à l'intérieur de vous, mais votre mental l'ignore encore...* » avait-elle insinué, laissant ses phrases planer, les accompagnant de son sourire malicieux qui enveloppait chacune de ses déclarations dans un papier de soie.

Tant de choses s'étaient déroulées durant ces trois journées que Julia éprouvait surtout un besoin de

décantation. Se donner un peu de temps pour s'y retrouver, pour faire le point. « *Pourvu que je réussisse à avancer, maintenant que Matteo m'a quittée. C'est tout ce que je demande. Rentrer, reprendre le travail, brûler les derniers sarments quand il n'y aurait pas trop de vent, ne plus jamais voir ni Romain ni soldats de la Wehrmacht. Pourvu que je réussisse à avancer sans tomber. Si cela est possible, je n'en demande pas plus.* »

Alberta lui avait offert un livre.

« Vous savez lire l'anglais, j'espère ? » Elle lui avait tendu un ouvrage par-dessus la table. « Tenez. »

Julia avait saisi le volume et en avait déchiffré le titre à voix haute « *Welcome Home* »⁴. « Vous verrez, cette lecture vous aidera à y voir plus clair. Ce n'est pas précisément un livre sur le chamanisme, mais vous trouverez à la fin de l'ouvrage quelques explications qui vous seront utiles pour en comprendre l'essentiel. J'aime beaucoup Sandra — elle faisait allusion à l'auteur, nous sommes devenues amies et j'ai beaucoup appris avec elle. Vous verrez, c'est écrit simplement, mais c'est très précis. »

Welcome Home. Bienvenue à la maison ou Bienvenue chez toi... Décidément Alberta ne manquait ni d'humour ni de suite dans les idées ! Julia ouvrit le livre et ne put réprimer un sourire en se remémorant ce sacré personnage. Elle sentait flotter en elle une légèreté nouvelle. Tout, autour d'elle, semblait chargé de bon présages. *L'avenir est prometteur...* Elle eut une pensée

⁴ WELCOME HOME : *Following Your Soul's Journey Home*. Sandra Ingerman. HarperSanFrancisco. 1993

affectueuse pour le thérapeute tintinophile qui, vingt ans plus tôt, lui avait annoncé cette imminence de joie future. Le temps était-il venu ? Un petit garçon coiffé d'une drôle de casquette marchait dans l'allée, leurs regards se croisèrent et elle lui sourit avant de se plonger dans sa lecture.

Une enveloppe était glissée entre les pages. Une lettre d'Alberta. Une carte représentant une panthère noire se détachant sur un fond bleu sombre.

À Julia.

Que l'esprit de la panthère noire vous protège et vous guide, dans ce monde qui est souvent à l'envers.

Je vous embrasse.

Alberta.

Quinze heures quinze. Elle avait encore plus d'une heure à passer sur ce banc. Même si elle n'avait plus lu l'anglais depuis un grand nombre d'années, elle plongeait aisément dans le l'ouvrage de Sandra Ingerman.

Un pépiement de voix la sortit de sa concentration. Abandonnant sa lecture, elle aperçut un groupe de très jeunes enfants, des écoliers, qui remontaient l'allée vers l'esplanade Milne Edwards sans doute pour visiter l'exposition sur la vie dans les steppes. Une institutrice à la mine débordée ouvrait la marche à une bande de gamins surexcités, rechignant à avancer, chahutant et se cherchant querelle. Une seconde accompagnatrice fermait la marche en tenant fermement deux lascars qui semblaient vouloir n'en faire qu'à leur tête et tentaient de filer vers les contre-allées.

Dès que la ribambelle eut dépassé le banc sur lequel elle était installée, Julia esquissa le mouvement de se replonger dans la lecture mais, comme malgré elle, ses

yeux suivirent le groupe. Les enfants étaient maintenant arrivés à hauteur du petit garçon à drôle de casquette. Elle eut l'impression que le petit cherchait à leur adresser la parole, mais les écoliers toujours aussi turbulents ne lui prêtèrent aucune attention. Quelque chose dans la scène était troublant et finit de la déconcentrer.

Elle suspendit sa lecture pour détailler le petit garçon à drôle de casquette. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait. Une bonne heure plus tôt, elle l'avait déjà croisé alors qu'elle visitait le Jardin Alpin. Elle s'était d'ailleurs fait la remarque que sa présence détonnait avec le panneau d'entrée précisant que les enfants non accompagnés étaient interdits d'accès. Où étaient donc ses parents ? Elle ne s'était plus préoccupée de répondre à cette question qui lui revenait, maintenant. L'enfant semblait perdu. Elle avait beau fouiller les allées du regard, elle n'apercevait aucun adulte qui aurait pu passer pour un parent.

La sérénité bénie dans laquelle elle avait baigné se rétracta d'un coup. Impossible de ne pas repenser à Romain. Il y avait quelque chose d'irréel dans cet enfant. Quelque chose d'irréel dans sa présence et sa solitude. Julia sentit un frisson l'envahir et sa vue se brouilla alors que le décor du Jardin des Plantes s'estompait jusqu'à disparaître. Il ne demeura bientôt plus que le petit bonhomme dans son champ de vision.

Avec des gestes lents, elle rangea à tâtons le livre dans la poche latérale du sac. Puis elle jeta un coup d'œil à sa montre sans lâcher l'enfant du regard. À sa connaissance cela faisait plus d'une heure qu'il errait, seul, dans les allées du jardin. Il devenait clair que personne ne se souciait de lui. Il ne devait pas avoir

plus de cinq ans, six à peine. Que faisait-il tout à l'heure dans le Jardin Alpin ? Que faisait-il à présent dans une des allées principales ? Parce qu'il était seul, c'était une évidence. *Personne*, se répéta-t-elle, *personne ne viendra jamais le chercher*.

Elle quitta sa place pour se diriger, à pas posés, vers les plantations du terre-plein central. Elle fit mine de s'absorber dans le déchiffrement des noms de plantes, gravés en latin sur les petits écriteaux de bois. Le garçonnet avait fini par aller s'asseoir sur un banc. Elle se rapprocha assez pour mieux distinguer son visage. Une petite bouille ronde, des yeux noisette, des boucles châtain dépassant de la casquette... En une fraction de seconde, Julia venait de comprendre ce qui donnait à la frêle silhouette une allure si étrange.

Maintenant qu'elle discernait nettement les traits de son visage, son corps menu, elle réalisait qu'il ne s'agissait pas d'un petit garçon, et que la drôle de casquette n'était pas celle d'un enfant. Trop grande, taillée dans un tissu feutré vert sombre, elle avait dû appartenir à un vieil homme, un grand-père, peut-être. Elle tombait sur les oreilles de la fillette en les rabattant un peu.

« *Tu peux encore partir* », dit la voix raisonnable de Julia.

Elle se remit en marche.

Plus que deux pas la séparaient maintenant de la petite fille qui lui adressait un regard suppliant. Julia sut précisément ce qu'elle allait vouloir et ce qui se passerait ensuite.

« Je peux m'asseoir près de toi ? », lui demanda-t-elle.

À propos de

FEMME AU BORD DU MONDE

J'ai rencontré Roberta Rivin — alias, Alberta Rosenthal, en 1983, dans sa galerie d'Art des Amériques, l'ancienne Galerie Urubamba, 4 rue de la Bûcherie, à Paris. Mais ce ne sont que des années plus tard que nous avons "sympathisé".

Je me sentais attirée depuis longtemps par l'expérience chamanique. Mais, j'avais besoin de trouver la bonne personne pour me décider à franchir le pas. Cette personne fut Roberta qui réussit à vaincre mes doutes. L'apprentissage qu'elle proposait, épuré à l'extrême, était d'une grande simplicité. Ni fioritures ni flonflons, aucune croyance bizarre, presque rien, juste la promesse de retrouver *sa maison*.

Quelques semaines après notre entretien, je revenais à Paris, suivre avec elle le premier degré de mon apprentissage : *Introduction au chamanisme*. Et je vous assure que je n'en menais pas large ! Je craignais malgré tout de m'être laissée emporter par une émotion et d'être aux mains d'un charlatan arrondissant ses fins de mois. Roberta était tout sauf cela. Avec le temps, elle est devenue pour moi une guide d'une formidable efficacité. Elle est devenue plus encore, comme une

mère ; cette mère idéale que je n'ai jamais eue. Loin de moi l'idée de vouloir en faire une icône ou une femme parfaite ; je pouvais voir les défauts de mon amie sans qu'ils obscurcissent sa lumière.

De stage en stage, ma vision du monde s'est entièrement transformée d'autant que je "travillais" sans relâche pour éclairer et maintenir ce lien avec les *Esprits* ; lien que le *monde ordinaire* avait fini par détruire. Jusqu'au moment où l'idée d'écrire ce roman s'est imposée. Le reste de l'aventure, vous le connaissez puisque vous venez d'en terminer la lecture.

Après la première diffusion de *Femme au bord du Monde*, j'ai découvert que le chamanisme dont on parle beaucoup était somme toute peu connu. Des lecteurs m'ont contactée pour me dire leur intention de mener des recherches sur le sujet, quand d'autres me demandaient des informations.

Voici donc des pistes qui ne sont pas une bibliographie, mais seulement la mention de quelques sources parmi celles qui m'ont inspirée.

LIVRES

LA VOIE DU CHAMANE *Un manuel de pouvoir et de guérison*. Michaël Harner, Mamaéditions, 2011

MÉDECINE POUR LA TERRE. *Comment transformer les toxines du corps humain et de l'environnement*. Sandra Ingerman, Guy Trédaniel Éditeur, 2005

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE, DE L'INDIVIDU À LA NATION. *Ethnographie du renouveau chamanique en*

Mongolie post-communiste. Laetitia Merli, Éditions Sems EPHE, Collection Nord-Asie, 2010

FILMS

ATANARJUAT, *la légende de l'homme rapide*. Zacharias Kunuk, 2001 (Atanarjuat est le premier long métrage à avoir été écrit, réalisé et joué entièrement en inuktitut, la langue des Inuits du Canada.)

DERSOU OUZALA. Akira Kurosawa, 1975 (d'après le livre autobiographique éponyme de Vladimir Arseniev publié en 1921.)

REMERCIEMENTS

À Hubert L. et Colette B. relecteurs et amis.

Je remercie leur Sainte Patience qui leur a permis de supporter les trois années nécessaires à la finalisation de ce livre et les cinq réécritures que je lui ai fait subir.

Merci

Merci les Esprits

Réalisé sous CreateSpace
Novembre 2018